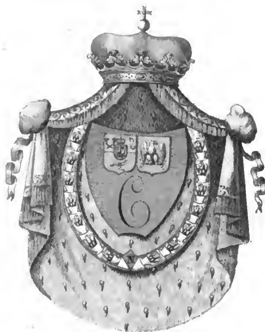




MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE CAROLINE.

I.

Les formalités ayant été remplies, conformément au décret du 5 février 1810, tout contrefacteur ou débitant du présent ouvrage contrefait sera poursuivi selon la rigueur des lois.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPOT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE CAROLINE,

ADRESSÉS

À LA PRINCESSE CHARLOTTE,

SA FILLE.

PUBLIÉS PAR TH. ASHE, ÉCUYER.

TRADUITS DE L'ANGLAIS SUR LA 4e ÉDITION.

ORNÉS DU PORTRAIT DE LA PRINCESSE CAROLINE.

TOME PREMIER.





PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont de Lodi, nº 3, près le Pont-Neuf.

1813.



PRÉFACE.

Le traducteur de cet ouvrage a cru qu'il était de son devoir de supprimer dans le titre qui est en tête de l'original le nom de famille que l'éditeur s'est permis de donner à l'héroïne de ces *Mémoires*. L'Angleterre est le seul pays au monde où l'on puisse se permettre de tels travestissemens. Nous imitons la retenue de l'auteur anglais, en laissant dans le titre, sous le voile de l'anonyme, le véritable nom de la Princesse, qui depuis s'est cru

fondée, et nous pensons que c'est avec raison, à donner elle-même le plus grand éclat à ses griefs et à son infortune. Mais nous ne mentirons pas à l'Europe en retraçant ici le nom d'une famille que des femmes illustrées par leur sagesse, leur courage et leur vertu ont rendue à jamais recommandable.

Ces Mémoires ont eu en Angleterre cinq éditions qui se sont succédées dans un très-court espace de temps; la cinquième porte pour titre : *Mémoires secrets d'une illustre princesse, ou la R***le victime, enrichis d'anecdotes particulières sur les*

*principaux personnages de la cour d'A**********.* La vente de l'ouvrage est annoncée chez JONES, libraire, *Newgate-Street*, et chez GEORGE HUDGES, libraire de S. A. R. LA PRINCESSE DE GALLES, et c'est ainsi que les éditeurs ont voulu faire remarquer au public le motif de bienséance qui les portait à feindre de vouloir cacher le sujet de leur ouvrage, et le motif d'intérêt qui les déterminait à le faire connaître. Nous n'irons pas plus loin sur ce point que les éditeurs anglais.

L'annonce que nous venons de citer se trouve dans le n° 2186

du *Statesman*, 25 février 1813. Une seconde annonce de cette même édition se trouve dans le n° du 1er mars d'un autre journal.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE CAROLINE,

ADRESSÉS A LA

PRINCESSE CHARLOTTE,

SA FILLE.

PREMIÈRE LETTRE.

C'est avec une extrême répugnance, ô ma chère fille, que je me vois réduite à publier les Mémoires de ma vie; mais mon honneur, votre intérêt m'en font impérieusement la loi. Eh! quel motif plus sacré peut-il exister pour une femme et pour une mère? Des imputations flétrissantes se sont attachées à ma conduite; le monde a retenti des calomnies les plus odieuses contre ma réputation; et lorsqu'une enquête se-

crète a été ordonnée pour me laver et me blanchir, mes juges sont devenus mes accusateurs, comme pour proclamer à l'univers que l'Angleterre est réellement arrivée à ce point de dépravation ouverte, qui fut jadis pour Rome le signal de sa ruine et le présage de la dissolution prochaine de son empire! Tant d'impudeur et d'effronterie dans la plus injuste haine rappellent forcément ces caractères tracés d'une main si ferme par le burin de Juvénal. On y voit aussi cette même audace, ce même endurcissement du cœur, attribués par Tacite à la femme de Claude, lorsqu'elle avait résolu de perdre quelque innocent. A Dieu ne plaise que je veuille comprendre tous mes juges dans cette catégorie injurieuse! Il en est qui ne méritent pas de s'y trouver confondus; mais hélas! le nombre des malveillans a été de beaucoup le plus considérable. Je n'ai pu que le remarquer avec une ame navrée de douleur.

L'affreux libelle est supprimé, il est vrai ; mais on n'aura pas manqué de vous dire que votre malheureuse mère n'est pas plus justifiée en raison de cette circonstance ; car l'enquête ordonnée contre elle a continué ses opérations. Cette enquête était seule bien suffisante en effet pour couvrir ma vie d'opprobre et la remplir de misère. Elle m'a tenue en butte, comme un point de mire, à la censure, pour ne pas dire au mépris du public ; elle m'a désignée à tous les yeux comme un être exclu de la société, et indigne de toutes ses relations ; elle m'a privée des droits d'épouse et de mère, m'a dépouillée de cette considération qui naît du patronage domestique consacré par la religion du foyer et des mœurs ; enfin, elle m'a tout ôté.

Oui, mon enfant, l'enquête m'a arraché la protection de toutes les espèces d'attachemens qui forment comme le rempart et la sauve-garde de la vie ; et

il n'est que trop vrai d'avouer que je ne tiens plus par rien à tout ce qui compose extérieurement l'existence d'une femme de mon rang. Avilie et dégradée dans l'opinion, quel titre pourrais-je invoquer encore? Je me résigne donc personnellement à mon infortune; mais le sentiment de ma tendresse maternelle, mais le témoignage précieux de ma conscience me défendent de passer condamnation sur tant d'horreurs. J'écris ces Mémoires pour vous et votre postérité, pour qu'ils deviennent un monument de mes malheurs, et en même temps de la pureté de votre origine.

Ah! ma fille, ma Charlotte, n'attristez pas vos yeux par le spectacle actuel d'une mère si déchue; voyez-la plutôt dans les premiers jours de sa jeunesse, adorée d'un père et d'une mère qui avaient eux-mêmes des droits au respect de tout le monde; voyez-la environnée d'un peuple qui la chérissait

unanimement ; et si vous ne voulez pas vous livrer malgré vous à l'affliction la plus juste, ne comparez point des situations si différentes, pour ne pas vous pénétrer trop profondément des sacrifices et des disgrâces qu'entraîne un mariage conclu sous les auspices funestes de la politique des états.

CAROLINE.

LETTRE II.

Quelque méprisable que l'*enquête secrète* ait voulu me rendre, ma Charlotte, je prétends prouver que j'ai conservé tous mes droits à votre affection filiale et au respect des hommes. Mes accusateurs persistent à dire que, puisque je suis moi-même l'auteur de mes maux, je dois savoir les supporter. Cette logique est bien à eux ; mais d'où tirent-ils leurs conclusions, si ce n'est du vœu de leur ame perverse? Dans quelle partie du libelle supprimé trouve-t-on les moindres faits pour donner de la substance aux torts dont on prétend me rendre coupable? « J'ai trop aimé la société des gens de lettres, trop recherché les personnes d'un mérite transcendant, j'ai eu de l'amour pour tel homme, pour tel autre homme, pour

cet autre encore. » Voilà, disent-ils, ce qui constitue mon crime. Oh! l'affreux amalgame de cruauté réelle et d'indulgence apparente! Si j'avais mérité tant d'outrages, où serait mon refuge contre un châtiment analogue et exemplaire ? Mais quels sont-ils ceux qui osent tenir ce langage ? Des hommes trop enfoncés dans la carrière du vice, pour ne pas être devenus étrangers à la honte et aux remords; des femmes trop accoutumées à braver les bienséances de leur sexe, pour conserver aucune affinité avec celle que l'on accuse injustement d'avoir franchi les bornes du devoir; des gens de loi froidement barbares, accoutumés à mépriser habituellement les hommes et à douter toujours de la vertu, à force d'avoir fait leur étude de la recherche des crimes et des faiblesses de l'espèce entière. Voilà quels sont mes accusateurs. Mais qu'allèguent-ils de positif? Le *libelle*, quelqu'affreux qu'il soit, ne

fournit rien à l'appui de leurs charges. On me reproche d'avoir reçu dans ma retraite le capitaine Pole, de la marine, le capitaine Murray, du même corps, officiers également distingués et par leur mérite, comme militaires, et par leurs qualités sociales ; le chevalier James B...., un garde-marine, l'un l'époux, l'autre le fils d'une femme que j'aime et que j'honore à juste titre ; le chevalier Sidney Smith, homme que tout le monde aime et admire, et puis un orphelin, resté unique sur la terre de la plus charmante des femmes. Voilà donc mes crimes articulés ! Comme si le respect pour ce qui a droit de l'inspirer, comme si l'affection pour l'enfance pouvaient être dénaturés et convertis en preuves ou en témoignages de culpabilité !

Quelques plaintes que m'arrachent les invectives de mes accusateurs, je ne m'emporterai pas jusqu'à imiter leur injustice. Je confesserai donc que, peut-

être jeune et sans expérience, je fus inconsidérée en faisant le choix de mes sociétés, ou plutôt que j'aurais dû vivre dans la retraite la plus absolue. Mais privée de mon état dans le monde, et de la protection de mon auguste époux, je cherchais naturellement à m'étourdir sur un état de choses si malheureux pour moi. A Brunswick, j'avais été accoutumée aux douceurs de la vie privée, bienfait dont j'étais sevrée depuis ma fatale élévation jusqu'au degré le plus proche du trône. Je ne fis donc que retourner à mes anciennes habitudes, sans prévoir que j'allais m'assujétir, moi et les personnes que je viens de nommer, à d'atroces soupçons. Puissent ces soupçons être détruits par la lecture de ces lettres, et l'infamie dont on veut me couvrir, retomber sur les méchans qui l'ont dirigée contre moi!

CAROLINE.

LETTRE III.

Si le libelle, ma chère fille, ne contient contre moi aucune charge importante, il en est une cependant qui me semble valoir la peine d'être discutée. Par cet aveu, vous découvrirez, je n'en doute pas, que ce n'est point à vos passions que je prétends m'adresser, pour chercher l'excuse ou la justification de ma conduite. Oh, non! je ne veux invoquer, au contraire, que votre droiture, que votre équité; et, dans l'examen en question, je serai impartiale envers moi-même, comme s'il s'agissait d'un tiers.

La charge à laquelle je fais allusion, est d'avoir manqué de jugement et de discrétion dans le choix de mes connaissances ou de mes amis. Le reproche est peut-être fondé, je l'avouerai; mais

quelle est la personne qui peut être toujours sur le qui-vive dans les relations simples et ordinaires de la vie? Qui peut s'armer sans cesse d'une méfiance souvent injuste? Je conviens que ce genre de prudence m'est tout-à-fait étranger, et que, pour ce que j'ai à confier ou à taire, j'aime mieux être trahie par des indiscrets ou des ingrats, que d'agir comme si je ne voyais que de la perfidie dans tout ce qui m'entoure.

Mes accusateurs avancent que je me suis gravement compromise en recevant des attentions marquées de la part de certaines gens que je devais nettement éconduire. Mais qu'entendent-ils par ces paroles? Le respect et l'attachement sont-ils des crimes que l'on doive punir par la froideur et le mépris? J'ai dédaigné le décorum; j'ai foulé aux pieds l'étiquette; je suis descendue de mon rang, en permettant à des cavaliers de distinction de me don-

ner la main à la promenade, ou pour monter dans mon carrosse ; en vérité, voilà des torts d'une nature bien sérieuse, il faut en convenir.

Hélas ! ma chère enfant, je croyais jusqu'alors que les démarches n'avaient d'importance que celle que l'on y attachait soi-même ! Je ne savais pas que l'on peut abuser de tout. On m'a reproché jusques à mes discours, et la façon libre dont je m'exprimais sur quelques amis de votre père que je pouvais supposer mal intentionnés contre moi. Il se peut en effet que, dans ma juste douleur, je me sois laissée aller à des plaintes sur le sujet de mes oppresseurs. J'ai cependant toujours tâché d'être juste, et plût à Dieu qu'on l'eût également été pour moi ! Mes discours ont été commentés, interprétés, détournés de leur droit sens. Que devais-je faire, sinon me résigner à un malheur que j'étais dans l'impuissance d'empêcher ? Encore, ceux qui les ont

répétés n'ont-ils pas été fidèles sans doute ; mais qu'attendre de personnes qui ne cherchent à s'insinuer dans notre confiance que pour en abuser lâchement ? Rien n'est pourtant d'un plus cruel effet que des mots mal rendus. Ah ! ma chère, pourquoi m'étonner de ces manœuvres ; faute de faits, il fallait des paroles pour me perdre, et pour vous perdre aussi, puisqu'il n'était question de rien moins que d'empoisonner la source de votre vie, et de jeter des doutes sur la légitimité de votre naissance. Des êtres intéressés sur ce point voulaient livrer la mère à l'opprobre, pour parvenir à déshériter la fille. Heureusement la nature avait pris soin elle-même de réfuter la calomnie, et votre parfaite ressemblance avec votre père, en mettant au grand jour mon innocence, n'a laissé à mes persécuteurs que le stérile plaisir d'une vengeance sans aucun profit pour eux.

Mais avant de réfuter les futiles as-

sertions de l'enquête secrète, pièce sans parallèle peut-être dans l'histoire des procès, pour la méchanceté, le mystère et la noirceur, je trouve qu'il est à propos, ma chère enfant, de reprendre le récit de ma vie depuis le berceau. Là, vous trouverez le germe de toutes mes calamités présentes. Le cri de l'honneur me demande cette narration ; la voix de la nature me la prescrit ; la voix du peuple enfin, qui se prononce ouvertement, m'avertit qu'on l'attend de ma plume. Je vais donc mettre en ordre mes matériaux. Vous les recevrez successivement dans une série de lettres. Je ne pouvais certes adopter une forme plus agréable pour livrer mes pensées à l'impression.

CAROLINE.

LETTRE IV.

Le cercle d'Allemagne où j'ai vu le jour, a été de tout temps fameux dans l'histoire. Strabon vante sa fertilité, ses richesses, la bonté de ses lois et l'ardeur martiale de ses habitans. Pour la famille dont je sors, j'aurais trop à dire si je parlais de son antique célébrité; je me contenterai seulement de remarquer que les derniers descendans n'y avaient point dégénéré de l'illustration de leurs ancêtres.

Le duché de Brunswick a toujours été regardé comme une pépinière d'excellens soldats; fatal privilège, puisqu'il engageait le plus souvent ses souverains à trafiquer des services et du sang de leurs sujets, et qu'il suggéra peut-être à mon père l'idée de s'en prévaloir, pour obtenir du roi de Prusse et de l'empe-

reur François II, le commandement des forces de la coalition qui se formait contre la France en 1792.

Puisque me voici sur le sujet de mon père et de la première campagne des coalisés contre la révolution française, je ne puis passer sous silence et les imputations lancées contre la conduite du duc à cette époque, et les raisons qui le disculpent des torts que l'on s'est plû à lui trouver. D'abord, j'avouerai franchement qu'il fut le premier auteur du projet de marcher sur Paris, pour tirer de captivité la famille royale de France, et rendre un repos durable à ce malheureux pays. Après cela, l'on se tromperait grossièrement si on lui attribuait les vices du plan et les fautes de l'exécution. Importuné par les plaintes des émigrés, touché de leurs misères, il n'est pas étonnant que, se voyant en crédit, et doué d'une belle ame comme la sienne, il ait épousé avec ardeur la cause des royalistes; mais il voulait

plutôt servir d'arbitre et de médiateur que de juge absolu (1) dans ce grand procès. Quoiqu'il en soit, il fut vaincu par la fortune plutôt que par les hommes, et sa retraite de la Champagne dut le faire renoncer ultérieurement à toute idée d'éteindre le flambeau de la discorde dans les murs mêmes de Paris. Heureuse toutefois la France, à cette époque, si le vœu désintéressé de mon noble père avait pu être rempli pour elle!

Lorsque l'on voit les choses sous cet aspect, ma chère fille, on acquitte facilement le duc du reproche d'impéritie que lui font trop libéralement des personnes étrangères au fond de la question. Conquérir un pays aussi puissant, aussi fécond en ressources que la France, est une chimère qui n'entra jamais dans cette tête mûre et sage. La

(1) Le manifeste du duc de Brunswick dément ici l'assertion de S. A. R. la princesse de Galles. Les sentimens d'affection filiale l'ont entièrement égarée dans cet endroit.

gloire de tranquilliser ce vaste empire était tout ce qu'il se proposait de ses plus grands succès présumables. Devenez donc son avocat, mon aimable Charlotte, lorsque l'on attaquera devant vous sa mémoire sur ce triste texte, et ajoutez de plus qu'il gouverna son peuple avec tendresse, qu'il décora son pays de plusieurs monumens honorables, et qu'il emporta au tombeau l'estime de tous ceux de ses contemporains qui se connaissaient en vrai mérite ou en qualités précieuses dans un prince.

Quittant cette digression pénible pour arriver à ce qui me concerne personnellement, je ne puis m'empêcher de remarquer que cette guerre de 1792, parmi d'autres résultats funestes, eut encore celui de changer le naturel des peuples du nord de l'Allemagne. Au lieu de ces entretiens intéressans, inspirés par la plus douce philanthropie, nos jeunes gens ne savaient plus raisonner que de meurtres et de combats.

Rien n'était plus commun parmi eux que la mention familière de toute espèce de cruautés et de souffrances ; rien aussi ne m'inspira plus de dégoût pour leurs personnes. Vous sentirez plus tard, ma chère amie, pourquoi je m'arrête à cette observation. Quand j'eus étudié à fond les inclinations de ceux qui formaient la petite cour de mon père, je me prescrivis la ferme détermination de ne m'allier jamais à aucun d'eux. L'homme que mon cœur cherchait devait être éminent par ses talens, par toutes ses vertus, et surtout par la première de toutes, l'amour de ses semblables. Or, aucun Allemand de cette description ne se montra de mon temps à Brunswick. Croyez que j'ai mes raisons, ma fille, pour insister sur cette circonstance; car il n'est que trop vrai que l'on a voulu entacher mon honneur, même dès cette époque reculée.

CAROLINE.

LETTRE V.

Je ne puis me résoudre à communiquer sitôt à ma fille les détails de ma propre vie. Mon pays a une priorité de droits à cet égard sur moi-même. Qu'elle ne trouve donc pas mauvais que je consacre quelques pages aux lieux de ma naissance, au séjour de mes premiers ans.

La réputation que le duché de Brunswick acquit autrefois dans le monde par ses universités et la foule des savans qu'elles ont produits, n'est pas uniquement ce qui me flatte. Outre la culture des sciences et des belles-lettres, mon pays a d'autres titres plus chers à mon cœur. La douceur de son climat, le plus salubre qu'il y ait peut-être en Europe, la beauté de ses campagnes, la variété des sites que la vue

y parcourt, la gaîté et le bon ton de sa principale ville, qui ne le cède point en raffinemens de luxe et en élégance de mise et de manières à plusieurs des grandes capitales de l'Allemagne, sont des avantages qui méritent de trouver leur place dans mes souvenirs, et par conséquent dans ce récit. Il revendique encore un avantage, à mon gré, au-dessus de tous ceux-là : c'est la franche et cordiale hospitalité qui s'y exerce de temps immémorial. Ni les relations du commerce étranger, ni les anciennes guerres où l'on combattait plus par point d'honneur que par acharnement, n'avaient gâté des mœurs si pures. Il fallait que l'opposition armée aux principes de la révolution française vînt corrompre mes compatriotes, en les enrôlant à poste fixe au service d'une puissance étrangère ; il fallait qu'ils devinssent de vils instrumens d'ambition et de carnage entre les mains de la Prusse, avant de perdre ou même de voir s'ab-

térer leurs bonnes qualités héréditaires.

Quel renversement d'idées et de principes que de voir le faible peuple d'un duché allemand prétendre à la gloire de subjuguer une contrée comme la France ! Mon père n'aspirait qu'à la pacifier, il est vrai ; mais sous les drapeaux prussiens des idées tout autres étaient entretenues avec soin. Au surplus, l'illusion ne fut pas longue. Ah ! pourquoi me fatiguer à retracer une suite d'erreurs dont la conséquence a été la totale disparition de mon pays de l'horizon politique? Charlotte, je vous dirai que j'ai toujours haï cet étalage militaire, comme si j'avais été inspirée d'avance par la crise redoutable qu'il provoquerait. Au lieu de plaire à mes yeux, il les blessait réellement, et me faisait prendre et le monde en aversion et ma destinée en pitié. Insensée ! j'osais me croire malheureuse, lorsque mes malheurs n'avaient point encore commencé ! Que sera-ce donc aujour-

d'hui ? Lisez les lettres suivantes, mon aimable enfant, et les larmes de sympathie qu'elles vous feront répandre opéreront comme une consolation puissante, comme un baume que l'on répandrait sur le cœur de votre mère infortunée.

CAROLINE.

LETTRE VI.

PARMI les officiers qui avaient suivi mon père dans sa malheureuse expédition aux plaines de la Champagne, se trouvait un jeune Irlandais du nom de Charles B.... Je préfère toutefois l'appeler *Algernon* dans la suite de ce récit, et je vous le présente dès ce moment sous cette dénomination d'emprunt.

Si, pour se rendre recommandable dans le monde, il suffisait d'être bon et vertueux, personne n'aurait eu plus de droits à l'estime publique qu'Algernon, car c'est peu dire, en sa faveur, que d'avancer qu'il possède au suprême degré toutes ces qualités morales et sociales qui rendent un homme un véritable bienfait du ciel pour tout ce qui a le bonheur de l'approcher. Aussi

sera-t-il cher à ceux qui l'ont fréquenté dans mon pays, jusqu'à ce que la mort y ait effacé de leurs cœurs son souvenir et son image.

Algernon était élevé pour les armes; mais la brillante éducation qu'il avait reçue ne pouvait cadrer avec les sentimens froids et insensibles d'un officier allemand : aussi avait-il d'autres goûts qu'il cultivait avec succès. Le char du dieu de la guerre n'éblouissait pas tellement ses yeux, qu'il ne portât quelquefois ses hommages aux pieds de la statue de Minerve. Il dérobait aussi aux Muses des faveurs secrètes. L'histoire de la Grèce et de Rome partageait ses loisirs avec l'étude des beaux arts, dont aucun ne lui était demeuré étranger. Il excellait dans la musique, dans la peinture, dans la poésie même, où il était plein de verve et d'expression; mais c'est sur-tout lorsqu'il dissertait sur une question de morale, que la beauté de son ame sa développait toute

entière, et faisait presque oublier son éloquence et ses autres talens. Je m'humilie ici devant vous, ma fille; mais comment n'aurais-je pas découvert de la différence entre un si beau caractère et le vulgaire de ceux qui affluaient à la cour de Brunswick?

Après avoir atteint, par son mérite, aux plus hauts grades de sa profession; après s'être classé, par ses productions littéraires, au premier rang des auteurs de son siècle, il était assez naturel qu'Algernon cherchât à se produire à la cour de mon père, où tout lui promettait de lui faire retrouver des inclinations analogues aux siennes. Peut-être aussi l'amour y avait-il quelque part. La cour de Brunswick était alors renommée par le cercle de beautés qu'elle pouvait réunir. Mais pourquoi suspecter Algernon d'aucune vue de galanterie ou de séduction? c'est presque lui faire injure. Disons plutôt qu'Algernon fut attiré à la cour de mon père

par l'encouragement que ne pouvait manquer de trouver, auprès d'aussi bons juges que le duc et la duchesse, un militaire, un écrivain de cette distinction, en un mot, un homme accompli en tout point.

J'étais alors dans la première fraîcheur de la jeunesse, et, si l'on ne vantait pas ma beauté, l'on s'accordait du moins à me trouver de l'esprit, de la grâce et de l'instruction. Mais j'étais sans prétention, et si je m'occupais d'Algernon, c'était dans la pensée de découvrir à laquelle des dames de la cour il adresserait son hommage. Aucune ne se désignait particulièrement. Il était simplement poli pour toutes, sans être exclusivement attentif pour aucune. Quant à l'impression qu'il faisait, elle était toute différente ; elle paraissait par-tout individuelle, quoiqu'elle fût générale. Chacun volait au-devant de lui à son arrivée, et l'on ne tarissait plus sur ses louanges lorsqu'il

venait à disparaître. Outre ses talens acquis, la nature lui avait départi deux dons bien puissans sur le cœur des femmes, le son de voix le plus doux et le plus sonore tout-à-la-fois lorsqu'il parlait, et l'art d'en tirer, pour le chant, les notes les plus touchantes, les plus mélodieuses. Pour égayer, autant que faire se pouvait, l'appareil lugubre d'une cour toute militaire, il composa des cantates dont il faisait la musique et les paroles, et qu'il chantait lui-même avec une complaisance charmante, sans rien perdre pour cela de la dignité de ses manières et de son maintien. Je ne fais qu'analyser ici ce que tout le monde disait d'Algernon. On le regardait comme le type et le modèle de la perfection. On disait figurément que les dieux avaient réuni en sa personne les qualités éparses chez les autres hommes, comme ce statuaire habile qui, pour représenter la déesse de la beauté, chercha de toutes parts le degré le

plus accompli de chaque forme particulière, pour en faire un tout admirable et unique. Mais où m'emporté-je? Qu'avait de commun avec moi la beauté ou la difformité de cet étranger né dans un rang inférieur au mien? Que devaient m'importer même tout son mérite, son génie inné ou ses talens acquis? Que m'était Algernon? Ah ciel! il faut, pour l'explication de tout ceci, que je renvoie ma fille à ma prochaine lettre.

CAROLINE.

LETTRE VII.

J'AI oublié, ma chère fille, de vous apprendre, dans ma dernière lettre, que, parmi tous les autres mérites, le mérite suprême d'Algernon, à mes yeux, était d'avoir obtenu l'estime et l'admiration de mon adorable mère, la duchesse de Brunswick. Telle était la haute opinion qu'elle avait conçue de lui et de sa vertu, qu'elle n'hésita pas à solliciter pour moi l'emploi de ses talens agréables, et qu'elle me confia en quelque sorte à sa tutelle, pour recevoir le complément de mon éducation.

La langue anglaise et la littérature des diverses nations modernes n'étaient point oubliées avec nous. Mais avant d'entrer plus avant dans le détail de nos études, il est temps de vous parler de ma mère. Eh! qui ne con-

naît pas en Angleterre tout ce qui a rapport à cette excellente princesse ? Où sa famille et sa personne seraient-elles mieux appréciées que dans sa propre patrie ? Maintenant qu'elle est toute courbée et comme affaissée sous le poids de la vie, ses formes extérieures ressemblent à la défectuosité du vieux Silène. Mais regardez plus attentivement ses traits, et réfléchissez aux perfections internes qu'ils indiquent, vous vous croyez frappé comme de quelque chose de divin.

Ainsi, au début, les discours de ma mère et toute son apparence sont également repoussans. Sa conversation accoutumée roule presque entièrement sur la beauté de la vertu, la laideur du vice, et la folie, en même temps que la bassesse, de s'exposer au déshonneur. Elle prêche sur tout cela comme sur des textes de sermons ; ce qui fait qu'il est des personnes qui se plaignent qu'elle moralise toujours. Mais, ma

bonne Charlotte, pour peu que vous remontiez à la source d'où découlent ses expressions, vous découvrez une si grande bonté de cœur, un sentiment si profond et si raisonné de la nature de nos devoirs et de nos obligations ici-bas, qu'il est impossible de ne pas convenir que quiconque se conformerait à des préceptes si louables, serait digne de toutes les couronnes du ciel et de tous les hommages de la terre.

Si je n'étais pas suspecte, en parlant de ma mère, d'une partialité trop exaltée, je déclarerais ici que je n'ai jamais pu prêter l'oreille à ses discours, sans en être profondément pénétrée. Combien de fois l'onction de ses paroles a-t-elle produit cet effet sur moi! Combien de fois a-t-elle fait couler de douces larmes de mes yeux! J'ai pris plaisir à entendre d'autres femmes, j'étais contente d'elles; mais, en écoutant ma mère, j'étais mécontente de moi-même.

Ses avis, et ses avis seuls m'ont dévoilé la pauvreté de mon ame en vertus, et je n'ai jamais tant gagné à mes propres yeux qu'en déférant à ses leçons, ou en copiant ses exemples.

Hélas, mon enfant ! si je prétendais m'efforcer de marcher encore sur ses traces, tout me rappellerait bientôt que depuis trop long-temps je les ai quittées ! L'entendre, ce serait souscrire à ma propre condamnation. Voilà pourquoi je l'évite et la fuis désormais, de peur que cette voix céleste ne me montre de quelle hauteur je suis tombée. Mais, pourquoi la fuir ? Pourquoi l'éviter ? Quelle erreur ! Ne sais-je pas que ses reproches sont fondés, et que mon devoir serait de me conformer en tout à ses conseils ? Quand je l'entends, l'impatience me prend ; dès que je la perds de vue, je ne me rappelle que la justesse de ses expressions, et l'amour et le désespoir se partagent mon cœur pour le déchirer et le dissoudre.

Mon émotion devient trop forte quand je retombe malgré moi sur ce funeste sujet. Je ne puis vous expliquer encore, ma chère fille, de quoi il peut être ici question. J'ai parlé d'amour et de désespoir. N'allez pas prendre ces expressions comme s'il s'agissait ici pour moi du vice et de la vertu. C'est bien là, à-peu-près, leur sens banal; mais ne m'appliquez pas, de grâce, de pareilles règles. Différez, pour me juger, jusqu'à ce que je me sois moi-même expliquée sur l'acception de ces terribles mots. Alors, mon enfant, j'ose croire que vous ne saurez pas ce que vous devrez admirer le plus des sacrifices que j'ai faits à la vertu, ou de la patience avec laquelle j'endure depuis si long-temps l'insulte et la calomnie. Je vais vous parler à présent de mon père.

Le duc de Brunswick, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, était d'une des premières maisons du nord de l'Allemagne, beau, brave de sa personne,

ambitieux et entreprenant. C'est à Berlin qu'il prétendait et qu'il avait effectivement réussi à dominer. Son crédit n'y connaissait point de bornes ; il avait commandé les armées prussiennes, et gagné des batailles à leur tête.

Au milieu de tous ses succès cependant, en rase campagne ou dans l'enceinte du cabinet, ma mère ne laissait pas de le railler sur ses intrigues de cour, sur sa vaine gloire, sur son insatiable ambition, et jusque sur ses victoires. Elle ne cessait de lui demander quand, pour l'amour de lui-même, il consentirait enfin à vivre tranquille ; elle observait que le repos jusque là lui avait paru pire que la mort. Allons, réellement, lequel des deux partis préféreriez-vous ? ajouta-t-elle une fois en riant. Le duc ne répondant rien : Eh bien ! la mort vous atteindra avant le repos, reprit-elle avec une sorte de solennité ridicule.

« Vous paraissez, lui dit alors le duc,

me connaître parfaitement, et si je contestais la moindre de vos paroles, vous auriez le droit de vous récrier, car elles sont comme calquées sur mes projets actuels. »

Trop fatal pronostic! la bataille d'Jéna sera pour tous les siècles un monument irrécusable de la bravoure et de l'ambition de mon père. Il avait eu la réputation d'être le premier capitaine de l'Europe, et ne pouvait voir sans envie cette glorieuse épithète passée sur une tête plus jeune. Il n'avait point, toutefois, conseillé cette dernière guerre, qu'il regardait comme impolitique, ou au moins intempestive. Il en fut la victime. Arrêtons-nous ici pour déplorer et admirer un destin si plein de gloire et si malheureux en même temps, puisque la mort de mon père au champ d'honneur entraîna la perte de ses états et la destruction de l'armée qu'il commandait. Adieu ma fille.

CAROLINE.

LETTRE VIII.

De toutes les personnes qui venaient à la cour de Brunswick, il n'en était point que mon père distinguât à l'égal d'Algernon. Son opinion de ce jeune homme était si favorable, qu'il concourait même de bon cœur avec ma mère pour le prier de mettre la dernière main à mon éducation, en me communiquant les divers genres d'instruction utile et agréable qu'il possédait lui-même dans un degré si éminent.

Algernon, de son côté, tâchait de répondre à la confiance dont on l'honorait, en faisant tout ce qu'il fallait pour tirer le plus grand parti des heureuses dispositions qu'il prétendait reconnaître en moi. Il visait sur-tout à me donner, pour la conduite de la vie,

les maximes les plus sages et les mieux adaptées à mon état dans le monde. Soit qu'il discutât un point de morale, de religion, ou un sujet abstrait de métaphysique et de raisonnement, sa méthode invariable était de séparer toujours la vérité positive et naturelle de celle qui n'est qu'artificielle ou de convention. Par ce moyen, la question la plus complexe se trouvait aussitôt simplifiée, et l'enseignement marchait rapidement. D'ailleurs Algernon savait lui prêter tant de charmes! On ne pourrait prononcer s'il avait plus de piquant et de neuf que d'étendue et de profondeur dans l'esprit. Ses plaisanteries étaient délicates, ses railleries pleines de sel, sans être mordantes, ses raisonnemens clairs et subtils tout à-la-fois. Il brillait dans ses simples récits, autant que les autres dans leurs descriptions les plus étudiées; et lorsqu'il voulait décrire, ce qui ne lui arrivait que rarement, rien n'égalait la

richesse, le coloris et la fidélité de ses tableaux.

Un jour je lui proposai comme doute, cette question ; savoir : si la vertu peut être enseignée? Il m'excita à la résoudre moi-même, avec tant de bienveillance, que j'entrai incontinent en matière, en me décidant pour l'affirmative. Après avoir péroré long-temps, je croyais avoir cause gagnée, lorsqu'il se déclara contre mes conclusions, en donnant lui-même la plus belle définition de la vertu, qu'il appela un présent et un symbole de la Divinité, qui ne peut ni s'acquérir par notre propre intelligence, ni nous être transmis par l'intelligence de quel que mortel que ce soit. Ses preuves terminées, il se tut, comme c'était sa coutume. Autrement, c'eût été me convaincre d'ignorance ou de défaut de justesse dans l'esprit, ce qu'il n'aurait eu garde de faire. Je partis de là pour reprendre ma thèse, et je confesse que je la soutins de nouveau avec un léger

degré d'humeur qu'il ne put s'empêcher d'apercevoir. Il s'excusa de m'avoir offensée, et promit à l'avenir de ne pas surprendre ma bonne foi par une condescendance que je pouvais croire une feinte de sa part ; il ajouta que, quand il discutait, il était toujours lui-même dans le doute ; qu'il n'y avait dans la nature de certain que les faits ; mais que la contradiction sur les opinions blessait d'autant plus, à ce qu'il voyait, qu'elle ne pouvait pas être également rectifiée.

Le croiriez-vous, Charlotte ? quoique je fusse intimement persuadée du bon sens de ses remarques, je le laissai sortir sans lui donner la satisfaction de le lui laisser croire ; j'affectai même plus d'indifférence que de coutume : aussi je ne le revis plus que le jour suivant.

CAROLINE.

LETTRE IX.

Le lendemain du jour où j'avais quitté Algernon avec des signes d'indifférence, je le rencontrai déjeûnant dans la bibliothèque de ma mère. Il se leva à mon aspect, et approcha de moi une chaise qu'il plaça auprès de celle de ma mère, au lieu de la placer auprès de la sienne, suivant sa coutume : rien n'échappe à une femme ; aussi ce petit incident, remarqué par moi, me causa une émotion des plus pénibles, qui fut encore augmentée lorsque je le vis s'asseoir lui-même tout près de la comtesse de W..., avec laquelle il causait lorsque j'étais entrée, et qui passait, avec raison, pour une des plus belles et des plus aimables femmes de toute l'Allemagne.

Comme je serai souvent dans le cas de faire mention de la comtesse dans

la suite de mes récits, je vous informerai d'abord que son nom de baptême, par lequel je la désignerai à l'avenir, est Mélina, et qu'elle est la fille d'un seigneur autrichien du rang le plus élevé. De l'aptitude, la soif de la science et les germes des plus belles connaissances se montrèrent de bonne heure en elle. Son père, dont elle était tendrement aimée, découvrant cette inclination pour l'étude, et sentant toute l'importance d'une bonne éducation, lui donna les maîtres les plus habiles, afin de la rendre à-la-fois heureuse elle-même, et l'ornement de la société la plus choisie. Malheureusement pour Mélina, parmi les maîtres dont on fit choix pour elle, se trouvait un des aumôniers de son père. Bigot, cruel, intolérant, astucieux, tel était le père Rozemberg, de pieuse et hypocrite mémoire!

Cet amalgame de qualités discordantes lui fournit le moyen de s'em-

parer de l'esprit du père de Mélina, et d'arriver à la tutelle de la fille. Mais vous le jugerez mieux vous-même, Charlotte, en vous transcrivant les propres termes du dialogue qu'elle soutenait, en ce moment, avec Algernon. La conversation roulait sur la religion, ou plutôt sur l'irréligion. Je la rendrai textuellement dans ma lettre prochaine. A présent, je veux vous donner une idée préalable de la manière de la comtesse. Son langage n'est pas sans éclat; mais à force de vouloir le rendre pompeux, il offusque encore plus qu'il n'éblouit. Souvent sa diction monte jusqu'au sublime, pour déchoir ensuite sans aucune gradation jusqu'aux expressions basses et abjectes. Nul poli au milieu de beaucoup de recherche dans les mots. Sa phrase est originale sans être jamais naturelle, ce qui la rend diffuse et obscure. Prodigue d'ornemens, mais sans aucun choix dans leur usage, elle se propose d'étonner sans cesse, et tombe

par-là dans le labyrinthe du néologisme ou des acceptions détournées. Quelquefois cependant son style brille d'une lueur fugitive, et serait assez pur, s'il ne visait pas trop évidemment à la concision. Il a de la sévérité, de la rudesse, et contrastait d'autant plus avec la modeste douceur de celui d'Algernon.

Le temps était favorable pour prolonger cette dissertation. La matinée était pluvieuse, et le duc se retirant dans ses appartemens, et ma mère et moi continuant silencieusement notre ouvrage, rien n'interrompant plus le cours de l'intéressant colloque, je fus à même de le suivre. Il va vous être mis sous les yeux avec une exactitude scrupuleuse ; ne les détournez donc pas, de grâce, de l'exposé que vous en offrira ma lettre. Quoique ce soit un texte tout religieux, il ne laisse pas d'être fécond en applications *mondaines* de plus d'un genre.

CAROLINE.

LETTRE X.

J'ENTRE en matière, ma chère fille.

Connaissez-vous D....? dit Mélina à Algernon; savez-vous qu'il donne dans la dévotion, et que cela l'a pris tout d'un coup, en raison d'une peine ou d'un désespoir d'amour?

L'idée est tout-à-fait drôle, répondit Algernon; mais je n'ai jamais pu concevoir la liaison qui peut exister entre les deux passions de l'amour et de l'enthousiasme religieux. Il est bien possible, à toute force, de trouver de l'enthousiasme dans l'amour; mais certes, c'est de l'enthousiasme d'un genre bien différent de celui de la religion.

Ce n'est que la même passion, à la différence près de l'objet, se hâta de dire Mélina. C'est culte pour culte. Ah,

croyez-moi, l'amour malheureux a opéré plus d'une conversion dans le monde. J'ose dire que si l'on examinait à fond la question, on trouverait même qu'elles en proviennent presque toutes. Le Tasse a dit que c'était une flamme qui s'envolait vers le ciel, n'ayant plus d'aliment sur la terre.

Cela n'est qu'une figure poétique, reprit Algernon, et manque absolument de justesse et de vérité. Quelle idée plus dégradante pourrait-on concevoir de Dieu, que de le rendre le refuge de transports coupables, et qui ont été rejetés? La meilleure manière d'honorer le Créateur, croyez-moi, comtesse, c'est de tâcher de toutes nos forces de retracer quelqu'une de ses perfections, comme sa bonté toujours active et toujours désintéressée; sa clémence sans bornes, son oubli des injures, qualités vraiment divines, et dont l'homme ici-bas ne peut retracer que l'ombre. Mais pour ceux qui ne

conçoivent de religion que dans de folles extases, que dans des actes tout d'amour et de flamme, les sens ont trop de part à leur adoration pour qu'elle ne soit pas impure comme la source dont elle dérive.

Ma mère ici quitta son ouvrage pour approuver les déductions d'Algernon. Je levai aussi la tête. Ses yeux étaient tournés vers moi, ce qui me fit reprendre précipitamment mon ouvrage, pour cacher la rougeur qui se répandait, à ce que je sentais, sur mes joues. Mélina parut blessée de ce que venait de proférer Algernon. Rosembergh lui avait appris à faire consister toute la substance de la religion dans la mysticité et les formes extérieures. Elle avait la fièvre de l'amour de Dieu dans tous ses symptômes. Ses lectures, ses conversations, toutes ses connaissances la dirigeaient de ce côté sans la moindre déviation. L'enthousiasme, pour elle, c'était la religion même, et les prati-

ques du culte, c'était l'offrande. Ainsi les actes étaient comptés pour rien. Le père Rosembergh semblait l'avoir instruite dans l'art de réconcilier la grâce avec la nature, la piété avec la sensualité, et de regarder comme le sublime de ces deux sentimens l'union la plus monstrueuse qui fût jamais.

La comtesse sortant enfin d'embarras et reprenant l'offensive de l'argumentation, demanda brusquement à Algernon, s'il prétendait que la religion exclût les passions qui étaient la vie elle-même. Sans les passions, nos ames seraient comme des lacs dont l'onde est toujours en stagnation. Et que seraient nos prières, si la chaleur de l'amour divin ne leur donnait cet élan vers le ciel, qui mérite pour elles de les faire admettre jusqu'au pied du trône du Tout-Puissant? Savez-vous, continua-t-elle, qu'un évêque célèbre fut condamné par un pape, parce qu'il avait osé soutenir que la prière était une

pétition calme adressée à la Divinité, pour lui demander ses bienfaits?

Vous changez l'état de la question, charmante comtesse, répliqua Algernon; la chaleur et la vivacité ne sont point incompatibles avec l'expression des vœux raisonnables, les seuls que nous puissions dignement adresser à la Divinité, mais non pas une chaleur artificielle, non pas une vivacité qui dégénère en commotions, en vertiges fougueux: la pensée seule en est horrible! Croyez-moi, laissons dormir nos passions, et n'invoquons que nos faits en notre faveur, quand nous prétendons intéresser le ciel à nos demandes. Les autres moyens ne sont bons que dans des rêves de sectaires, tels que les méthodistes, les quakers, et d'autres charlatans semblables. Je ne pousse pas, du reste, cette question plus loin. Je me souviens d'avoir eu le malheur d'offenser hier au soir la princesse Caroline, et je ne voudrais pas encourir

aujourd'hui la disgrace de la comtesse de W....

A cette mention inopinée de mon nom, je levai les yeux avec timidité. Algernon me salua, et quitta la chambre. Ma mère le combla d'éloges. Mélina parut dans l'enchantement, de lui... et moi.... Que se passait-il dans mon âme? je ne puis que dire. Exprimai-je de l'admiration? c'est ce dont il m'est impossible de répondre; mais pour en avoir senti.... Ah! ma fille, je voudrais vous le céler en vain; vous n'avez déjà que trop lu jusqu'au fond du cœur de votre mère.

CAROLINE.

LETTRE XI.

Je suis convaincue qu'au lieu d'être fatiguée et ennuyée de la prolixité avec laquelle je vous donne tous les détails que je puis rassembler sur Algernon, vous désirez avec avidité que je poursuive le récit de ce qui regarde et ce jeune homme, et Mélina et moi-même.

Peut-être aussi allez-vous imaginer que j'aie de la prédilection pour ces souvenirs. Hélas! ma Charlotte, il n'est que trop vrai. Je vous dirai, avec la même bonne foi, que les tendres expressions dont il s'était servi auprès de la comtesse, et les regards que j'avais aperçu qu'il jetait fréquemment sur elle, avaient alarmé mon cœur. Quoi donc? qu'est-ce que cela pouvait me faire? Etait-il possible que

j'éprouvasse réellement de l'amour pour Algernon, pour un étranger sans rang et sans fortune? Quelles espérances pouvais-je avoir de m'unir jamais à lui? De son côté, comment son orgueil aurait-il osé élever des prétentions jusqu'à moi? Eh bien! je me fis à moi-même toutes ces questions, et n'en fus pas plus tranquille. Inconcevable puissance des passions! elles ne raisonnent jamais, ou ce n'est que pour se soustraire à toute espèce de contrainte qu'elles consentent un moment à faire cette inutile épreuve sur elles-mêmes.

Inquiète et jalouse, puisqu'il faut le dire, j'observai Mélina, j'observai également Algernon. L'un et l'autre sortirent dans le parc, et se dirigèrent séparément vers un bosquet, où je m'étais bientôt arrêtée pour soutenir mes pas devenus chancelans, sans que je pusse trop m'en rendre raison à moi-même. Algernon était, dans cet instant, assis

sur la pelouse, un livre à la main. Je l'aperçus dans cette situation, au détour d'une allée, et j'étais déjà auprès de lui, qu'il ne semblait pas avoir seulement pressenti ma venue. Je l'appelai par son nom, en lui souhaitant le bon jour, et il vint à moi, non avec cette politesse d'usage qui est une partie du rôle de l'homme du monde, mais avec cet air ouvert et de bienveillance qui ne saurait être contrefait, et qui n'appartient qu'aux amis sincères.

Mélina avait apparemment quitté les jardins, ou s'était dirigée sur tout autre point qu'Algernon ; car quand j'abordai ce dernier, il était seul, tenant toujours un livre à la main. Fâchée de la mauvaise humeur que je lui avais montrée, et désirant réparer ma gaucherie, je pris sur moi de m'adresser à lui d'un ton délibéré. Quel est donc ce livre, lui dis-je, qui vous préoccupe tellement que vous n'apercevez les gens qui approchent vers vous, que lorsqu'ils sont

tout près de vous toucher? Peut-être, répondit-il avec un sourire, que, si je vous le dis, vous ne trouverez pas que ce soit un auteur assez sérieux? peut-être jugerez-vous que c'est perdre le temps que de s'occuper à la lecture d'un poète anglais? Ce demi-reproche, prononcé d'un ton de voix tremblant, me fit perdre contenance. Mes yeux se remplirent de larmes, et je ne sais ce que j'aurais fait; je lui aurais peut-être demandé pardon de lui avoir causé de l'affliction, s'il n'avait aperçu mon embarras, et généreusement calmé l'émotion que je témoignais malgré moi.

Ange du ciel! me dit-il avec enthousiasme, une nature aussi excellente que la vôtre ne doit connaître ni le mal ni même le soupçon. J'ai tort de ne pas vous avoir répondu aussitôt que ce que je lisais était *la Forêt de Windsor*, de Pope. J'y étais arrêté sur un de mes passages favoris, qui ne manque jamais

de me suggérer une longue suite d'idées et de réflexions.

Peut-être daignerez-vous, lui dis-je, me les communiquer, peut-être même m'admettre à vos promenades du jardin et au cours de méditations qu'elles vous font faire : ce sera le moyen de me rendre moins susceptible et moins irritable. L'ignorance est ordinairement présomptueuse, et l'objét de la vraie philosophie doit être de nous corriger de ce défaut. Combien vous me charmez et m'honorez, en même temps! reprit Algernon ; mais le sujet sur lequel je m'étais arrêté, est trop étendu pour que nous puissions le parcourir ce soir même. On va nous appeler à souper. Qu'il soit donc réservé pour notre entretien d'un autre jour, pour celui de demain, par exemple. En effet, l'heure du souper ne tarda pas à sonner. Des sujets mélangés y firent les frais de la conversation, comme il arrive presque toujours, quand les membres d'une so-

ciété n'ont aucune espèce d'unité de pensées et d'intérêts. Aussi se sépara-t-on de bonne heure pour se retirer chacun dans ses appartemens, et échanger l'ennui de l'indifférence contre le repos du sommeil.

CAROLINE.

LETTRE XII.

Le jour suivant, la soirée fut superbe, et Algernon me proposant de faire un tour de promenade avec lui, j'acceptai avidement son invitation. Le cours de nos pas nous conduisit vers une petite retraite champêtre, où mon père avait fait transporter beaucoup de livres, et où il venait quelquefois goûter le charme de la solitude, loin des importuns et de la scène toujours agitée de la cour.

Algernon gardait aussi dans le même endroit cinq ou six tomes des ouvrages des meilleurs auteurs, ou de ceux qu'il affectionnait davantage. L'accès qu'il avait toujours auprès du duc, lui avait permis de faire cette disposition.

Lorsque nous arrivâmes à cette délicieuse retraite, je pris la liberté de lui

rappeler sa promesse relativement à la *Forêt de Windsor*, de Pope. Voici le moment, lui dis-je, de goûter et de commenter une description rurale : l'air était en effet d'une douceur exquise, et chaque souffle de vent semblait apporter avec la respiration une nouvelle sensation de bonheur et de vie. Algernon fit une pause. Aimable princesse, dit-il enfin, rompant le silence, puisque vous daignez prendre part à mes pensées, je veux bien vous initier à mes études. Mais commençons par lire un passage de Pope même, nos observations viendront ensuite. Et il lut un passage de la *Forêt de Windsor*. Sa lecture interrompue, il dit :

C'est l'imitation en grand de la nature qui fait l'art des jardins anglais. L'ancienne symétrie des jardins réguliers rassasie d'abord les yeux, parce que le plan tout entier y est embrassé d'un coup-d'œil. L'art de plaire n'est souvent que l'art de ménager les sur-

prises. Pope fait une juste critique des allées droites qui se correspondent, des bosquets et des plate-formes qui se répètent à intervalles égaux.

Grove nodson grove eachally has a brother
And half the plat-form just reflects the octher (1).

Tout le talent du paysagiste de jardins (car c'est ainsi que l'on appelle en Angleterre celui qui en est le dessinateur), consiste donc à être le copiste fidèle des plans et même des caprices de la nature. La nature a ses plans qu'elle subordonne aux sites, à la qualité du sol, à mille autres circonstances locales; elle a aussi ses caprices. Elle place quelquefois des tiges d'arbres sur une roche nue, et l'on s'étonne de cette verdure qui semble provenir de l'aridité même. Mais, après un examen

(1) Ces vers ont été rendus très-littéralement par Delille :

Chaque allée a sa sœur, chaque bosquet son frère.

plus attentif, on découvre un peu de terre dans la cavité de la pierre, ou bien l'on voit que les racines de l'arbre, se détournant dans tous les sens, le lient au rocher, et vont chercher leur nourriture dans les entrailles de la terre d'alentour. L'usage des eaux qui vivifient les plantes et réfléchissent la clarté du ciel, doit être aussi ménagé savamment. Auprès de ces pins inclinés qui ont perdu la direction verticale du ciel, le lit desséché d'un torrent prête encore à la rêverie, quand son onde écumeuse, emblême de la vie de l'homme, s'est écoulée presqu'en un instant. Le tremble, le bouleau, le peuplier, dont les feuilles frémissent au moindre vent, et imitent le bruit des vagues de la mer, doivent occuper les grands tertres, où l'ame se plaît à se recueillir en elle-même. Un ruisseau qui murmure faiblement, doit être ombragé d'arbustes flexibles, de rosiers, de chèvre-feuilles, de lilas de

Perse. Il y a de ces alliances forcées entre les choses inanimées, dont le secret est un trésor véritable de jouissances. Voilà ce que Pope recommande, et ce que le sentiment dicte encore plus que les préceptes du poète. Au surplus, la forêt de Windsor est le modèle réel des beautés que Pope a chantées.

Oh, m'écriai-je, que je voudrais donc la voir cette forêt de Windsor! Il me semble que mes yeux et mes jambes ne se lasseraient jamais de la parcourir!

Hélas! ma chère fille, je l'ai vue depuis, cette même forêt de Windsor, j'ai erré sous les voûtes de ses chênes, on m'a montré ses diverses perspectives, et je n'ai rien senti que ma douleur. Voilà comme les vœux de l'homme s'égarent dans un avenir inconnu! Mais je ne devrais pas anticiper ainsi sur l'ordre de mes récits.

Nous continuâmes à parler des champs, des bois, et Algernon prétendit qu'il y avait dans ce genre un

beau idéal, comme dans la sculpture et dans la peinture. Il développa très-bien son idée, et n'eut pas de peine à me persuader. En tout, le génie de l'homme est l'heureux rival de la nature ; et pour l'imiter dignement, ce n'est pas assez de faire aussi bien qu'elle, il faut la surpasser. Les dissertations sur la beauté physique des objets, ramènent toujours à quelque chose d'intellectuel. Le sens de la beauté même visuelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, est purement moral; car il appartient exclusivement à l'homme : nous ne voyons pas que les animaux l'éprouvent. N'approcherait-on donc de la perfection positive, qu'en proportion de l'aptitude plus ou moins vive, plus ou moins soutenue que l'on aurait d'admirer ce qui est vraiment admirable ?

Algernon me parla avec dénigrement de ces êtres qui, par un abus de ce que nous venons de dire, accordaient tout à l'extérieur pour eux-mêmes comme

pour les autres. Il blâmait sur-tout ces femmes qui prennent tant de soin de leur parure, ne pêchent jamais contre les grâces, et sont à-la-fois remplies d'ignorance et d'insensibilité. C'est un métal faux, dit-il avec énergie, qui brille et qui n'a aucun prix. Et quel riche métal, quelles pierreries de la plus belle eau approchent de la valeur du cœur de l'homme? Mais a-t-il véritablement un cœur celui qui ne sent rien, ou qui ne connaît que les jouissances de l'extravagance et de la folie? Le vôtre n'est pas de ce genre, ô ma princesse, ajouta-t-il; vous êtes si remplie de bonté!...... Il s'arrêta là comme en ayant trop dit, et moi je demeurai saisie, confuse, troublée.

Cet appel à mon cœur m'en fit sonder l'abîme, et je frémis presque d'horreur de moi-même après ce redoutable examen. Mon embarras ne put échapper à Algernon. La conversation est tarie pour aujourd'hui, je le vois bien,

me dit-il avec effort; demain nous la reprendrons: il est temps à présent de nous retirer. Nous marchâmes ensemble vers le palais, où le tumulte de la société qui s'y trouvait rassemblée, rendit, par une opposition assez ordinaire, un peu de calme à mon ame agitée.

CAROLINE.

LETTRE XIII.

Quelque plaisir que m'ait toujours fait l'éclat d'un beau jour et d'un temps serein, j'avoue que jamais cette sensation agréable ne fut aussi vive que lorsque je me levai le matin, pour examiner dans le ciel si notre promenade du soir pourrait avoir lieu. L'air était suave et embaumé par les fleurs d'un parterre voisin; les concerts des petits oiseaux, sous la feuillée, saluaient l'arrivée du père de la nature, et l'astre du jour lui-même se montrait à l'orient, environné d'un nuage d'or, de pourpre et de rubis. C'était, je l'avais entendu dire, le signe certain d'une journée sans orage. Hélas! le calme était dans la nature, mais pouvais-je dire qu'il fût également dans mon cœur? Tout vous est déjà révélé, sous ce rapport,

ma chère fille. Je poursuivrai donc, avec le même abandon, mes confessions et le récit de mes journées. Ce récit a été bien monotone jusqu'ici : combien il va devenir différent de lui-même !

Que la matinée, que l'après-midi me parurent longs ! Enfin le moment désiré arriva. Algernon avait été obligé de le différer pour des ordres qu'il venait de porter au-dehors en qualité d'aide-de-camp de mon père, grade auquel il venait d'être élevé tout récemment. A son retour, la chaleur du jour était passée, le soleil ne lançait plus que des rayons obliques ; bientôt il n'éclaira plus que la cîme des arbres, et le plus beau crépuscule qui puisse frapper l'œil humain vint terminer cette journée dont j'avais vu l'aurore.

Nous nous étions rendus aux mêmes lieux que la veille. On y jouit d'une vue très-étendue, et mille paysages plus ou moins éloignés forment, dans

l'horizon, autant de points de repos pour le regard. Algernon ne put s'empêcher de me faire remarquer l'attrait pittoresque de cette scène muette, qui le devint encore davantage lorsque les ombres et la lumière luttèrent quelque temps à nos yeux pour l'empire de l'air. Des teintes innombrables variaient l'aspect des cieux, quand tout-à-coup la lune, selon l'expression poétique de Milton, jeta son manteau d'argent sur toute la nature. La plupart des oiseaux se turent; le rossignol seul continua son ramage, et semblait prendre plaisir à nous faire admirer les roulades de son gosier et les difficultés incalculables que sa voix franchissait sans efforts; une douce brise murmurait dans les arbres, et nous apportait le tribut de leurs parfums. Jardins d'Eden, s'écria Algernon, voilà de vos traces!

Gentle gales
Fanning their odoriferous wings, dispense
Native perfumes and whisper whence they stole
Their balmy spoils.

« De douces brises agitant leurs ailes odorantes, répandaient les parfums les plus exquis, et semblaient murmurer tout bas le nom des fleurs dont elles avaient enlevé les dépouilles aériennes.»

Qui peut être témoin des merveilles du passage du jour à la nuit, sans être profondément ému? ajouta Algernon après sa citation du *Paradis perdu*. Qui peut ne pas reconnaître un créateur, lorsque ce grand livre de la création est déployé ainsi devant lui avec toute la magnificence et la multitude de ces astres brillans suspendus sur nos têtes? Je lui exprimai confusément que je partageais tous ses sentimens. Il n'y a pas, que je sache, ajoutai-je avec un peu plus de fermeté, il n'y a pas de sujet de contemplation aussi fécond que celui-là. Pardonnez-moi, reprit-il; le cœur de l'homme. Avez-vous jamais fait, du cœur de l'homme, de votre propre cœur, l'objet de vos méditations? Vous êtes-vous occupée d'ana-

lyser vos affections, vos penchans ?

Je ne savais ce que j'allais répondre à cette interpellation. Nous étions revenus, sans que je m'en fusse aperçue, au texte d'entretien que nous nous étions proposé la veille. J'allais parler, et, dans l'incertitude et le vague de mes pensées, je n'eusse pas manqué de me perdre dans un labyrinthe de phrases sans issue, lorsque l'arrivée de Mélina vint nous interrompre. Que faites-vous ici tous les deux, lorsqu'une réunion nombreuse vous attend dans les grands salons ? Mais je m'y suis crue seule, parce que vous n'y étiez pas. Allons, suivez-moi ; il n'est pas bien de ne pas me mettre en tiers dans vos promenades : que cela ne vous arrive plus. Nous la reconduisîmes en silence. Le cercle fut maussade, et je me retirai, le plutôt qu'il me fut possible, pour me livrer à mes réflexions.

CAROLINE.

LETTRE XIV.

Hélas ! ma chère Charlotte, l'éclair de bonheur qui semblait luire à mes yeux dans ma dernière lettre, ne les éblouit un moment que pour les replonger ensuite dans les ténèbres les plus épaisses!

Vous saurez d'abord que ces deux jours, pendant lesquels le temps avait été si beau, furent suivis immédiatement par d'autres jours tristes et pluvieux qui interrompirent nos promenades. Le palais regorgeait constamment d'étrangers ; dès-lors il n'existait plus aucune possibilité d'avoir une conversation quelconque avec Algernon : pour comble de malheur, je fus forcée de remarquer que ses attentions, qui s'étaient alors uniformément dirigées vers moi, avaient pris un autre cours,

et que la comtesse de W.....r en était évidemment le nouvel objet.

J'étais dans la douleur, mais je tâchais de la cacher; et soit dépit, soit jalousie, je feignis de recevoir favorablement les soins du prince Louis de Prusse, qui était en ce moment en visite à la cour de mon père, et qui paraissait, de son côté, avoir pris beaucoup d'attachement pour moi.

Le mauvais temps, qui ne dure jamais dans cette saison, venait enfin de faire place à des jours plus sereins; mais je n'en profitais plus. Un soir, cependant, oppressée par l'excès de la chaleur, je sortis pour aller prendre le frais sous un bosquet de lauriers fleuris; je m'assis sur l'herbe; un ruisseau d'une onde pure coulait à mes pieds, et les rayons de la lune se jouaient dans son cristal mobile; en face de moi, un large saule de Babylone laissait tomber ses branches longues et flexibles; une tour ruineuse, cou-

verte de lierre et de mousse, environnée d'ifs et de cyprès, était le seul objet en perspective. La tête baissée, les bras pendans, j'étais absorbée dans mes méditations, lorsqu'un bruit soudain retentit autour de moi, et vint interrompre le silence de cette scène nocturne. J'entendis les pas de quelqu'un : c'étaient ceux d'Algernon et de Mélina, qui vinrent s'asseoir sur un banc de pierre adossé aux débris de l'antique tour dont j'ai fait mention.

La lune inondait de clarté le visage d'Algernon, qui semblait déjà rayonnant de lui-même ; Mélina le regardait avec un sourire plein de douceur, et une vive rougeur colorait ses joues, que je distinguais très-bien. Je crus voir, mais moins distinctement, qu'Algernon la regardait avec beaucoup de complaisance.

D'un pas silencieux, pouvant à peine me traîner, tant le cœur me battait avec violence, je parvins à me glisser

derrière eux sans être aperçue ; fatale curiosité, passion criminelle, à quels maux ne m'as-tu pas condamnée ce jour là !

Malgré toutes mes préventions contre elle dans ce moment cruel et décisif, il faut que je confesse que Mélina me parut ravissante ; un schall bleu, couleur de saphir pâle, descendait de ses épaules jusqu'à terre ; ses cheveux, d'un blond léger, couvraient ses tempes et son front de boucles ondoyantes, et un voile de dentelle, blanc comme la neige, ombrageait sa figure ; elle levait de temps en temps ce voile, et soupirait par intervalles. Je n'ai jamais vu de traits plus féminins et plus délicats ; et quoique le sourire semblât se jouer autour de ses lèvres de rose, des larmes brillaient dans ses beaux yeux bleus, et avaient l'air de ces gouttes de rosée que l'on voit trembler sur la texture légère de l'iris. Sous son voile, elle portait une guirlande artificielle

d'amaranthe et de jasmin; cette guirlande relevait encore l'éclat de sa blancheur. Ne pas rendre justice à un assemblage si rare et si admirable, serait d'une perversité de goût ou d'une méchanceté de cœur que la passion même la plus effrénée ne saurait faire excuser; pour moi, j'avoue que je ne me sentis pas capable d'une aussi grande injustice, et que j'admirai, de la meilleure foi du monde, les attraits de cette femme angélique, au moment même où ils faisaient mon désespoir et mon supplice.

Algernon, paré de tous les charmes de la jeunesse, les yeux fixés sur elle, lui parlait avec l'accent le plus doux qui ait peut-être jamais frappé l'oreille d'une femme.

Ah! pourquoi ces soupirs? lui disait-il; pourquoi ces larmes et cette vive rougeur? O toi! qui n'es venue au monde que pour faire la félicité parfaite de l'homme qui te fera partager

son ivresse, quel incident fortuit pourrait troubler ton repos et gâter une aussi belle destinée ? Tu pleures, toi qui réunis dans ta seule personne tous les genres de charmes et de beautés partagés et répartis entre mille autres femmes ; tu gémis, toi que les amours environnent et suivent par-tout ; tu rougis, toi dont la vie entière n'a été qu'un tissu d'actions innocentes et pures : réponds-moi, de grâce ; d'où provient la douleur qui te domine ?

Oh ! jamais, jamais, dit aussitôt Mélina avec véhémence. Mais continuant avec douceur : Avez-vous lu, demanda-t-elle à Algernon, le livre qui a pour titre *les Douleurs de Sophie Fribourg ?* Vous souvenez-vous qu'elle aimait avec passion quelqu'un qui ne pouvait pas répondre à sa tendresse extrême ? Oh ! combien elle était malheureuse, n'est-ce pas ? Eh bien, ce matin je lisais ce roman mélancolique, et je ne puis vous dissimuler que sa conclusion funeste

a fait sur moi une impression délicieuse; je n'ai pourtant point un cœur barbare. Expliquez-moi donc, Algernon, cette espèce de contradiction de ma part? Elle baissa alors les yeux, et ils se portèrent sur l'onde fugitive du ruisseau. Algernon préparait sa réponse en silence, et il semble que la nature entière se prêtait à l'écouter; car le vent cessa, et le faible murmure du ruisseau se perdit totalement dans le son encore plus doux de sa voix.

Aimable Mélina, dit-il, la rose a ses épines; mais n'a-t-elle pas aussi sa douce odeur et son éclat vermeil? Le chèvre-feuille fléchit sous le poids de l'abondante rosée du matin; mais il se relève au méridien du soleil, et n'en exhale alors que des parfums plus suaves et plus pénétrans. Il en est de même d'un cœur comme le vôtre: les sensations qu'il éprouve au récit d'une histoire attendrissante ont leur mélange de douleur et de plaisir; et lorsque vos

pleurs coulent comme à présent, cela ne peut pas s'appeler une faiblesse, ce n'est qu'un signe, une preuve de votre sensibilité.

Oh non, belle Mélina, continua-t-il, ne vous repentez pas de vos larmes, lorsqu'une lecture touchante vous les arrache; ne vous reprochez pas non plus le plaisir que ces larmes vous donnent. Il est la récompense due à une ame qui s'intéresse si vivement aux douleurs d'autrui.

Mais supposons, par exemple, dit Mélina avec un air tout-à-fait égaré, supposons que la situation de Sophie Fribourg fût devenue la mienne propre, est-ce qu'il me resterait encore aucun bonheur, aucune joie sur la terre? Supposons que la célébrité du nom d'un homme m'eût d'abord prévenue avantageusement en sa faveur, que je trouvasse ensuite cette célébrité au-dessous du mérite de cet homme; que de là une résistance impossible contre

ma passion m'eût laissée à mon âge et avec mon inexpérience totalement subjuguée par le pouvoir de ses qualités ; que, disposée déjà à l'enthousiasme, j'eusse conçu pour ce même homme un amour plus ardent que les romans n'en ont jamais offert la fiction ; enfin, que cet homme auquel je n'ai fait jusqu'ici qu'indirectement allusion, ce fût Algernon lui-même ; eh bien, apprenez-moi comment alors je pourrais réconcilier ma destinée avec mon bonheur ?

A ces mots, elle se jeta dans les bras d'Algernon avec un mouvement de passion inexprimable ; et moi, je tombai évanouie sur la terre, où je ne recouvrai mes sens que lorsque je fus réveillée de ma léthargie par les tintemens redoublés de la cloche du palais et les cris d'une multitude que l'on avait envoyée à la recherche de l'infortunée

CAROLINE.

LETTRE XV.

La manière ingénieuse et sentimentale dont Mélina s'y était prise pour tracer la source et l'origine de sa passion, la certitude que sa flamme était payée d'un retour bien naturel, le choc violent que cette découverte m'avait fait éprouver, toutes ces causes combinées affectèrent ma santé insensiblement, et me portèrent bientôt jusqu'aux portes du tombeau.

Quand je vous dirai, mon aimable Charlotte, que j'étais l'idole de la cour de mon père, que lui-même ne faisait rien qu'à ma suggestion, que ma volonté seule suffisait pour changer un Elysée en un désert, et d'un désert faire un Elysée; que, lorsque je sortais en voiture, les cœurs des habitans de Brunswick avaient l'air de voler sur mon pas-

sage; que j'étais tellement soignée, que l'on avait l'air de craindre que le moindre souffle du zéphir ne déchirât ma peau, ne blessât la délicatesse de mes membres; quand je vous dirai tout cela, vous pourrez vous faire une idée peut-être de l'alarme qui se répandit au palais et dans la ville à la nouvelle que j'étais tombée dangereusement malade.

Mon père était inconsolable; et ma mère, toujours assise auprès de mon lit, ne cessait de veiller au salut de sa fille chérie. En remplissant ce pénible emploi, il lui était impossible de ne pas deviner la véritable cause de mon mal; mais la nature, la religion, la raison même lui défendaient de me condamner avec trop de sévérité.

Pour adoucir ma situation, calmer ma fièvre, et faciliter ma guérison, elle consentit même à me parler d'Algernon; et au lieu d'entreprendre avec une bassesse insidieuse de ravaler son mérite à mes yeux, elle l'exaltait en-

core, comme pour me réconcilier par ce moyen, plus sûrement avec moi-même. Cette noble générosité de sa part m'encouragea à lui parler enfin sans réserve.

Le ciel seul, lui dis-je, est à même d'apprécier mes sentimens pour lui. Rien n'est plus désintéressé que mon amour. Je ne cherche ni grandeur, ni rang, ni titres, ni richesses. L'alliance d'un grand prince, et l'assurance d'un douaire considérable me touchent peu. Je préférerais être la femme du modeste Algernon à tous les trésors, à tous les honneurs de la terre. Mais où est-il, ô ma mère ? qu'est-il devenu ? Serait-il bien vrai qu'il aimât Mélina, et dois-je renoncer pour jamais à celui que je dois adorer toujours ?

Ne craignez point, chère enfant, me répondit cette tendre mère ; ne craignez point d'obstacles à l'accomplissement de vos vœux. Qu'aucune frayeur déplacée et injuste ne retarde votre

guérison. Algernon est digne de vos sentimens; il les partage : et pour vous en convaincre, voici une lettre dont vous ne pouvez récuser le témoignage. La lettre était ainsi conçue :

« Je m'impose une tâche bien pénible, mais je m'y résigne par nécessité, par honneur. Je me sens indigne de la plénitude de votre estime, mais je veux en conserver quelque reste. Vous m'avez toujours traitée avec bonté, avec distinction, et j'ai toujours été envers vous ingrate autant qu'indiscrète. Que dis-je! j'avais poussé les choses au point d'entreprendre froidement de vous rendre aussi malheureuse que je le suis moi-même, en vous ravissant, si je l'avais pu faire, le cœur de l'homme que vous aimez à si juste titre.

« Le plan méthodique que j'avais arrêté en moi-même pour rendre Algernon mon complice, a totalement manqué son effet. La ressemblance de vos ames, la sympathie de vos goûts, la

réciprocité de votre affection ne m'ont laissé de mes projets que la honte d'avoir pu les former, et la plaie incurable qui suit un amour destiné à être éternellement malheureux.

« J'avais osé concevoir l'idée audacieuse de lui déclarer mon amour la première ; mais à ce trait de hardiesse peu commune, je ne parvins à exciter que sa seule pitié. Voici comme il s'exprima :

« Hélas! Madame, l'infortuné Algernon aime déjà une autre femme, et cette autre femme est votre amie. Je la regarde comme la personne la plus intéressante et la plus accomplie que j'aie jamais vue. Vous avez déposé votre secret dans mon sein. Que les sentimens cachés de mon cœur trouvent aussi dans le vôtre un sanctuaire inviolable. Sachez donc que l'objet de mon amour téméraire est cette princesse Caroline qui fait l'objet de l'ambition de tous les hommes, du désespoir de toutes les

femmes. Avant de l'avoir vue, pour la première fois, je n'avais jamais rien senti, et de ce moment seulement, datent mon malheur et mon bonheur dans ce monde.

« Cette confession mutuelle, si honorable de sa part, si honteuse de la mienne, fut interrompue par un bruit soudain qui se fit entendre tout près de la vieille tour du jardin, sous les murs de laquelle nous étions assis. Nous nous levâmes précipitamment, et retournâmes ensemble au château, sans avoir découvert la cause de ce bruit. A notre arrivée, on s'y étonna non moins de notre longue absence que de notre retour sans vous. La grosse cloche fut sonnée à coups précipités, comme pour une alarme générale. Tout le monde vola à votre recherche, et l'on vous trouva enfin défaite et languissante auprès du monument de mon ignominie et de mon humiliation, auprès des lieux où Algernon avait en-

tendu et rejeté l'amour que je lui exprimais. Sa profonde affliction à l'aspect de votre état ne peut se décrire; mais quelle fut sa douleur, lorsqu'il apprit qu'une indisposition grave en avait été la triste conséquence!

« Je savais qu'Algernon ne soupçonnait pas même le tendre retour dont votre cœur payait ses sentimens. Je résolus de tirer avantage de cette ignorance, qui tenait à son extrême modestie; et avant que la vérité se pût faire jour jusqu'à lui, je résolus de tenter un dernier coup de désespoir. Je me procurai un nouvel entretien avec lui. Que je vous plains! lui dis-je d'abord, celle que vous aimez ne mérite pas votre amour. Elle est malade, mais cette maladie même tient à la violence de son attachement pour le prince Louis de Prusse, attachement que vous seul ignorez, quand il est évident pour tout le monde. L'objet de votre amour n'est pas même digne de votre estime. A ces

mots, Algernon tomba à mes pieds, et je me trouvai bientôt auprès de lui sans connaissance, et plût à Dieu que c'eût été sans vie! Quand le sentiment me revint, je ne tardai pas à m'apercevoir que ma fausse révélation avait fait une impression profonde sur son cœur et sur ses esprits. Il se leva, me regardant avec plus d'indignation que d'apparence de soupçonner ma véracité. Il frappa son front d'une main, me fit de l'autre un adieu muet et glacé, et disparut à mes yeux. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre l'état d'angoisses où il me laissa. Pour lui, s'étant exagéré sans doute vos torts, et ayant converti les plus petites circonstances de vos relations avec le prince Louis, en des preuves manifestes de votre intelligence secrète, il se crut éconduit, dédaigné, méprisé. Emporté par le tourbillon de ses sentimens, il demanda précipitamment au duc un congé d'absence, et en profita pour se

rendre à Paris, sans délai. En partant il portait tous les signes d'une ame au désespoir, et d'un cœur brisé par la douleur. Tel a été le seul effet et le châtiment de ma conduite cruelle et blâmable ! Quels reproches ne mérité-je pas aux yeux du monde, pour avoir éteint peut-être le lustre de tant de vertus dans deux êtres si bien faits l'un pour l'autre, car Algernon me paraît un homme incomparable, dont le mérite ne saurait être récompensé que par la possession de la femme la plus accomplie qui existe, et cette femme-là, c'est vous. Mais je n'ai pas bu toute honte, et je puis encore me réconcilier avec moi-même, si je parviens à réparer tous les maux que j'ai causés. Pour que j'atteigne à ce but, envoyez cette lettre à Algernon, il ne manquera pas de retourner auprès de sa Caroline, et il ne pourra que me prendre en pitié et pardonner à la trop coupable mais infortunée Mélina. »

Trouvez bon que je discontinue ici, ma chère Charlotte ; aussi bien il me serait absolument impossible de rendre la scène d'attendrissement qui se passa alors entre ma mère et la vôtre.

CAROLINE.

LETTRE XVI.

Rien ne peut égaler, comme votre discernement doit vous l'indiquer, rien ne peut égaler, ma chère fille, ce que j'éprouvai après la lecture de la lettre de Mélina. Je la reprenais sans cesse pour énivrer à-la-fois mon cœur de joie, et le repaître de tristesse. Le sort de Mélina elle-même, entrait pour beaucoup dans ce dernier sentiment. Comment apaiser la douleur de cette infortunée, comment me justifier aux yeux d'Algernon, et regagner son estime? J'éprouvais un vif chagrin de ne savoir comment sortir de cette position embarrassante : ma tête était quelquefois sur le point de s'aliéner, et la fièvre qui me consumait, faisait des progrès menaçans.

Enfin, il me vint à l'esprit un expé-

dient. Je connaissais depuis l'enfance, le prince Louis de Prusse, qui m'aimait comme s'il eût été mon frère. Je m'adressai à lui, je lui exposai mes perplexités, et lui demandai conseil. Il n'en fallait pas davantage auprès de cet aimable jeune homme, pour qu'il s'offrît de partir aussitôt pour Paris. Y découvrir Algernon, le dissuader de son erreur et le ramener à Brunswick, lui paraissait l'œuvre d'un moment.

Mais à son arrivée à Paris, ses premières recherches n'eurent pas le succès qu'il en avait attendu, et trois jours entiers se passèrent en vaines perquisitions. Enfin, le hasard conduisit le prince dans une maison de plaisance avoisinant le château et le parc de Versailles. La curiosité l'attira dans cette ancienne demeure des rois. Il s'y promenait seul et pensif, quand arrivant à un des points de repos de ces vastes bosquets, il aperçut un homme le dos tourné vers lui, et qui se croyant à

l'abri de toute observation, prononçait en soupirant ces paroles :

« Les ronces croissent ici désormais avec les fleurs ; les plantes nuisibles se mêlent par-tout aux plantes salutaires. Ainsi les perfections de Caroline s'unissent en elle aux erreurs de l'ame et à la fausseté du cœur.

« Mais n'aurais-je pas porté un jugement trop prompt ? continua-t-il. Il est temps de retourner à la raison, lorsque chacune des heures qui s'écoulent vient me reprocher ma jalousie, et me retracer à-la-fois l'idée de ses vertus, de ses talens et de ses charmes. »

A ces mots prononcés en langue étrangère pour les lieux où il se trouvait, Algernon se retournant, aperçut le prince Louis. L'indignation, la colère, l'horreur se peignirent en cet instant sur son visage. Heureusement que la physionomie du jeune prince était un miroir si fidèle de son ame, dénotait

tant de candeur, exprimait tant de loyauté, que l'effet en était irrésistible.

« Malheureux Algernon, dit-il, les bras ouverts, est-il donc nécessaire de vous prier de rendre justice à votre ami? est-il nécessaire de vous demander de m'entendre, à titre de faveur, quand il n'est question que de vous convaincre qu'il n'y a pas le moindre fondement à toutes les accusations que Mélina a intentées auprès de vous contre la princesse Caroline? »

Algernon, à ce discours, ne put s'empêcher de se jeter dans les bras qu'on lui tendait. Ensuite, il écouta attentivement les preuves qu'on lui donna de mon innocence, et en resta convaincu, ainsi que de l'empire illimité qu'il exerçait désormais sur mon sort.

En se retirant, l'aimable prince se tournant vers Algernon, lui dit: C'est le devoir d'un ami de prendre part aux peines comme aux plaisirs de ceux

qu'il affectionne sincèrement. Vous ne pouvez qu'avoir entendu parler de ces temps de l'enfance où la charmante Caroline, Mélina et moi, nous nous trouvions réunis dans une des capitales de l'Allemagne. Les nœuds du sang ne nous liaient pas plus étroitement tous les trois que la force de l'amitié. Oh! ce que je conçus alors pour Mélina, pour l'excellente Mélina, ne peut pas se concevoir, et les années n'ont fait depuis que développer ce sentiment précoce. Cette ame tendre, passionnée et expansive absorbait toutes les facultés de la mienne. Je n'avais de raison que pour rendre hommage à la supériorité de son entendement, d'imagination que pour me figurer ses charmes quand elle était absente, de mémoire que pour me les retracer. Mais quelle a été ma douleur, lorsque j'ai trouvé qu'un autre homme était en possession du cœur de mon amante! Chose incroyable! Algernon, ne pou-

vant plus espérer de gagner le cœur de Mélina, je me mis dans la tête d'aimer l'homme qu'elle me préférait, et mes sentimens sur ce point coïncidèrent bientôt avec mes idées. Toutefois, il ne fallait pas moins peut-être pour obtenir ce triomphe sur moi-même que la réalité d'un homme tel que vous, c'est-à-dire, de quelqu'un dont la supposition serait imaginaire si vous n'en fournissiez pas l'exemple. C'est le calme de vos manières, c'est la dignité de tous vos procédés qui ont obtenu sur moi cette étrange victoire! Que l'ame faite pour animer de telles formes doit être belle! me suis-je dit, et la connaissance de votre caractère parfait a vérifié mes conjectures. Oui, mon cher, il y a six ans entiers que j'aime éperdument Mélina, et que je l'aimerais sans espérance, si le sort n'était venu à mon secours. Vous m'entendez à présent.

Ici les pleurs coulèrent des yeux de

ce brave jeune homme, mort depuis dans les combats, et que n'avait jamais intimidé l'appareil formidable des batailles. La douleur lui coupa la parole. Mais Algernon et lui furent bientôt de retour à Brunswick, avec tout le cortège de joies et de douleurs que leur présence ne pouvait manquer d'y ramener.

CAROLINE.

LETTRE XVII.

L'ARRIVÉE des deux amis, lorsqu'elle me fut annoncée, me causa tant de trouble, qu'il ne fut pas jugé prudent pour moi de les recevoir le jour même. Il fallut donc passer une longue, longue nuit, ma chère Charlotte, avant de revoir les traits adorés du tendre et fidèle Algernon.

Le jour suivant, il entra dans mon antichambre. La duchesse le précédait, et il était accompagné du prince Louis, et d'une ou deux personnes attachées à mon service. J'étais assise sur un canapé. Il s'avança vers moi, s'inclina profondément, et me baisa la main avec respect. Mais il ne proféra pas une parole. Il me fut facile cependant de voir dans ses regards le sens de tout ce qu'il aurait voulu me dire. Ils étaient

si pleins d'inquiétude et d'espérance!

Sa langue balbutia enfin quelques syllabes. Le bonheur dont toute mon ame est remplie ne me laisse pas de termes pour l'exprimer, et j'essayerais en vain... il ne put continuer sa phrase: il paraissait accablé.

Il y avait des personnes autour de nous qui épiaient d'un œil curieux tous les détails de cette scène attachante; elles ne purent rien entendre; mais des intermittences de pâleur livide et de la plus vive rougeur purent les mettre aisément au fait de ce qui se passait dans l'ame d'Algernon et dans la mienne. Des regards supplians qu'il jetait à la dérobée sur la duchesse, m'apprirent aussi le secret de ses pensées; ils semblaient invoquer son indulgence maternelle avec tant de soumission et de douceur!

Ma mère, qui est la bonté même, ne s'y méprit pas. Algernon, dit-elle, ne croyez pas que ce soit pour blesser

votre amour-propre et humilier votre juste orgueil que je vous présente en ce moment à ma fille ; non, j'en appelle à Dieu même, qui sait la vérité de mes expressions, je vous ai toujours aimé comme mon fils. Je ne m'oppose donc point à votre union avec ma Caroline ; qu'elle soit votre épouse. Je fais mon affaire de résoudre le duc à approuver cette alliance ; soyez heureux, mes enfans, soyez heureux autant qu'on peut l'être dans ce monde misérable.

Un transport de reconnaissance et de joie soulevant le jeune homme de son siége avec la rapidité de l'éclair, il se jeta aux pieds de sa bienfaitrice ; c'en était trop pour cette tendre mère ; elle lui ordonna de se remettre, d'une voix entrecoupée par des sanglots.

Quand elle fut un peu plus calme, elle s'avança vers moi. Eh bien, ma fille, me dit-elle, votre bonheur est désormais en votre puissance, si la

bénédiction d'une mère y peut quelque chose. J'étais attérée ; l'émotion était trop forte ; et en essayant de me lever, j'allais tomber infailliblement sur le parquet, si Algernon, s'apercevant de ma faiblesse, ne s'était approché pour me soutenir ; je me trouvai entourée de ses bras, et je sentis, pour la première fois, son cœur battre contre le mien.

« J'avais prévu cet heureux instant, dit le prince Louis en présentant une bague à Algernon ; que cet anneau soit le gage de l'union indissoluble qui va associer votre sort à celui de la plus vertueuse princesse du monde. Laissez-moi joindre votre main avec la sienne, en attendant que les rits sacrés de la religion vous ayent formellement mis en la puissance l'un de l'autre. »

A cette invitation, Algernon plaça soudain la bague à mon doigt, et remit ma main avec la sienne dans celle du prince, qui nous avait effectivement

réunis ; ce bon jeune homme les pressa cordialement l'une et l'autre. Ma mère présidait à toutes ces choses.

J'ai vu des cérémonies d'un autre genre ; mais ce mariage sans apprêt, ou plutôt cette espèce de fiançailles, me parut avoir en soi quelque chose, non pas de plus solennel, mais de plus franc, et par conséquent de plus saint que le protocole ordinaire des bénédictions nuptiales.

Quel moment! Mes gens tombèrent involontairement à genoux ; ma mère, le bras appuyé sur mon épaule, pleurait sur mon cou, et le prince combattait vainement pour supprimer des témoignages de faiblesse dont son cœur rebelle remplissait ses yeux malgré lui.

Ainsi, la rapide transition de quelques minutes suffit pour sceller l'attachement de deux personnes qui ne s'étaient jamais dit jusque-là l'une à l'autre combien elles s'étaient mutuellement chères, de deux êtres qui se

fussent peut-être voués à un éternel célibat, si les circonstances n'eussent pas fait tous les frais de leur réunion.

Quelles étaient douces ces larmes que la bonté, l'amour, la gratitude, confondaient les unes avec les autres dans cette pathétique scène ! Pour une ame délicate, il est très-difficile de juger qui jouit le plus de celui qui oblige ou de celui qui est obligé ; on atteint si vîte la borne du bienfait, on reste toujours si loin de celle de la reconnaissance !

Lorsque les premiers élans de surprise et d'étourdissement furent passés, jetant un coup-d'œil sur mon habillement, je ne pus que m'apercevoir promptement à quel point il était négligé ; une coiffure de nuit et un peignoir blanc composaient toute ma toilette. Je regardai Algernon ; sa mise était plus soignée, mais ses cheveux et son linge, dans un désordre extrême, lui donnaient l'air d'un arrivant. Jamais

il ne m'avait paru si beau. A cet examen succéda un abattement affreux ; il fallut me séparer de ma mère, de mes amis, pour aller chercher quelque repos. Un sommeil profond s'empara bientôt de mes sens, et vint rendre quelque ressort à mes esprits épuisés.

CAROLINE.

LETTRE XVIII.

Rien ne pouvait arriver plus à propos que le retour des deux amis et le rétablissement de ma santé à cette époque; car la cour ducale de Brunswick venait de recevoir la visite de plusieurs Anglais de la plus haute distinction, et mon père tenait infiniment à ce que l'on eût pour cette nation tous les égards d'une préférence marquée.

L'estime qu'il avait pour elle le portait à la regarder comme la première des nations modernes, et il aurait préféré que je fusse devenue l'épouse d'un prince Anglais, à la vanité de me voir assise sur un des deux trônes impériaux d'Allemagne ou de Russie.

Nous fûmes particulièrement heureux, cette fois-ci, dans les personnes qui honoraient notre ville de leur curio-

sité ; elles étaient toutes instruites et distinguées soit dans la politique, dans les lettres, soit par leur expérience et leurs voyages. Parmi elles se trouvaient MM. Grey, Montague, Thornton, Windham, et lords Valentia et Saint-Helens ; et afin que rien ne pût jeter du sombre sur nos réunions, je repris Mélina en grâce, et j'excitai le prince Louis à concourir à la gaîté générale, en triomphant de sa douleur habituelle ou du moins en paraissant l'oublier. Apprenez d'Algernon, lui dis-je avec un air d'ironie et de gaîté, à vous insinuer dans les affections d'une femme.

La première fois que je me rencontrai avec les Anglais intéressans dont j'ai fait mention plus haut, c'était à la table de thé ; car je n'avais point dîné avec la compagnie, sous prétexte de la faiblesse que m'avait laissée mon indisposition, mais en effet par pure timidité ; ces messieurs ne m'eurent pas

été plutôt présentés dans la soirée, qu'ils firent cercle autour de moi, et que nous devînmes comme une petite société à part au milieu de la grande. La conversation s'engagea vivement, et chaque sentence qui sortait de mes lèvres était recueillie comme un bon mot.

On parla des voyages et de la passion particulière des Anglais pour errer hors de leur pays.

« Il y a un vieux proverbe français, dis-je, c'est qu'*à chaque oiseau son nid paraît beau*. Quelle est donc la raison, M. Montague, pour laquelle vous autres Anglais n'aimez point du tout à rester dans vos demeures; vous semblez les fuir, et, vains comme vous avez le droit de l'être de votre pays, vous lui préférez, la plupart du temps, toute autre contrée, et jusqu'à la plage la plus aride et la plus déserte sur la surface du globe? On m'a souvent dit qu'il n'y avait pas une ville ou un village en

Asie, en Afrique, en Crimée, où il ne se trouve quelque Anglais ou quelque famille anglaise établis là en apparence pour le reste de leur vie.»

« Princesse, répliqua M. Montague, nous avons tous des motifs pour aimer à voyager, motifs qui, pour ne vous avoir point frappée, n'en existent pas moins; permettez que j'aie l'honneur de vous les expliquer en peu de mots.

« Quand je voyageais en Egypte, par exemple, j'y rencontrai Valentia, que vous voyez ici devant vous; il était occupé à arroser un pied de jasmin. Mylord, que diable faites-vous en Egypte, lui demandai-je? la rencontre est originale; quelle raison a pu vous attirer ici?

« Quelle raison, me dit-il; l'amour des beaux fruits; et je préfère ce petit jardin que vous voyez-là, et que j'ai pris soin d'orner et d'embellir, à toutes les baronies que je possède en Grande-Bretagne ou en Irlande. Regardez,

continua sa seigneurie, regardez cette belle grappe de raisin ; sentez son bouquet, goûtez ses grains, jamais la Perse ou l'Inde ont-elles rien produit de plus beau et de plus délicieux ? Voilà mes raisons pour fixer ici ma demeure.

« Et pour la vie ? lui dis-je. »

« Non, malheureusement, reprit Valentia ; je me suis imposé l'obligation de visiter encore les îles de l'Archipel, les côtes de l'Asie mineure, et de retourner dans mon détestable pays à l'expiration des dix années que je prétends consacrer à ma tournée.

« Passant de France en Espagne une autre fois (c'est de nouveau le spirituel M. Montague qui parle), je rencontre mon ami Windham, qui est aussi en votre présence dans cet instant, perché sur le sommet d'un des monts Pyrénées, et dans un réduit dont il me fut très-difficile de concevoir l'agrément ; car je n'ai jamais vu roc plus aride que le sol environnant. Pour l'amour de Dieu,

lui dis-je, Windham, que faites-vous ici, ou est-ce bien vous que je vois dans ce désert? Il répondit : Eh oui, c'est moi-même, et je me suis fixé ici pour respirer un air pur.

« Et ne pouviez-vous respirer également un air pur au haut de la colline de Richmond ?

« Non certes, repartit-il; Richmond est un jardin où se montre partout la main de l'homme, la nature n'en a fait que le terrain et ce bel amphithéâtre qui est la seule chose que j'y prise; mais nos travaux ont trop ajouté à son dessein primitif, ont trop gâté la scène. Pour moi, je n'aime à voir dans les œuvres de la nature que la main de la nature elle-même, comme vous pouvez l'observer dans ces lieux sauvages, gigantesques, et d'une nudité que rien ne couvre et ne déguise. »

« Quelque temps après, continua encore M. Montague, voyageant dans le Nord, j'y trouvai mylord Saint-Helens,

que vous pouvez consulter là-dessus, puisqu'il est auprès de votre altesse, en ce moment. C'était dans la plus belle saison de l'année. Il était couvert, des pieds à la tête, de fourrures d'agneaux d'Astracan, et étendu nonchalamment devant un grand feu, sur une peau de buffle. Mylord, dis-je, en grâce, ayez la bonté de m'apprendre ce qui a pu vous amener ici, pour vous y réduire à cet état déplorable?

« J'y jouis, répondit-il, des charmes du climat.

« Vos jouissances me paraissent bizarres, pris-je la liberté de lui observer. La gelée a donc bien de l'attrait pour vous, puisqu'il gèle en ces lieux au moins neuf mois dans l'année ?

« N'importe, répliqua sa seigneurie, je me trouve toujours affaissé en Angleterre, et c'est pour cela que j'ai sollicité une mission à cette Cour septentrionale. J'y suis venu, et ma santé est beaucoup meilleure à présent. En

Angleterre, vous avez trois saisons distinctes en un seul jour, et ici il n'y en a qu'une d'un bout de l'année à l'autre.

« Mais, mylord, repris-je, il paraîtrait à votre air valétudinaire que le nord ne vous a pas bien traité. Quelles sont ces traces sur votre visage ?

« Il n'est que trop vrai, dit sa seigneurie ; mais croyez-moi, ce n'est nullement la faute du climat ; c'est uniquement celle de mon imbécille de valet-de-chambre qui, dans une des nuits les plus rigoureuses de l'hiver, avait oublié d'envelopper ma tête dans une peau d'ours.

« En parcourant l'Italie, charmante princesse, je rencontrai Thornton à Florence, ville qu'il habitait depuis plusieurs années. Vous allez me demander aussi ce qu'il y faisait. Attendez, je vais vous l'apprendre : qu'il me démente en face, si je me rends coupable de la moindre exagération.

« Voilà, dis-je, qu'elle était sa vie. Le matin, il se réveillait au son des instrumens d'une trentaine de musiciens rassemblés exprès dans le vestibule de sa maison. A deux heures, il dînait ; à trois, prenait son café, et s'étendait sur un sopha pour y dormir ; car on n'est pas un véritable Italien, si l'on ne fait pas régulièrement la *siesta* après dîner. A cinq heures, il se levait de nouveau, s'habillait pour la soirée, allait à l'opéra, soupait avec Graciana, et à deux heures du matin rentrait se coucher chez lui. Voilà tout le cercle de ses occupations à Florence parcouru.

« Pour Grey, que j'ai rencontré à Milan, je trouvai qu'il était retenu dans cette ville par le chant d'un rossignol de Rome, dont la voix avait tant de charme pour lui, qu'il avait juré de ne se séparer qu'à la mort de l'oiseau au gosier brillant. Je lui donnai le conseil de le transporter avec

lui en Angleterre, où il y a des cages comme ailleurs. Il suivit ce conseil; mais il m'a assuré depuis que notre ciel nébuleux, notre atmosphère grossière avaient dénaturé le talent de Mariouchi, et que, depuis qu'elle avait séjourné en Angleterre, elle ne valait pas plus à ses yeux que toute autre habitante de cette île ingrate.

« Mais j'ai oublié Wallace, continua l'habile *caricaturiste*, ses mémoires ne seront pas bien longs à parcourir. Ils consistent principalement à avoir dépensé environ trente mille guinées de bon aloi, pour acheter de mauvaises médailles de cuivre, de la valeur inturinsèque d'environ dix livres sterling courantes, et à former une collection de coquilles, de scarabées, de mouches, de cailloux, que son héritier immédiat jetera, très-probablement, au milieu de la rue, plutôt que de les compter pour quelque chose dans l'inventaire.

« Ainsi, madame, j'ai eu le bonheur de remplir les ordres de votre altesse sérénissime. »

Pas tout-à-fait, cependant, lui disje avec gaîté, pas tout-à-fait. Vous nous avez bien fait valoir les raisons excellentes de ces messieurs pour s'absenter de leur pays ; mais vous avez tû les vôtres, qui, très-probablement, ne sont pas moins concluantes. J'insiste donc pour connaître les motifs qui vous ont fait parcourir tant de contrées ; il doit y avoir complication cette fois-ci.

Non, madame, dit-il en s'inclinant respectueusement ; et il prit le bras de M. Grey, avec lequel il se promena quelques instans dans les appartemens avant de sortir : il avait l'air sombre et préoccupé. Cet incident occasionna la dissolution instantanée de notre petit cercle, et me causa un mouvement de surprise douloureuse.

Je sentis que j'avais été indiscrète sans l'avoir voulu, sans l'avoir pu même

imaginer. On se rassembla bientôt autour de mon père ; le prince Louis et Algernon conduisirent Mélina et moi à cette partie de la compagnie où ma mère faisait les honneurs. Pendant ce court trajet, Algernon m'avertit que j'avais touché une corde dont les vibrations résonnaient d'une manière fatale dans le cœur de Montague. Il me promit de m'expliquer ce mystère le lendemain : jusqu'alors il fallut donc attendre.

Adieu, chère enfant.

CAROLINE.

LETTRE XIX.

Le jour qui suivit l'entretien avec les voyageurs anglais, nous nous rendîmes, le prince Louis, Mélina, Algernon et moi, à la même tour ruineuse que nous avions visitée en d'autres occasions. C'était pour entendre le récit des aventures du malheureux Montague.

Nous avions choisi le moment du soleil couchant ; un calme parfait régnait dans la nature : nous étions tout attention, quand Algernon commença ainsi :

« Avant de vous parler de Montague, il est indispensable que j'entre avec vous dans quelques explications préliminaires sur la maison d'Hanovre. »

« Par une loi absurde rendue sous le règne actuel, en violation manifeste du grand pacte qui, en Angleterre, lie

le sujet et le souverain, pacte appelé *la grande Charte*, pacte en vertu duquel tout Anglais a le droit de disposer de sa personne et de sa propriété, les fils et les filles de la maison d'Hanovre sont exceptés de ce droit, et condamnés formellement au célibat, à moins qu'il ne se trouve, à l'étranger, quelque prince ou princesse de la religion protestante qui, sur un mûr examen, soit jugé un parti convenable pour les membres de la famille.

« En conséquence de cette étrange loi, les fils dissipent leur jeunesse dans toutes sortes de plaisirs coupables. Ils commencent par énerver leur santé, par perdre leur vigueur d'ame, et quand on veut en faire ensuite des hommes d'état et des guerriers, on a lieu d'être tout surpris qu'à peine parvenus à leur âge viril, leur corps et leur ame donnent déjà tous les signes de la décrépitude. Ainsi, loin de s'élever, comme leur rang le compor-

terait, au-dessus de leurs concitoyens, ils se montrent si évidemment au-dessous du commun des hommes, que le mépris vient de soi-même prendre la place qui devait être réservée aux hommages et aux respects.

« Il n'en serait pas ainsi si on leur permettait de prendre des épouses anglaises, et de les choisir dans le sein de la pairie ou de la noblesse non titrée. Mais, étrangers aux douceurs de l'état conjugal, aux devoirs d'époux et de pères de familles, isolés de la société entière, ils dissipent leurs forces physiques auprès de misérables filles de joie, ou, s'ils se résolvent à un mariage politique, c'est encore pis, car leur état n'est plus que celui d'une contrainte affreuse sans aucune chance quelconque de compensation.

« Sans avoir jamais vu les femmes auxquelles ils s'engagent par un lien solennel, et aussi durable que la vie de l'une des parties contractantes, ils

sont obligés de marcher tête baissée dans ce sentier où l'homme libre qui y voit le plus clair ne s'égare que trop souvent.

« Mais si tel est le sort des fils de la maison d'Hanovre, que dire donc de celui des filles de cette illustre famille? Leur lot est infiniment plus déplorable encore.

« Condamnées à une réclusion perpétuelle, quoique parmi leurs compatriotes il fût facile de leur trouver des époux aussi bien nés qu'elles-mêmes, des descendans des Tudor et des Plantagenets; n'importe, il faut qu'elles attendent qu'il plaise au hasard de leur envoyer quelque prince protestant auquel elles courent le risque d'être accordées en mariage sans l'avoir jamais vu, ne fût-ce même qu'une seule fois.

« Ce n'est pas tout; l'œil d'un public envieux est toujours ouvert sur leurs démarches; elles ne disent, elles ne

font rien qui ne soit le texte de plus d'un commentaire. Jusqu'à leurs récréations les plus simples et les plus innocentes, tout passe au scrutin du blâme et reçoit rarement la faveur de l'approbation. Leurs faibles sont métamorphosés en vices, leurs légèretés en fautes énormes.

« Elles sont claquemurées dans les châteaux ou les palais paternels, et aucun homme, à l'exception des vieillards ou des serviteurs de la couronne, n'est admis dans ces enceintes sacrées. On ne les voit qu'à la cour, à l'église ou aux spectacles. La mort serait le châtiment du téméraire qui oserait pénétrer dans leurs retraites, ou sa peine se trouverait tout au plus commuée en celle d'un emprisonnement perpétuel. La loi est positive à cet égard.

« A la moindre marque d'affabilité, de bonté de leur part, tels qu'un sourire, un salut, une inclination de tête, une main étendue vers quelqu'un en signe

de connaissance ou de protection particulière, on redoute une passion, et la princesse est rendue invisible pour le public. Là-dessus le public se venge, glose, et invente des fables, la plupart dénuées de vraisemblance.

« Et pour qui tant de charmes sont-ils si soigneusement gardés? Non pour un Howard, un Talbot, un Percy, ces anciens soutiens de la couronne d'Angleterre; ni pour un Russel, ni pour un Cavendish, l'honneur de ses annales nouvelles, mais pour quelque prince obscur de Danemark, de Hollande, de Suède ou d'Allemagne, si toutefois il s'en présente.

« Encore ces aimables filles de la maison régnante, n'ont-elles jamais montré la moindre disposition à briser des fers si odieux, des liens si dénaturés. On doit d'autant plus les admirer sous ce rapport, qu'on ne leur refuse aucun des agrémens de l'éducation la plus soignée, qu'elles passent leurs

jours dans l'abondance, l'oisiveté, et sur-tout dans la réclusion, autant de levains propres à faire fermenter les passions.

« La vérité cependant est que la nature ne peut jamais perdre ses droits, et que les lois de la maison d'Hanovre ne sauraient les abroger plus efficacement que toute autre disposition particulière de famille.

« Les malheureuses princesses sont donc comme toutes les autres femmes dans le cas de concevoir des attachemens, de se livrer à des prédilections; et comme ces prédilections, ces attachemens, ne sauraient être que d'une nature furtive, il est trop heureux qu'elles n'en conçoivent pas de tout-à-fait avilissans. Je suis bien loin de mettre sur cette ligne la passion mutuelle de la charmante princesse Elisabeth, et de l'infortuné Montague. Elle ne peut qu'honorer l'un et l'autre. »

Algernon n'eut pas plutôt terminé

son exposé, que nous nous joignîmes à lui dans ses réflexions dont la justesse nous avait tous frappés. Malheureuse princesse, ne pus-je m'empêcher de dire ! Montague aussi excitait notre intérêt, et nous ne pouvions nous lasser de comparer la tristesse de sa situation et d'en faire l'opposition naturelle avec le tour vif de ses pensées et la gaîté apparente de ses discours. C'est ainsi qu'une ame absorbée rompt quelquefois les chaînes dont un sort barbare l'entoure, et prend l'essor dans le vague immense des régions imaginaires. Mauvaises preuves que les inductions que l'on tire de l'humeur et des expressions d'un homme, pour prononcer qu'il est heureux ou malheureux. L'homme heureux n'est point bruyant, c'est celui dont le cœur est nâvré par la peine, qui éprouve le besoin de s'étourdir. Le bruit dérange le calme de l'un, il fait diversion aux douleurs de l'autre.

Algernon, après avoir simplement indiqué le fait qui me fournit ces observations, ne poursuivit point. Il avait besoin peut-être aussi de se recueillir. D'ailleurs la nuit s'avançait, et nous voulions retourner au cercle pour y retrouver, s'il était possible, l'intéressant étranger. Nous nous convoquâmes, en attendant, pour écouter le lendemain la suite de ses aventures.

CAROLINE.

LETTRE XX.

Nous étions tellement impatiens d'entendre la continuation de l'histoire de l'infortuné Montague et de ses amours avec la belle princesse Elisabeth, qu'au lieu d'attendre la soirée, comme nous nous l'étions proposé la veille, nous convînmes de nouveau entre nous de nous rassembler dans ma bibliothèque immédiatement après le déjeûner.

Algernon y reprit son récit en ces termes : « La princesse joint à tous les ornemens de l'esprit, à tous les avantages de l'éducation, si non les charmes d'une beauté régulière, les attraits non moins séduisans peut-être d'une physionomie charmante. Elle possède une douceur de traits, une mobilité d'expression, une dignité imperturbable de manières qui forment au moins l'équi-

valent de cette justesse de proportions entre les diverses parties de la figure que l'on admire tant dans de certaines femmes. Elle a, en outre, l'air de la bonté même, les formes les plus gracieuses ; mais ces dons du ciel paraissent être affectés essentiellement à la maison d'Hanovre, dont tous les membres, hommes et femmes, seraient individuellement remarquables, sous ce rapport, s'il ne leur appartenait pas collectivement. Car il n'y a peut être pas de famille en Europe dont toute la contenance, au premier abord, porte aussi évidemment le cachet d'un cœur honnête et d'une ame élevée.

« Quant à la taille de la princesse Elisabeth, sans être mince, elle est bien prise, arrondie, svelte, et remplie de souplesse. Ajoutez à cela, la douceur et la finesse de sa peau, la blancheur de son teint, la fraîcheur de sa carnation, et vous demeurerez persuadés avec moi, qu'il y a dans le monde

très-peu de femmes aussi faites pour intéresser.

« Elle a de plus beaucoup de goût pour la musique, le dessin, la poésie, les arts, et, ce qui lui est plus particulier, un talent décidé pour la conversation, où elle abonde en saillies et en traits d'esprit et de gaîté innocente qui ne sont qu'à elle; quoique son amour pour les lettres la porte à traiter avec affabilité ceux qui les cultivent, et qu'elle protège hautement tous les artistes qui se distinguent dans leurs études ou leur profession, elle n'oublie jamais le rang élevé dans lequel elle est née, et son extrême bonté ne nuit aucunement à la noblesse de son port et de son maintien.

« Elle tient beaucoup à l'étiquette; mais dans l'orgueil de la naissance, la princesse ne voit que l'obligation d'une conduite plus scrupuleuse et plus à l'abri des traits du scandale, que la nécessité de faire plus de bien aux in-

fortunés, que le devoir plus rigoureux de secourir le mérite trahi par la fortune ; comment dès-lors ne lui pardonnerait-on pas l'exaltation à laquelle elle a porté ce sentiment ?

« Elle aime son pays, et rejeta plus d'une fois les propositions de mariage de princes indigens, que leur qualité de protestant et leur longue généalogie allemande avaient encouragés à la demander en mariage. Jeune encore, et très-jeune, elle avait formé la résolution de vivre et de mourir seule.

« Son cœur toutefois ne seconda point là-dessus les projets que sa tête avait enfantés trop précipitamment. Elle trouvait le jeune Montague sous chacun de ses pas, il poursuivait ses regards, il devinait ses vœux pour les prévenir. C'étaient des gravures, des livres, des fruits, des fleurs, dont il trouvait le moyen de lui faire parvenir l'hommage.

« Enfin, la reconnaissance la rendit

sensible, pour la première fois, et elle osa confier à une des femmes de la maison de la reine sa mère, le désir de pouvoir entretenir le jeune homme qui lui montrait tant de soins et d'attentions. L'entrevue fut bientôt arrangée.

« Le beau Montague, dans l'uniforme brillant de la garde, parut comme un autre Adonis, et se jeta aux pieds de sa déesse.

« Elle daigna lui tendre sa main, qu'il couvrit de baisers de respect, de gratitude et d'amour, protestant de la pureté de sa passion, sollicitant pour en obtenir le retour, et promettant et demandant à-la-fois secret et fidélité.

« L'ame de la princesse était la délicatesse même, et l'idée d'un amour tout sentimental était selon son cœur. Elle promit tout ce que Montague voulut exiger d'elle, et particulièrement de n'écouter de proposition de mariage avec aucun prince du conti-

nent, de garder le secret le plus inviolable sur leur liaison actuelle, et de n'en former jamais d'autre enfin, qu'avec l'être séduisant qui restait toujours à genoux devant elle dans la stupéfaction et l'ivresse de son succès.

« Pendant assez long-temps ce bonheur vertueux ne fut obscurci par aucun nuage. La bienfaisance de la belle Elisabeth s'étendait autour d'elle avec ce surcroît de générosité que donne presque toujours un cœur content. On se voyait, on s'aimait, on se le disait ; on concertait des plans de félicité, dont le résultat était presque toujours de secourir quelque malheureux, lorsqu'un jour funeste se leva enfin, et vint mettre un terme à un mode d'existence qui semblerait plutôt fait pour les anges que pour les hommes.

« Montague venait de se rendre avec son empressement accoutumé au lieu et à l'heure qui avaient jusque-là servi ses entrevues. Il entre. Tout était si-

lence et tristesse devant lui. Une terreur secrète s'empare alors de son ame. L'honneur de son Elisabeth, qui lui est plus cher que sa vie, les risques auxquels il l'expose en ce moment, le font tressaillir de frayeur; il veut marcher, et se trouve obligé de s'appuyer contre une muraille de la galerie dont la longue étendue retentit un moment d'un bruit soudain qui s'évanouit aussitôt. Les craintes du jeune homme redoublent et lui rendent enfin sa force et son courage. Il parcourt à plusieurs reprises l'espace sombre et silencieux. Il entend des voix, bientôt il voit des torches, des armes, et ses yeux sont saisis d'effroi comme en présence des esprits infernaux. Un frisson parcourt ses veines, il ne retrouve plus son intrépidité innée. Tout-à-coup il se ressouvient pourtant qu'il est soldat, et que s'il faut périr, c'est de la mort des braves. Il tire son épée, écarte d'abord tous ceux qui viennent se saisir de sa

personne pour l'amener en présence du roi. Enfin il tombe blessé. Son sang coule en abondance, et les ténèbres de la mort l'environnent.

« Sur ces entrefaites, la malheureuse Elisabeth, qui a pressenti tous les dangers qu'allait courir son amant, qui craignait peut-être que l'on n'eût déjà tranché des jours si précieux, s'est échappée de son appartement, a franchi les barrières que ses gardiens ont voulu lui opposer, et est arrivée dans la galerie où le roi l'avait devancée.

« Elle se précipite au milieu des hommes armés, et aperçoit Montague pâle, sanglant, inanimé. A cette vue sa douleur se fait un passage, elle pousse des cris affreux et tombe insensible sur le plancher. Tous les spectateurs sont saisis d'effroi, et le tendre père de la princesse, plus que tous les autres ensemble. Il relève lui-même sa fille chérie, lui promet l'oubli et le pardon de sa faute. Il n'exige que la

promesse du jeune homme de s'absenter pendant six ans d'Angleterre.

« Amans infortunés, les voilà donc éternellement séparés pour avoir violé les lois du décorum! car il ne faut pas croire que des plaisirs sensuels et illicites eussent jamais souillé la pureté de leur union. Leurs rendez-vous avaient été découverts, et l'on jugea que les précautions de la prudence n'étaient point à négliger pour empêcher des malheurs que l'on redoutait dans l'avenir.

« La princesse Elisabeth n'est pas la seule victime de ce genre qu'il y ait dans cette illustre maison. L'héritier du trône, lui-même, a été obligé de sacrifier à la politique, le juste vœu de son cœur. C'est le prince le plus aimable et le plus accompli de l'Europe. Mais de quoi lui servent ses grâces, sa beauté, ses talens? Il sera forcé de prendre un jour quelque princesse étrangère qu'il n'aura jamais vue, et de dissoudre les

engagemens sacrés qui devaient l'unir pour la vie à une femme anglaise très-bien née, beaucoup plus âgée que lui, il est vrai, mais, selon le dire de tout le monde, aussi méritante que belle. »

« Comment forcé! dit le prince Louis, avec l'air de la surprise et de l'indignation. »

« Eh, oui, reprit Algernon, le prince de Galles est homme d'honneur; il doit près d'un demi-million sterling à ses fournisseurs, et le roi se refuse à payer cette énorme dette, à moins que son fils aîné ne consente à se marier, et n'évite ainsi la continuation du scandale et du mécontentement que cause à la nation le spectacle continuel de ses débauches et de ses profusions.

« L'honneur, je vous l'ai dit, décidera le prince à ce sacrifice de lui-même. Il a déjà acquiescé, je le sais, à la proposition tyrannique qui lui en a été faite, et toute la modification

qu'il a pu obtenir de son père, à cet égard, a été d'envoyer son propre agent sur le continent pour se décider, d'après les rapports confidentiels qu'il en recevra, sur le choix de la princesse à épouser.

« Cet agent parcourt en ce moment les diverses Cours protestantes de l'Allemagne, d'où il a déjà expédié une multitude de portraits avec ses propres observations sur chaque princesse à laquelle appartient telle ou telle figure. Demain, aimable Caroline, il est attendu à la cour de votre père. C'est de la bouche du duc lui-même que je l'ai appris. »

Algernon, en cet endroit, jeta sur moi un regard où se peignaient la douleur et l'inquiétude ; sa narration était finie, et nous nous levâmes tous avec l'air de la consternation plutôt que du plaisir. Nous ne nous communiquâmes point nos pensées, mais nous nous entendîmes facilement ; il fallut s'ha-

biller pour un dîner où les voyageurs anglais étaient exclusivement conviés. Jamais je ne pris moins de goût à ma toilette que ce jour-là ; ma Charlotte s'en explique aisément la raison.

CAROLINE.

LETTRE XXI.

On a coutume de dire, ma chère enfant, que le soupçon est le commencement de la prudence, parce qu'il nous met sur nos gardes; je croirais l'adage plus juste si l'on avait dit que le soupçon est le commencement de la calamité. Y a-t-il rien, en effet, de plus terrible que de craindre sans cesse? c'est anticiper le malheur, car je n'eus pas plutôt été prévenue de l'arrivée de l'agent de S. A. R. le prince de Galles, que je ne goûtai plus aucun repos. Une voix secrète m'avertissait que mon bonheur tirait à sa fin.

Pour dissiper ces idées noires, et ne pas exciter les conjectures sur l'état de mon ame devant des étrangers plus à même que d'autres témoins de pénétrer la vérité, devant des Anglais, je

m'excusai d'assister à leur dîner, sous le prétexte de la faiblesse de ma santé, et je pris le temps du repas pour me promener dans le parc.

Lorsque l'on est obsédé par l'inquiétude et les soucis, il n'y a peut-être pas de meilleure façon de rendre un peu de paix à son ame agitée que de sortir au grand air; si l'on peut alors s'enfoncer dans quelque lieu agreste et sauvage, c'est le mieux; tout ce qui rappelle l'idée de l'homme a une liaison trop intime avec les troubles du cœur. Mais quel être assez froid, assez rempli d'indifférence, s'est jamais trouvé face à face avec la nature sans éprouver une puissante consolation? Je ne pouvais pas jouir de la plénitude de cet avantage dans l'enceinte d'un parc fermé de murailles; mais de beaux arbres, leur verdure et leur mouvement attiraient mes yeux; leur feuillage retentissant, la voix des oiseaux, des cascades, des vents, toute cette harmonie de sons

préoccupaient mon attention par mes oreilles, et créaient en moi une sensation ineffable. Les plus malheureux, quoique l'on dise, ont leur part de bonheur distinct. Il n'y a point d'état dans l'existence qui n'ait un charme de reste, et ce charme, pour un cœur menacé dans ses attachemens, c'est la solitude.

En parcourant nos bosquets, nos plantations d'arbustes exotiques, je me sentis rafraîchie; l'éclat du soleil, la salubrité de l'air, l'idée accessoire du cours des saisons, qui donnent à chaque division de l'année un charme particulier et toujours nouveau, produisent infailliblement cet effet sur mes sensations, qu'ils me rendent momentanément heureuse comme malgré moi, et en dépit du sort même.

L'inépuisable bonté du créateur m'aurait-elle départi cette disposition pour diminuer le sentiment des maux auxquels j'étais réservée? Ah! que mes

persécuteurs actuels lisent ce passage, et souffrent aussi quelque chose à leur tour, en voyant qu'il ne leur a pas été possible de remplir entièrement leurs fins exécrables.

Mais une réflexion religieuse en amènerait un autre, et celle-là encore une troisième, ainsi de suite par progression jusqu'à l'infini. Le sujet est immense; on en ferait un cours de philosophie spéculative très-aisément et sans être prolixe. Que vos méditations roulent souvent sur ces matières, ô ma chère fille! C'est le plus sûr moyen de tenir toujours votre cœur indépendant de la fortune et des hommes.

Revenant de ma promenade, qui avait duré très-long-temps, je me rendis à la salle de thé pour en faire les honneurs à notre société anglaise; ma première lettre vous entretiendra de ce qui se passa.

CAROLINE.

LETTRE XXII.

Je revins, ma chère fille, comme je vous le disais, disposée à faire aux hôtes de mon père, ce jour-là, les honneurs de son palais, moins suivant la mode de notre pays que suivant celle du leur. Réconciliée un peu plus avec ma position, par les causes que je vous ai expliquées dans ma dernière lettre, je voulus encore enchérir sur cette attention hospitalière ; je préparai un petit concert pour la soirée. J'en trouvai facilement le temps ; car les Anglais, comme vous le savez, aiment à en perdre beaucoup à table chaque fois qu'ils sont rassemblés en parties nombreuses. J'étais aussi intéressée, pour mon propre compte, dans le plan que je mettais à exécution. J'aime passionnément la musique ; elle ne calme point

certainement les passions ; elle les excite peut-être, mais elle suspend l'impression du malheur, elle adoucit les peines de l'ame : on va même jusqu'à dire qu'elle interrompt les souffrances du corps. Les poètes ont bien prétendu qu'elle faisait mouvoir les arbres, qu'elle attendrissait les rochers !

Je convins avec Mélina que je chanterais, et qu'elle m'accompagnerait sur la harpe. Je fis choix de ce mode, dans la conviction qu'il n'y a point d'instrument aussi harmonieux que la harpe, ni qui coïncide mieux avec les sons de la voix humaine. Le piano n'est bon que comme diapason. Le bruit de son clavier gâte la pureté de la note, et le méchanisme de sa construction ne pourra jamais comporter cette force de vibration d'une harpe sonore, bien montée, et dont les cordes sont tendues avec roideur. Après la harpe, suivant moi, ce sont les instrumens à vent qui se prêtent le plus à la mélodie

du chant ; mais la plupart manquent essentiellement de timbre et de corps. Le violon, auquel on accorde généralement la prééminence sur tous les autres instrumens en usage, a son mérite positif qu'il n'est pas question d'examiner ici, cette dissertation devenant déjà trop longue. Je me résume donc, et je dis que, sous le point de vue relatif et comme accompagnement, j'aime mieux la harpe que tout autre instrument quelconque, et que les instrumens à vent me paraissent encore préférables au violon ou au piano.

Lorsque nos Anglais entrèrent dans la salle de thé, notre orchestre les salua avec leur air favori *God save the King*, et, pendant la cérémonie du thé, il joua l'hymne populaire *rule Britannia*. Après cette petite courtoisie qui s'adressait directement à eux, ces messieurs s'avancèrent vers Mélina et moi, nous demandant, par retour de civilité, de chanter de la musique alle-

mande, et de nous accompagner nous-mêmes de la harpe. Cet incident avait été prévu, comme vous le savez. Mélina et moi nous étions dans le milieu de la fameuse ariette de Mosart, *del Rosa,* lorsque Algernon entra, et vint, par son suffrage, augmenter le prix des acclamations qui retentissaient à notre louange. Il cita d'abord des vers; il en composa d'autres ensuite en notre honneur. Jamais, nous assura Montague, le talent de l'improvisation n'avait été poussé plus loin. Les vers coururent aux applaudissemens de tous les juges. Pour venger notre modestie compromise, nous voulûmes embarrasser à son tour celle de l'improvisateur. Il fut contraint, pour nous satisfaire, de chanter et de s'accompagner lui-même avec la harpe. Ce châtiment, il le subit avec toute la grâce du monde. Nous lui donnâmes pour nouvelle pénitence, de chanter une cantate de sa composition, ce qu'il

exécuta, non pas à la satisfaction, mais au ravissement de tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre. Sa voix mâle et volumineuse savait prendre quelquefois des inflexions si douces ; il la ramenait ensuite avec tant de talent, aux passages qui demandent une expression forte, qu'il ne pouvait manquer de plaire à tous les goûts. On ne le combla point d'éloges, on l'en accabla. Les Anglais admirèrent sa poésie, et M. Montagne l'appela gaîment *le Barde d'Irlande*, chantant ses propres inspirations. Voulant davantage éclaircir son idée sur son talent musical, il le compara à Braham pour l'harmonie et la profonde justesse du ton, et à Incledon pour l'expression et le sentiment; il a même, par-dessus ces deux virtuoses, ajouta-t-il, l'art de faire entendre ses paroles, chose trop dédaignée aujourd'hui, et qui rend toutefois incomplet l'effet de la plus belle musique.

Enfin, ma bonne Charlotte, si l'imitation des meilleurs modèles, mêlée à une certaine originalité native, peut donner du plaisir, à coup sûr la méthode d'Algernon doit produire cet effet, d'autant plus qu'elle n'est pas moins propre à charmer l'humble auditeur, que le connaisseur le plus difficile. En l'entendant, l'imagination est à-la-fois frappée de l'étendue que parcourt sa voix, et de la fidélité charmante avec laquelle il suit sans altération le motif d'une ariette ou d'une romance, ou d'une simple chanson. C'est, comme l'a dit M. Montague, le rejeton des anciens Bardes d'Irlande. La musique absorba toute cette soirée, une des plus délicieuses que j'aie passé de ma vie.

CAROLINE.

LETTRE XXIII.

Le départ de nos voyageurs anglais, et la non-arrivée du redoutable agent du prince de Galles, me laissèrent respirer quelques jours. Dès le lendemain de celui du concert, j'avais pu reprendre mes promenades accoutumées avec Algernon.

A notre entrée dans les jardins, nous gardions l'un et l'autre le silence. Après quelques momens, Algernon le rompit.

« Que vous êtes heureuse, ma chère Caroline, dit-il, d'avoir cette ame expansive, propre à goûter tous les biens de la nature, et toujours disposée à en admirer les beautés ! C'est, en quelque sorte, s'entretenir avec la Divinité, que de méditer sur ses ouvrages. Sous ce point de vue, croyez-en mon expérience, vous possédez des

avantages rarement accordés aux grands et aux habitans des cours. Vos jouissances sont aussi innocentes que les leurs sont coupables, et vous découvrez des plaisirs où ils ne trouveraient que de l'ennui. Allez dire à ces ames froides de regarder les sphères lumineuses qui roulent sur nos têtes comme des patries glorieuses promises aux justes qui ont souffert ici-bas pour la cause du bon droit et de l'équité, ils riront de ce qu'ils appelleront votre Phébus. Tâchez de leur démontrer que chacune de ces étoiles brillantes est le soleil d'un système planétaire particulier, il y a parmi eux tel fat qui vous répondra que cela peut bien être, mais que cela ne lui importe guère. Toutes ses pensées, et celles de ses semblables, sont attachées à la terre, à la terre seule, et il ne voit que dissipations et voluptés dans ses songes comme dans ses veilles. Tout le reste est du néant pour lui.

« Avec une toute autre façon de sentir, ô ma bien-aimée, que de genres de bonheur que ces êtres corrompus ignorent, et qui se trouvent à notre portée! Leurs sensations ont sans cesse besoin d'être ranimées, la moindre chose suffit pour exciter les nôtres. Il faut que tous les arts soient appelés à concourir dans leurs plaisirs, et la nature fait seule les frais de notre joie. Sentez-vous quel air frais nous visite en ce moment? quel ciel serein avec quelle ombre propice. La lune semble s'être abstenue de donner sitôt sa clarté en faveur de deux amans, de deux époux! »

« Que disiez-vous, Algernon? Rien, répondit-il; et en effet, il ne parlait plus, mais il pressait ma main sur son cœur et sur ses lèvres alternativement. Parlez, lui dis-je, parlez encore; je ne me lasse jamais de vous entendre. »

« Il était question, je crois, reprit-il, du bonheur de deux êtres dont les sentimens étaient en unisson, et qui,

étrangers aux plaisirs artificiels, avaient un goût marqué au contraire pour ceux que leur dispense la nature ou que leur procure l'imagination. Je comprends, sous cette dénomination, le ravissement que j'éprouve quand je contemple la beauté du firmament, ou la beauté de vos formes non moins régulières, non moins harmonieuses que les sphères célestes. L'azur de vos yeux me représente le ciel même, et je ne revois jamais le ciel sans songer à vous. »

« Algernon, la comparaison est exagérée, et presqu'impie. » « Impie ! dit-il. Eh ! n'est-ce pas un culte véritable que l'amour que j'ai pour vous, pour la vertu même ? Un amour vertueux, croyez-le bien, n'offensera jamais le père des hommes ; c'est le plus bel hommage qu'on lui puisse rendre, c'est le plus analogue à sa nature divine. Il a voulu que l'homme et la femme s'unissent par un nœud sacré pour ôter à la vie ce qu'elle a de trop physique,

de trop bas ; pour adoucir les contrariétés du mariage, les douleurs de l'enfantement, les peines domestiques, les soins de l'éducation des enfans, les soucis de leur établissement dans le monde, et enfin mille souffrances, mille infirmités, mille chagrins dont le catalogue serait impossible, si nous y comprenions les maux innombrables de l'opinion. Voyez l'Envie qui est toujours à notre suite, toujours là pour épier notre bonheur et nous le ravir. Que cette description de Milton est belle, lorsqu'il montre l'éternel ennemi du genre humain, l'esprit du mal, témoin, pour la première fois, de la félicité de nos premiers parens, et méditant déjà de les en fruster.

Aside the Devil turn'd
For envy, yet with jealous leer malign
Ey'd them askance.

« Le démon se retourna de rage et d'envie à leur aspect, mais avec un

sourire contrefait, son œil leur exprima une demande.

« Une image plus belle n'existe peut-être pas dans la poésie d'aucun peuple, et je défie les amateurs des anciens d'en produire aucun exemple chez eux. Mais quand l'image ne souffrirait point de parallèle par écrit, n'est-il pas possible qu'elle ait trouvé des imitations, des ressemblances dans des situations réelles, comme dans la nôtre d'à présent? Qu'en dit ma Caroline? Quand elle accordera à Algernon tous les délices de l'état conjugal, est-il bien sûr que l'image de Milton ne vienne pas à se reproduire, et que l'Envie en courroux ne nous exprime aussi de l'œil une demande perfide? »

Je ne savais que répondre. Nous étions arrivés à notre siége ordinaire. Ma tête reposait sur son épaule; ma main touchait sa poitrine.

« Caroline, dit-il avec émotion, voici la lune déjà éclairant le sommet de ces

montagnes : bientôt sa lumière va nous atteindre. Arrêtons - nous ici encore quelque temps. »

« J'y consens, lui dis-je. Comme tout est plein de charme autour de nous, ajouta-t-il ; ces ruines mêmes ont leur agrément, le lierre qui les couvre en fait un contraste de destruction et de vie. J'entends le faible bruit du ruisseau qui coule sous ces ombrages ; la voix plus grave de la cascade qui tombe de ces rocs lointains, n'étouffe point son murmure. Vous connaissez cette cascade, Caroline ; vous l'avez souvent visitée ; visitez-la encore, vous y trouverez votre nom gravé péniblement de ma main. Ah ! retournez - y souvent ! Quand je ne serai plus auprès de vous, une voix sortira de la pierre, qui vous dira combien vous étiez aimée déjà dans un temps où ma bouche ne vous l'avait pas encore osé assurer. Ah ! jurez que vous visiterez souvent ces rochers. On y jouit, d'ailleurs, d'une si belle vue ! »

« Ils n'ont pas besoin de ce dernier attrait, vous le savez, lui dis-je, pour que je m'y rende avec transport. La première raison que vous en avez donnée est la meilleure. Oui, je les visiterai, et leur onde bouillonnante me paraîtra plus tranquille que celle du plus clair ruisseau. »

« Et cette rose, quel prix aura-t-elle pour vous? Je l'avais cueillie pour qu'elle vous fût offerte : que votre souffle lui donne un parfum de plus! Laissez-moi la placer sur votre sein; c'est le trône qui lui convient. Mais comme votre cœur bat. Ah! pourquoi supprimer ce soupir? Pourquoi.... ? »

« Quittons ces lieux, m'écriai-je! »

« Quoi, sitôt, interrompit-il, sitôt? Cette place est-elle odieuse à ma Caroline? ne peut-elle y partager un moment le bonheur de son Algernon? »

« Ah! fuyons, repris-je avec plus d'ardeur qu'auparavant; fuyons, je vous en supplie! Il restait silencieux et avait

l'air pensif; mais il ne me fit aucun reproche, il se contenta de soupirer: ma main tremblait fortement dans la sienne. »

« J'en atteste cette lune, dit-il avec emphase; j'en atteste cette lune qui s'avance à pas de géant de l'orient enflammé; j'en atteste ces bocages verts; combien de fois ont-ils été les témoins de mes soupirs; combien de fois ont-ils entendu le nom de Caroline sortir de ma bouche! Fleurs délicates, qui maintenant parfumez l'air autour d'elle, la rosée du soir n'était pas si abondante sur vos feuilles, que les larmes dans les yeux du malheureux Algernon! Demain peut-être vos tiges se pencheront; demain vous serez flétries. Ainsi passeront les jours de ma jeunesse, si Caroline repousse mes vœux et mon amour! Mais qu'il n'en soit pas de même d'elle que de moi, que toutes les félicités de la terre soient son partage, et qu'elle goûte des plaisirs dignes du ciel dans

les bras d'un autre amant plus aimable et plus heureux. »

« Jamais, m'écriai-je, non, jamais. Pourquoi, Algernon, me tourmenter ainsi? Ne vous ai-je pas fourni tous les gages de la plus légitime espérance? Tous mes sourires ne vous sont-ils pas réservés? Pour qui éprouvai-je de l'émotion si ce n'est pour vous, homme ingrat? Quand je chante ou joue de la harpe en votre présence, ne voyez-vous pas mes lèvres trembler et mes doigts errer sans règle sur les cordes de mon instrument? »

« Eh bien, dit-il, j'espérerai donc encore un peu. Caroline aime Algernon, sa main tremblante est là dans la mienne, sa tête porte sur mon épaule... Ah! que mes baisers recueillent les pleurs que j'ai fait couler sur ses belles joues! »

Je me levai avec précipitation. Il était si timide, que je me dégageai avec facilité de ses bras, mais je n'osai de-

meurer plus long-temps. Confuse, taciturne, défaillante, je m'appuyai sur son bras pour regagner le palais, et là je m'abandonnai à toutes les rêveries qu'un fol amour ne manque jamais de suggérer. Le souvenir de cette soirée est un des biens qui me restent, et pour ne pas le perdre, je dois le concevoir isolément, c'est-à-dire, le détacher de tout ce qui le suivit, comme de tout ce qui le précéda. Adieu mon ange.

CAROLINE.

LETTRE XXIV.

La soirée décrite dans ma dernière lettre, fut suivie d'une nuit d'horreur et de trouble. L'image d'Algernon était perpétuellement devant mes yeux. Un rêve me le présenta sanglant et renversé sur la terre; mais malgré tous mes efforts je ne pouvais ni lui tendre une main secourable pour le relever, ni faire même tant que de lui dire que je l'aimais toujours avec idolâtrie. Quelquefois j'entendais ses gémissemens, ses soupirs étouffés, puis sa voix s'éteignait; je craignais qu'il ne fût déjà mort, et mes yeux inquiets parcouraient, avec la curiosité de l'effroi, sa belle forme pâle, défigurée, insensible.

L'aube n'eut pas plutôt éclairé ma chambre, que je descendis dans les

jardins et courus visiter le lieu qui avait été naguères la scène de notre innocent bonheur. Mais son influence ne s'y fit pas sentir. Algernon l'avait quitté, il n'était plus illuminé des doux rayons de sa présence. A son imitation, je fis une apostrophe aux fleurs, aux arbres, aux murs en décadence de l'antique tour, à tous les objets enfin; je les pris à témoin de mon amour et des regrets que me causerait son absence, comme si cette absence venait de m'être soudain révélée. Belles fleurs, disais-je, si fraîches aujourd'hui, grâces à ses soins, que deviendrez-vous quand les mains qui vous cultivent n'y seront plus? hélas! vous vous flétrirez comme moi-même. Des plantes parasites absorberont tous les sucs que vous tirez à présent du sein de la terre; des ronces et des bruyères incultes vous étoufferont sous leurs pieds pour mieux usurper votre place. Leur ombre mortelle suffira pour vous arracher l'exis-

tence; et vous, jeunes arbres plantés par sa main, qui émondera vos rameaux pour vous faire porter des fruits délicieux comme par le passé? Ces rameaux se transformeront bientôt en branches stériles et d'une grandeur démesurée ; tels seront les funestes effets de son absence ! Ces lieux deviendront tout-à-fait tristes et sauvages, tandis que je consumerai mes jours dans l'ennui, la douleur, les larmes et le désespoir.

Cette effusion de réflexions mélancoliques fut interrompue par l'arrivée inopinée du prince Louis et de Mélina, qui venaient me chercher pour déjeûner. La famille était déjà réunie, et l'on m'attendait pour se mettre à table.

Quand je parus, point d'Algernon. Mon père avait l'air préoccupé, ma mère celui d'avoir beaucoup pleuré, et il me parut que tous les yeux étaient dirigés vers moi avec une expression

non commune de bonté et d'intérêt. Le repas fini, le duc se leva le premier, comme de coutume, et avec son ton solennel me commanda de le suivre dans son cabinet; je lui obéis machinalement.

En entrant dans cette pièce d'appartement, j'aperçus sur le visage du duc cet air sévère et martial qu'il savait prendre mieux que personne dans l'occasion, et je n'y reconnus plus aucun des traits d'un père éminemment indulgent.

« Caroline, me dit-il, écoutez-moi avec attention. Il fut un temps, et ce temps n'est pas éloigné, où l'opinion générale me plaçait au rang des premiers capitaines du siècle; et, je l'avouerai, c'était un bonheur véritable pour moi de m'entendre mettre sur la même ligne qu'Eugène, Marlborough, le grand Frédéric, et le maréchal Daun, son habile et prudent adversaire. Mais une campagne malheureuse, amenée

par un concours de circonstances et d'incidens inexplicables, m'a fait déchoir de cette élévation où j'étais monté, et la Renommée a pris plaisir à transporter aux nouveaux généraux français l'estime qui m'était unanimement accordée jusque-là.

« La puissance et la gloire semblent être aujourd'hui devenues le patrimoine exclusif d'une seule nation, et plus je considère cet état malheureux des choses, plus il me semble devoir être permanent. D'un bout de l'Europe à l'autre ce ne sera bientôt plus qu'une seule domination, qu'une seule loi, car la France peut désormais tout oser; et les autres Etats, dépouillés de leurs moyens de résistance, n'auront plus d'autre parti à prendre que celui de s'enrôler sous la bannière des conquérans.

« Fatigué, découragé par un tel spectacle, voyant l'Allemagne aux abois, j'ai cherché si, dans l'horizon

politique, il n'y avait pas quelque point à l'abri de l'influence des Français; mais qu'ai-je vu? la Prusse, intimidée, et presque l'auxiliaire de la nation conquérante, l'Espagne à ses pieds, l'Autriche, plus altière et plus féconde en ressources que ces deux royaumes, sur le point d'être aussi renversée dans la poussière, car telle est ma prédiction; la Russie, pouvoir colossal chez elle et dans son voisinage, nul dès qu'il voudra dépasser ses frontières de quelque distance, la Suède et le Danemark guidés par un sordide intérêt, et recherchant, avec une avidité criminelle, un commerce fondé sur la ruine et la spoliation générales.

« Pour les autres pays du continent, et ce que l'on appelle les petites puissances, elles seront toutes absorbées les unes après les autres dans le *vortex* universel; les sept Provinces-Unies, la Savoie, le Piémont, les républiques d'Italie, Rome, Naples, tout cela su-

bira la loi commune ; les vaisseaux, les soldats, les revenus, le commerce de tant de contrées, tomberont et resteront à la disposition de la France, et la France elle-même subira la loi du premier chef habile qui voudra saisir et tenir d'une main ferme les rênes flottantes d'une domination beaucoup trop vaste et composée de trop de parties hétérogènes pour pouvoir subsister en république.

« Dans ce naufrage de l'Europe, je n'aperçois qu'un seul peuple qui ne soit pas dans le cas d'être submergé ; c'est l'Angleterre ; forte de sa situation insulaire, unie par son esprit public qui la tient toujours vigilante sur les dangers du dedans et du dehors, elle résistera, je le crois, aux armées réunies de la France et de toutes les nations conquises par cette dernière. C'est donc vers l'Angleterre que se tournent désormais mes espérances ; c'est là que j'entrevois pour moi la chance d'une

nouvelle gloire qui effacera la honte de mes revers passés. Je me livre d'autant plus volontiers à cette idée consolante, qu'une circonstance nouvelle semble la convertir pour moi en certitude. Je viens d'apprendre que le roi de la Grande-Bretagne, ayant insisté auprès de son fils aîné, le prince de Galles, pour qu'il fît choix d'une épouse parmi les princesses protestantes du continent ; le prince, sur l'examen des portraits qui lui ont été envoyés des unes et des autres, et sur les comptes qui lui en ont été rendus, a eu la grâce et à la fois le bon goût de se décider en faveur de ma chère Caroline. »

Combien, ma chère Charlotte, l'excès du malheur opère diversement sur les hommes ; il amollit le cœur des uns, il endurcit le cœur des autres.

Mon père ne m'eut pas plutôt fait part de la détermination où était le prince de Galles de m'épouser, que ma

rage et mon indignation ne connurent plus de bornes.

« Quoi ! Monsieur, lui dis-je, vous avez pu penser que la main de votre fille serait l'indigne prix d'un marché politique, et qu'elle consentirait à se donner à un homme totalement étranger à son cœur et à ses affections ? Non, jamais cette fatale union ne se consommera ; plutôt traîner mes jours dans l'abandon et la misère, s'il ne m'est pas permis d'épouser un homme avec lequel j'ai contracté une inclination réciproque, un homme rempli d'honneur et d'intégrité, un homme enfin qui s'intéressera à mon bien-être, et qui s'y consacrera tout entier. »

« Taisez-vous, fille perverse, me dit aussitôt le duc, taisez-vous ; je m'aperçois que mon trop d'indulgence vous fait perdre toute idée de respect et d'obéissance filiale. Vous comptez pour rien votre pays et votre père ; qui ne vit que pour soi n'est pas digne de

vivre. Que vous importe l'agitation de mon esprit, la prospérité de votre terre natale, le lustre de votre famille prêt à s'éteindre avec moi? C'est en vain que l'héritier d'un des plus puissans empires de la terre vous propose sa main; vous la rejetez, pour consterner le cœur d'un père, détruire toutes mes espérances d'ambition, et me plonger dans le tombeau, que m'ouvre votre désobéissance. »

Cette allocution de mon père subjugua ma résolution, et me donna un air de résignation et de patience auquel il se méprit. Il me serra contre son sein, et baisa ma joue avec transport. Je jetai mes bras autour de son cou, je regardai avec complaisance sa figure vénérable, et pendant quelques minutes nous offrîmes un exemple respectif de tendresse filiale et paternelle.

« Vous consentez donc, chère enfant, me dit-il, à accepter la main du prince? Laissez-moi sortir pour

répandre par-tout cette bonne nouvelle.»

A ces mots, je quittai son sein avec angoisse et terreur, et je lui adressai ce discours.

« Non, Monsieur, jamais, je vous l'ai déjà dit, je ne consentirai à ce mariage, ni à aucun mariage politique et forcé.»

«Comment! Jamais!.. osez-vous dire, reprit-il avec fureur et secouant fortement ma main; osez-vous dire jamais?»

«Oui, je le répète, jamais, jamais je ne donnerai ma main qu'à..... Je ne sais si j'ajoutai imprudemment le nom d'Algernon, mais la colère de mon père s'éleva à un tel degré, qu'il me renversa contre terre dans la violence de ses gestes, et que je ne reconnus où j'étais que lorsque j'eus été rappelée à moi-même par les tendres soins de ma mère, et les secours des gens auxquels mon père, en sortant, avait donné

l'ordre de se rendre auprès de moi. Ah! prenez pitié, ma chère fille, prenez pitié de votre mère, l'infortunée

CAROLINE.

LETTRE XXV.

Après être revenue de l'évanouissement où m'avaient jetée les propositions et la conduite d'un père ambitieux, je regardai autour de moi avec dédain, et n'adressai pas même un remercîment aux personnes dont j'étais environnée, et qui m'avaient tirée de l'état allarmant dans lequel elles m'avaient trouvée.

Je me réveillais comme d'un songe. La comparaison de ce que j'étais encore la veille avec ce que j'étais devenue, était un contraste trop puissant pour que je pusse y prêter l'esprit. Je parlais seule comme un somnambule, ou une personne ayant la fièvre chaude, je me frappais le front de mes mains, j'errais sans direction, maudissant la loi et le peuple qui causaient mon désespoir. Après ces premiers signes

de douleur forçenée, ma tête reprit du calme, et montrant un air de résolution fixe et d'intrépidité qui n'est pas dans mon caractère, je contractai un regard rassuré comme ces malades de la consomption, dont les yeux prêts à être fermés par la mort, brillent d'un éclat plus vif pendant quelques instans, avant de s'éteindre pour toujours.

Tel était mon aspect, lorsque mon père entra dans la chambre. J'avais conçu subitement pour lui une profonde aversion. Je ne pus la déguiser. Elle perçait dans toutes mes actions, dans tous mes discours. Ce n'était pas le moyen d'apaiser mon père, mais il contint sa rage par calcul, et reprenant son air imposant et sa sérénité accoutumée, il s'adressa à moi dans ces termes :

« Caroline, honorer Dieu, faire du bien à tout le monde avaient été jusqu'à ce jour les deux occupations favorites de votre vie. Il n'existe pas un seul

être dans tout le pays auquel je commande qui ne chante vos louanges, ou ne cite vos bienfaits, pas un seul qui ne se vante justement de vous devoir de la reconnaissance. Votre père sera-t-il donc le seul excepté de ce tribut?

« Hélas! vous n'avez conservé pour moi ni attachement ni respect; plus de sollicitude filiale dans votre cœur, plus de sourires obligeans sur vos lèvres, et cependant je t'aime de toute mon âme, ma Caroline, et Dieu sait à quel point je serais heureux, si la fortune propice me mettait à même de n'écouter que le vœu de ton cœur, ô mon enfant! »

Il s'arrêta là. C'en était assez; un frisson s'empara de mon cœur; je rougis et j'approchai de mon père. Il me prit affectueusement par la main. Je tombai à ses pieds, et la parole expira dans ma bouche.

« Mon Dieu, s'écria-t-il, que vois-je? J'ai retrouvé ma fille, si mes yeux ne me trompent point. O ma chère enfant!

dis que tu consens à épouser le prince de Galles. Mais tes yeux sont remplis des larmes du devoir et de la reconnaissance. Ah! rends-moi le plus heureux des pères, puisque je ne désire que de te voir la plus fortunée des filles et des épouses. »

Un soupir profond et convulsif vint rectifier ici l'erreur dont mon père se flattait.

A ce signe non équivoque, il me dit d'un ton d'autorité : « Caroline, j'entends être obéi. Vous épouserez le prince ; mais levez-vous, et écoutez le plan que j'ai à vous proposer. »

Pâle et le cœur navré, je me levai ; mais mes jambes me refusant leur service, je ne pus me tenir debout. J'étais inondée de mes larmes. Mon père me prit dans ses bras, et me porta auprès de lui sur un sopha.

« Caroline, dit-il avec une tendresse inexprimable, au milieu de la chute et de la ruine de mon ambition, il n'y

avait plus qu'un lien par lequel je tinsse à la vie, et ce lien c'était vous. L'idée de votre mariage me consolait par anticipation de mes malheurs présens, et je supportais, avec le courage d'un guerrier, la douleur poignante fixée dans mon cœur, par les revers que j'ai éprouvés contre les Français. Je vous aimais aussi; ma fille, et mon inclination s'accordait avec les intérêts et les vues de ma politique. Vous me croirez, lorsque je vous dirai que le prince, auquel je vous destine, est l'homme sur la terre que je considère le plus, et cela indépendamment même du rang élevé qu'il occupe dans le monde. Je ne puis vous faire mutuellement à vous et à lui un présent plus digne de l'un et de l'autre. Que la prière d'un père, ô ma Caroline! ne soit donc pas perdue auprès de vous. Consentez, mon enfant, à accorder votre main à l'époux que je vous destine, et il est si parfaitement aimable, que je vous suis

garant que le don du cœur suivra bientôt celui de la main. Les préparatifs pour vous épouser, par son représentant, seront bientôt achevés, et les noces se célébreront ici avec tout l'éclat qui appartient à votre haute naissance, et à une alliance aussi relevée. »

Cette affreuse déclaration rappela en moi un reste de chaleur naturelle, et ni les caresses ne purent me gagner, ni les menaces m'intimider. Mon père comprit que j'étais inflexible; mais voyant la duchesse qui, dans son inquiétude pour sa fille, entrait en ce moment dans la chambre, il la rendit responsable personnellement de mon manque d'obéissance, en m'accordant seulement vingt-quatre heures de délai, ajoutait-il, pour me conformer à ses volonté.

Ma tendre mère prit place auprès de moi. Je la regardai pendant quelques instans silencieusement. Son visage me

parut radieux comme celui d'un ange. Celui de mon père, qui venait de me quitter, était si défiguré par la colère, que le changement d'expression me frappa sans doute davantage. Je ne pus y tenir : je me jetai au cou de ma mère, et je l'embrassai ardemment. Elle me rendit avec usure mes tendresses, pleura sur moi, tout en s'occupant d'essuyer mes larmes avec son mouchoir. Scènes augustes de la nature, quels tableaux vous sont comparables ?

Une explication, du genre le plus doux, s'ensuivit ; et enfin ma mère s'exprima ainsi :

« Caroline, mon amour, c'est en vain que vous prétendez résister à votre père. Depuis sa défaite, et ses revers en France, il est méconnaissable. Il n'est plus susceptible que d'une seule pensée, d'un seul sentiment, la vengeance ! Au lieu d'avoir été guéri de son ambition par le malheur, il semble que les contrariétés du sort n'aient

fait que l'augmenter. Son langage, ses regards participent à cet état violent de son ame. Toute charité en est bannie, et la persécution, l'intolérance sont les sentimens qui le gouvernent désormais, et qui ont usurpé la direction de toutes ses actions.

« C'est en vain, je vous le répète avec douleur, que vous voudriez vous opposer à cette ame impatiente, irritée et despotique. Vous ne feriez qu'exposer votre mère à son animadversion et à son ressentiment, sur-tout lorsqu'il saurait que j'ai approuvé pour vous les vœux d'Algernon. Que dis-je? vous exposeriez le malheureux Algernon lui-même à vivre ou à périr dans ces prisons d'état, séjour ordinaire des victimes de la tyrannie. Déjà plus d'un mortel qui a déplu à votre père, y passe des jours de douleur, chargé de chaînes, respirant un air fétide, parmi des insectes et des reptiles odieux, les seuls témoins de son désespoir.

« O ma fille! je vous en supplie, changez de résolution. Le repos de votre mère, la tête peut-être de votre amant, dépendent de ce sacrifice. Dites-moi seulement une fois que vous consentez à épouser le prince, Caroline, et je suis sûre que vous ne vous rétracterez jamais. Que mes supplications vous déterminent. Songez-vous combien vous allez gagner à vos propres yeux, en vous immolant aux deux plus chers sentimens du cœur de l'homme, la nature et l'amour? Vous ferez plus que votre devoir, et, dans tous les orages, dans toutes les tempêtes de votre vie, vous aurez par-devers vous la conscience de ne les avoir point mérités, conscience céleste et qui vous mènera avec certitude au port de la paix et du bonheur éternels. »

Mon père rentra lorsque ma mère venait de conclure cet appel pathétique à ma raison et à mes sentimens. Il en inféra aussitôt, je ne sais pourquoi,

que je me conformais entièrement à ses propres vues, et complimenta ma mère sur le succès qu'elle venait d'obtenir. J'étais trop touchée pour parler, et mon silence fut pris pour la confirmation des paroles de mon père. Ce silence était coupable, et me donnait à mes propres yeux l'apparence d'avoir donné un consentement évasif à des nœuds que j'abhorrais. Le dirai-je ? un sentiment vertueux retenait ma langue, dont l'honneur, qui me prescrivait de parler, n'eut pas la force de triompher.

CAROLINE.

LETTRE XXVI.

Consternée, épuisée par toutes les réflexions qui s'élevaient d'elles-mêmes dans mon esprit, je me levai le lendemain matin avec le jour. Je m'habillai promptement et ouvris ma fenêtre. La première sensation de l'air extérieur, l'odeur aromatique des plantes du parterre, la vue des arbres calmèrent un peu l'agitation de ma tête égarée. Mon corps me sembla reprendre de la force, et mon cœur revivre à l'espérance. J'étais livrée à cette impression, lorsque, jetant mes regards devant moi, j'aperçus Algernon s'entretenant avec le jardinier et causant familièrement, suivant toute apparence, des travaux de la campagne. A la physionomie d'Algernon, il ne me fut pas difficile de reconnaître qu'il était encore tota-

lement étranger à ce qui venait de se passer au palais par rapport à moi, et conséquemment par rapport à lui-même. Un calme parfait était répandu sur toute sa personne. J'avais appris par Mélina qu'il avait été envoyé en mission à Berlin, et il me parut, à sa toilette négligée, qu'il ne faisait que d'en arriver. Malgré le désordre de mes idées et de mes sensations, je pris le parti de descendre au jardin et d'aller directement à lui.

Le changement qui pouvait se remarquer sur mon visage, ne pouvait manquer de le frapper aussitôt. Du premier mot qui sortit de ses lèvres, il m'en témoigna sa surprise et sa peine. Ma maigreur, mon air pâle, mes yeux rouges et enflés, rien n'échappa aux observations d'Algernon. Il vit, dans tous ces signes, la main de la calamité.

J'eus beau faire pour lui donner le change sur la cause de cette grande altération, il ne s'y méprit point. Pen-

dant les premiers momens, je n'eus pas assez d'empire sur moi-même probablement pour déguiser le trouble que j'éprouvais; mais enfin je finis par composer mes traits, et si je ne pus réussir à prendre l'air gai, je sus me donner au moins l'aspect de l'indifférence. Malheureux Algernon! je ne jetais plus sur lui, à la dérobée, ces regards timides qui, montrant l'amour voilé par la modestie, remplissaient son ame de délices; mais je le fixais avec une sombre assurance dont il fut quelque temps à chercher inutilement l'affreux mystère. Une dignité froide avait remplacé les grâces du plus entier abandon; le plaisir même, dont je n'avais pu me défendre en l'abordant, s'était changé en une émotion pénible et presque insupportable. Il questionnait mes yeux, et, au ravage général qu'il apercevait sur tous mes traits, il feignit d'imaginer que je sortais d'une nouvelle indisposition sem-

blable à celle que sa première absence m'avait causée ; il s'arrêta même à cette idée dans sa conversation, et me donna par-là quelque répit. J'étais taciturne comme la tombe. Que pouvais-je dire en effet pour l'éclairer, et à quoi pouvaient servir toutes les explications possibles ? Mon père n'était-il pas irrévocablement déterminé à ce mariage ? Condamnerais-je ma mère à passer le reste de ses jours dans la douleur, et Algernon à aller ensevelir son existence dans une captivité ténébreuse ?

Il n'y avait personne sur la terre à qui je pusse recourir pour trouver de la protection. Il n'y aurait eu que le prince Louis de Prusse ; mais l'honneur, l'honneur rigide m'en défendait la pensée même. Ma réputation n'eût-elle pas été compromise par un éclat de ce genre ? Le scandale, la calomnie n'étaient-ils pas tout prêts à noircir mes démarches ? Qui est à l'abri de leurs traits sur la terre ? Une langue

envenimée n'atteint-elle pas aussi sûrement le monarque que le laboureur? Cruelle lady Jersey! ah, pourquoi votre souvenir se force-t-il ici, dans mon cœur et sous ma plume? Après avoir détruit mon bonheur, entaché l'honneur de ma noble maison, vous me poursuivez encore! J'ai devant moi votre image cruelle et détestée, et je ne puis l'effacer de mon esprit. Femme artificieuse et impitoyable! vous m'avez tant fait de mal, vous avez tellement diffamé mes mœurs et mon nom, que vous avez rendu impossible la tâche de raconter à ma fille vos imputations contre moi! Elles révoltent la pudeur, excluent la décence, et forment une trame trop noire pour soutenir la lumière!

O ma chère fille, plaignez votre mère d'avoir rencontré cette ennemie implacable.

CAROLINE.

LETTRE XXVII.

PENDANT que j'étais livrée aux émotions décrites dans ma dernière lettre, émotions qui se trahissaient malgré moi, Algernon me mena à un banc, où il se plaça à mes côtés.

« Vous dissimulez en vain, me dit-il, Caroline, ô ma chère Caroline! L'état de votre santé n'est pas la cause de cet abattement affreux. Je n'ai feint de le croire que pour donner quelque relâche à vos esprits fatigués. Dites-moi donc avec franchise ce qui vous est arrivé, et a pu opérer en vous un changement qui remplit mon cœur de terreur et d'alarme? Parlez, parlez; mais pourquoi ne répondez-vous que par des larmes à mes interrogations? Ces larmes ne sont pas, certes, des pleurs de joie, elles cachent quelque

peine secrète qu'il m'importe de connaître et qu'il est de mon devoir de dissiper. Ah ! ne m'en laissez pas ignorer la cause pour que j'y puisse appliquer le baume de l'amitié, ou la consolation plus efficace de l'amour. »

« Vous parlez de l'amour, Algernon! Ah ! plût à Dieu que je n'eusse jamais connu son dangereux pouvoir ! Je ne verrais pas aujourd'hui toutes mes espérances frustrées, tout mon bonheur détruit. Si l'amour donnait le bonheur, serait-il possible que votre Caroline fût si misérable ? »

« Et comment l'amour t'a-t-il pu rendre misérable ? reprit-il avec vivacité. Quand l'aveu de ton penchant pour moi sortit la première fois de tes lèvres de rose, ah ! j'osai me flatter que le malheur cessait pour toi. Toute ta personne respirait le ravissement et la tendresse ; ta belle tête était penchée sur mon épaule, et je pressais tes formes célestes dans mes bras et sur ce cœur

qui n'a jamais battu que pour toi. Les yeux baissés, les joues colorées du plus vif incarnat, tu écoutais mes protestations de t'aimer éternellement, et ta bouche murmurait en retour la plus tendre promesse d'une constance à toute épreuve, d'une fidélité inviolable. Infortuné que je suis ! prendrais-je des illusions pour des souvenirs ? Tout ce que je vois a si peu de rapport avec ce que je crois me rappeler ! Caroline, si je ne me trompe pas effectivement, jure-moi de nouveau ce même amour dont tu m'assuras une fois ; jure-moi, au moins, de ne plus ainsi te livrer à la douleur ! »

« Impossible, m'écriai-je, impossible de la bannir cette douleur, à moins que la cause n'en soit détruite ; cause fatale qui ne fait plus qu'une seule forme de Caroline et de la douleur même ! Si vous saviez ce qui s'est passé pendant votre absence, Algernon ! mais je dois le taire. D'ailleurs, je voudrais en vain parler ;

il est de ces choses que tous les mots du vocabulaire ne sauraient rendre, et qui laissent la langue sans expression.

« Algernon, je ne saurais vous dire ce qui se passe dans ma pensée ; elle ne m'offre qu'une seule notion distincte, c'est que j'ai perdu pour jamais le bonheur, c'est que je vous ai perdu sans doute, car le bonheur et Algernon sont synonymes pour moi. Maintenant c'est à vous de rassembler toutes vos forces, tout votre courage pour soutenir un si rude choc. Ne succombez pas sous l'épreuve terrible qui vous est imposée ; soyez homme, et sachez souscrire à l'arrêt de notre éternelle séparation. »

« De nôtre séparation ! de notre éternelle séparation ! Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il d'une voix qui exprimait la frénésie ; je ne te quitterai jamais, non, tant qu'un souffle de vie animera ce corps périssable ; car n'es-tu pas ma vie, mon être, l'ame de mon existence ? et je te quitterais ! non, jamais !

Mon existence est enchaînée avec la tienne, ton existence avec la mienne, nous ne faisons plus qu'un désormais. »

« Hélas! Algernon, il faut cependant se séparer pour toujours, car le ciel sait si nous nous reverrons. Tiens bon, mon cœur, ajoutai-je; un effort de plus et l'épreuve sera finie; mais non, voilà mes pleurs qui coulent, et je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Quelle affreuse idée! Algernon, ton courage même en est ébranlé! Malheureux amant, mais moins malheureux encore que moi. Demain peut-être tu chargeras ma tête d'imprécations, tu maudiras l'heure funeste où violant nos vœux mutuels, je t'arrachai au bonheur. Ah! si tu savais cependant la cause qui te prive de ton amante, si tu savais qu'elle est déjà perdue pour toi, irrévocablement perdue, qu'elle est.... » Je n'eus pas la force de continuer, et de lui avouer que j'étais engagée avec un autre.

« Ciel ! s'écria-t-il, que veut-elle dire ? Caroline, expliquez-moi cette énigme. D'affreux pressentimens m'obsédaient les jours passés, je les repoussais de mon esprit, ils revenaient sans cesse. Vont-ils donc se réaliser ? Que je suis loin cependant de pouvoir encore soupçonner ma Caroline ! Rassurez-moi, vous dis-je. Protestez qu'aucun rival ne m'a remplacé dans votre cœur. S'il en était autrement, le prince Louis serait un lâche. »

Oppressée, comme je l'étais, sous le poids d'une situation si cruelle, il ne fallait rien moins qu'un terme aussi mal sonnant, et dans la bouche d'Algernon, pour me rappeler à l'attention que je lui devais. Il s'était levé de son siége avec l'air farouche. Je me pendis à son bras, tremblante. Je sentis qu'il tremblait aussi. Sa colère l'abandonna, et il tomba de toute sa hauteur sur la terre. Je me mis à genoux auprès de lui.

« Oh ! Algernon, pardonnez, lui

dis-je, pardonnez! Tout malheureux que vous êtes réellement, vous ne l'êtes pas encore au degré que vous redoutez. Le prince Louis est le plus honorable ami qu'il y ait sur la terre; il est le meilleur des vôtres. L'ennemi, le rival redoutable que vous avez, c'est George-Auguste, prince de Galles; c'est à lui que l'on veut m'unir par force, c'est à lui que mon père immole son enfant! à lui enfin que vous devez tout attribuer. »

« Arrêtez, Caroline, dit l'aimable jeune homme, en revenant à lui, et en se relevant; pourquoi poursuivre cette justification superflue, c'est moi qui dois me disculper au contraire de vous avoir méconnue, outragée; ah! pardonnez-le moi. »

« Fuyez, Algernon, lui criai-je avec force; fuyez, je vois des personnes venir qui sont sans doute envoyées à ma poursuite; mais avant de me quitter, écoutez ma dernière prière. Si la con-

trainte que mon père prétend employer pour me résoudre à cette union detestée est cause de ma mort, comme je l'espère; pour l'amour de moi, de votre Caroline, promettez de rester auprès du duc en qualité de serviteur fidèle; promettez de ne pas abandonner ma mère, et de demeurer toujours son ami! »

Je m'appuyai sur son épaule, et pleurai amèrement; j'avais eu le temps de reconnaître que les personnes que j'avais appréhendées comme envoyées à ma poursuite étaient celles dans le monde dont nous devions nous méfier le moins; car c'étaient Mélina et le prince. Ils tâchèrent de nous consoler; mais il était facile de pénétrer que leurs discours, dans ce sens, partaient plutôt de leur cœur compatissant que d'une conviction réelle.

CAROLINE.

LETTRE XXVIII.

A déjeûner, mon père me traita avec une affection et une tendresse toutes particulières ; il fut aussi extrêmement bien pour Algernon, avec qui il s'entretint d'une manière pleine d'affabilité et de grâces ; il entra d'abord en matière avec lui sur le succès de la mission qu'il lui avait donnée à Berlin, et lui demanda ensuite si, pendant son séjour à Paris, il avait vu le Panthéon. L'on m'a dit, ajouta-t-il, que c'était un édifice dédié aux mânes des grands hommes par leur patrie reconnaissante ; faites-moi le plaisir, Monsieur, de m'expliquer ce que cela signifie ; votre récit ne peut qu'intéresser toutes les personnes présentes, et Caroline, qui a l'air de ne pas se bien porter ce matin, Caroline y trouvera de l'instruction

et en même temps de l'amusement.

« Oui, Monseigneur, il est vrai, lui répondit Algernon, qu'il existe une inscription de ce genre sur le portail du Panthéon, et qu'aucun homme ne peut la parcourir des yeux sans se sentir vivement ému; mais cette impression est affaiblie et presque détruite, quand on songe que ce temple des demi-dieux de la patrie a été souillé par les restes impurs de Marat, que l'on y avait placés auprès des cendres honorées de J, J. Rousseau. Du jour où l'inauguration scandaleuse en fut ordonnée, ce monument sembla détourné de sa destination : on eût dit que le nom de Marat mort fût sur le point de causer la ruine du Panthéon, comme les actes de Marat vivant avaient été sur le point d'accomplir la ruine de la France. Ces belles catacombes avaient beau contenir les ossemens de Voltaire et de Rousseau, l'idée qu'elles avaient aussi renfermé le cadavre d'un homme

tel que Marat formait une disparate si monstrueuse, que l'esprit ne pouvait s'y arrêter sans dégoût; d'ailleurs, que devenait alors l'effet du monument tout entier?

« Le dessein du Panthéon, dans les paroles de Quatremère, qui avait la direction publique de l'entreprise, le dessein du Panthéon a été de le consacrer moins à la mort qu'à l'immortalité; aucun individu n'y étant admis qu'après avoir payé le dernier tribut à la nature, il en reçoit les honneurs, plutôt comme un apothéose et une consécration philosophique que comme un emblême du repos de la sépulture.

« Or, quel apothéose que celui de Marat? J'ai vu encore le sarcophage brisé d'où l'on avait exhumé Mirabeau pour lui donner sa place; lorsque les os du tyran *Ochlocrate* usurpèrent sur ceux de l'éloquent *Demagogue* les honneurs lapidaires, on relégua ce dernier

dans un coin obscur qu'indique à peine une simple marque : triste exemple de plus de la turpitude de l'inconstance populaire ! Dans un autre endroit, se voit aussi un second sarcophage vide, voté au général Dampierre, par un décret de la convention nationale presqu'aussitôt révoqué. La légèreté de la nation française ne s'est jamais montrée plus à découvert que lorsqu'elle a prétendu se diriger elle-même.

« Les deux tombes qui contiennent les dépouilles mortelles de Voltaire et de Rousseau se trouvent placées vis-à-vis l'une de l'autre, comme en regard ; elles occupent le milieu du caveau ; elles sont en bois sculpté de bas-reliefs ; mais, à ce que l'on m'a dit, doivent être par la suite recouvertes de marbre noir. Sur le cercueil de Rousseau est gravée l'épitaphe simple et expressive qui se trouvait sur son tombeau primitif dans l'île des peupliers des jardins d'Ermenonville : *Ici repose l'homme de*

la nature et de la vérité ; sur chacun des côtés latéraux du sarcophage se montre la main de la mort, qui a l'air de sortir de la tombe. Cet ornement a été mis là comme symbole, et voulant désigner que le philosophe, du sein même de la mort, éclairait encore le monde par ses écrits ; il me semble que ce genre de figure peut convenir à la poésie, mais offre quelque chose de matériel et de lourd exécuté par la main du statuaire. Un bras hors d'un tombeau cause une sensation pénible, incertaine et désagréable.

« Le sarcophage de Voltaire est surchargé d'un catalogue énumérant longuement ses volumineux ouvrages ; ce n'est point là le style de l'épitaphe, qui doit être toujours simple et concise.

« Quand le dessein du monument aura reçu sa complète exécution, on annonce qu'il y aura sous ses voûtes sépulcrales des lampes dont la clarté sera constamment entretenue ; l'idée est so-

lennelle, et ne pourra manquer de produire un effet véritablement *grandiose*.

« Les cendres de Descartes se trouvent aussi dans ce vaste réceptacle des morts illustres; elles sont renfermées dans un sarcophage des plus petites dimensions, mais dont la matière est de porphire, et dont les ornemens sont sculptés avec un admirable talent. C'est le comte de Caylus qui l'apporta de l'Italie; on y lit avec respect cette inscription, qui en dit suffisamment : *Cendres de Descartes*.

« Mais, observa Algernon, qui après avoir tant parlé, paraissait épuisé, mais je crains de trop étendre les détails que je vous donne, et de devenir prolixe. Je crains, d'ailleurs, que la princesse Caroline n'ait plutôt envie de prendre l'air, que d'entendre la suite de ma narration. » « Non, non, répliqua le duc, votre récit nous intéresse beaucoup, et c'est moi qui vous commande de le continuer. »

Algernon tourna les yeux vers moi comme pour s'assurer de mon approbation, et reprit le fil de son discours.

« Le fronton de cet élégant édifice, le Panthéon, est supporté par vingt-deux colonnes flûtées, de l'ordre corinthien. On y avait sculpté en bas-relief le Triomphe de la Foi. Cet ornement, d'inspiration mystique, a fait place à une pensée de l'art dans un autre genre. C'est aujourd'hui la nature distribuant des couronnes civiques au génie et à la vertu. Sous le péristile du temple on lit sur des tables : *Déclaration des droits de l'homme;* la nature les expose à la vue, et a pour cortège la liberté et l'égalité. L'instruction publique, sous les attributs de Minerve, et couverte de la toge ou robe de la paix, présente une couronne à un adolescent qui s'attache fortement à elle. Vis-à-vis de ce groupe il y en a un autre de parens, suivis d'enfans nombreux auxquels la patrie présente la divine institutrice.

Une inscription explique le sujet : *l'instruction est nécessaire à tout le monde, la patrie la doit également à chacun de ses enfans.* On voit aussi un jeune guerrier mourant et soutenu sur un bouclier recouvert de la peau d'un lion. Le génie de la gloire le soutient jusqu'à l'autel de la patrie, où il dépose son épée. Il y a encore d'autres sujets de statuaire et d'autres inscriptions, parmi lesquels je remarquai un groupe où la patrie présente au peuple le code ou le dépôt de la loi. Un vieillard vénérable s'agenouille devant l'emblême sacré, et un jeune soldat jure de le défendre, comme cette inscription l'explique : *Sous l'égide de la loi, l'innocence est en sûreté.*

«Mais rien, à moins de l'avoir éprouvé soi-même, ne peut rendre l'effet de l'ensemble majestueux que produit la perspective de la façade, du parvis et du dôme de l'édifice, réunis sous un point de vue générale.

« *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante*, est écrit en gros caractères au haut du péristile. D'un côté de l'entrée on voit un Hercule se reposant sur sa massue, avec cette inscription : *La force est dans la loi;* et de l'autre côté c'est la patrie assise à l'entrée du temple de la loi, et montrant à l'innocence la statue de la justice ; et à l'oppression, la statue de l'humanité. L'exécution de ce groupe m'a paru en égaler la conception, et c'est tout dire, continua Algernon, en regardant alternativement mon père et moi. »

Le duc se leva, regarda à sa montre, s'assit de nouveau, et pria Algernon de poursuivre. Mais ce dernier était fatigué, et s'apercevant qu'il avait touché une corde trop sensible, il balbutia. Je ne puis dire dans quel trouble j'étais moi-même depuis long-temps. Les idées d'égalité entre les hommes sous la protection de la loi, avaient une application si directe aux situations relatives

de mon père, d'Algernon et de moi, que je tremblai que l'on ne crût y trouver des allusions. Un mouvement embarrassé et convulsif m'agitait sur ma chaise, et je quittai la chambre pour m'aller livrer sans témoin à mes réflexions et à ma douleur. Adieu ma chère fille.

CAROLINE.

LETTRE XXIX.

Bien des jours s'écoulèrent, ma chère Charlotte, sans aucun évènement qui mérite d'être mentionné. Malgré cette extrême monotonie, il n'était que trop évident, par les préparatifs qui se faisaient autour de moi, que la catastrophe que je redoutais, non seulement approchait, mais avait même commencé, et que rien désormais ne pourrait plus survenir pour empêcher mon union avec le prince de Galles, avec un homme que je n'avais jamais vu.

Durant cet intervalle de souffrances et d'angoisses, je voyais rarement Algernon. Tout me paraissait, en conséquence, triste et languissant, et le dessein formé contre ma paix et mon bonheur s'avançait lentement vers sa

conclusion, sans aucun effort de ma part pour y mettre obstacle ou pour en retarder le progrès.

Je ne faisais plus attention à rien de ce qui se passait au palais, rien n'y excitant désormais mon intérêt, ma curiosité. Un incident, toutefois, me tira de cette apathie: c'était un soir, au moment où, le souper fini, l'on se retirait de table; je vis Algernon s'avancer vers mon père. Frappée de ce mouvement inattendu, je l'observai, je prêtai une oreille attentive à ce qu'il allait dire, et quoiqu'il parlât d'abord d'une voix basse, j'en suivis si bien toutes les articulations, que j'entendis distinctement ces paroles :

« Monseigneur, je ne devais pas me croire autorisé à vous demander aucune grâce. Votre bonté, votre munificence ont toujours été au-devant de mes vœux et de mes besoins. Cependant votre indulgence me rassure sur la liberté que je prends en ce moment, et

c'est d'elle que j'attends la permission de me retirer du service de votre altesse sérénissime. La paix conclue avec la république française, m'ôte, à-la-fois, et le pouvoir de vous être utile et l'idée d'acquérir de la gloire. Souffrez donc que je mette à profit cette circonstance, pour me retirer dans mon pays natal, d'où je serai toujours prêt à revenir à vos ordres, en cas que la guerre recommence, pour partager de nouveau les dangers de mon bienfaiteur et de mon général.

« Monseigneur, poursuivit Algernon d'un ton solennel, et avec un accent qui m'allait à l'ame, Monseigneur, je vous rends le sabre que vous daignâtes me présenter, comme gage de votre satisfaction de ma conduite, le jour où j'eus le bonheur d'abattre à vos pieds ce hussard ennemi qui s'était jeté au travers de nos rangs pour arriver jusqu'à votre personne. Reprenez cette arme si honorable pour moi, et qui

dut m'être si chère. Elle a un peu perdu de son éclat à être tant maniée depuis; sa lame est usée, et presque détruite; mais vous savez qu'elle n'a jamais été souillée. Je ne la restitue donc point ici par l'appréhension de m'en servir encore; non certes, car sans avoir la naissance d'un prince, je n'ai pas le cœur moins haut pour cela, et je verserais plutôt jusqu'à la dernière goutte du sang de mes veines, que de quitter la voie de l'honneur. Mais pourquoi parler de soi avec cette immodestie? Il est vrai que c'est à vous, mon prince, à vous, qui m'avez vu et jugé au milieu des périls : d'ailleurs, je suis si robuste et si jeune encore, que, pour avoir le droit de renoncer à l'état militaire, après l'avoir embrassé, il me semble qu'il faut pouvoir citer quelque chose en ma propre faveur. »

En cet endroit du discours d'Algernon, l'ame du duc parut avoir recouvré tout-à-coup ses qualités aimables et ori-

ginelles. Il prit l'excellent jeune homme par la main, et le serra contre son cœur, en le comblant d'éloges sur la délicatesse reconnue de ses principes, et sur sa rare intrépidité. Un nuage de douleur se remarquait sur le visage du duc attendri. On y lisait le combat des passions, et, malgré l'ambition qui se découvrait sur ses traits d'une manière triomphante, on pouvait pénétrer encore qu'il n'envisageait pas sans sourciller la perte sensible qu'elle allait lui imposer. Le spectacle d'une telle scène était trop pour moi. Je tombai accablée sur l'épaule de Mélina, et le prince Louis m'offrit la main pour aller prendre l'air.

Algernon ne remua point ; il ne vint point à mon secours. Dégagé des bras de mon père, il s'était jeté dans un fauteuil, et tâchait de comprimer ou de cacher les signes de sa trop forte émotion, en tenant un mouchoir à ses yeux. A mon retour, je n'aperçus en

lui aucun changement apparent. Je lui retrouvai seulement l'air profondément pensif qui ne le quittait plus depuis quelque temps. Mon père, pour le tirer de ses réflexions, lui observa que c'était un grand sujet de surprise pour lui, qu'un jeune homme aussi distingué pensât à retourner dans un pays que la plupart des Anglais qu'il avait vus, lui avaient représenté comme peuplé d'hommes également féroces, ignorans et pervers. Il est vrai, ajouta le duc, que ma propre expérience m'autorise, en quelque sorte, à ne pas ajouter foi au récit de ces voyageurs, car de tous les officiers irlandais qui ont servi avec moi, je n'en ai pas connu un seul qui ne fût brave et loyal, et j'en ai connu un grand nombre remplis de toutes les qualités sociales, et plusieurs même avaient un mérite transcendant. Faites-moi le plaisir, Monsieur, si la chose se peut, de concilier, d'expliquer ces contradictions pour

moi, et tâchez de me faire entendre comment une nation que ses détracteurs mêmes reconnaissent pour libérale, hospitalière, une nation de Bardes aimant et cultivant la poésie et la musique, peut n'être en même temps qu'un ramas de brutes et de sauvages comme tous les ministères successifs d'Angleterre se plaisent à la représenter à l'Europe.

« Hélas! Monseigneur, reprit Algernon avec un soupir; hélas! c'est le point de ralliement de cette classe vile et mercénaire, que l'on appelle à Londres et à Dublin les écrivains du gouvernement, que de ravaler mes compatriotes infortunés. Chaque jour voit éclore une entreprise nouvelle pour les dépouiller des droits qu'on leur a laissés; chaque jour on leur enlève quelque chose de leurs libertés et de leurs privilèges, jusqu'à ce que peut-être on les en dépouille enfin tout-à-fait. On veut énerver leur courage pour

parvenir plus sûrement à ses fins. On les divise pour écraser une partie du peuple par l'autre partie. Il est bien aisé, quand on contrarie toutes les améliorations agricoles et manufacturières d'un pays, d'appeler sa population un ramas d'oisifs ; il est bien aisé, quand on lui ravit les bienfaits de l'éducation, de l'appeler ignorante ; quand on la réduit à la pauvreté la plus abjecte de la traiter de sauvage. Ceci explique à votre altesse la raison des flétrissures que l'on veut imprimer sur notre caractère national. Je ne m'occuperai pas davantage à réfuter de telles imputations ; je me contenterai seulement de prouver jusqu'à l'évidence que c'est à juste titre que les Irlandais passent pour aimer et pour honorer les lettres et la poésie ; et ce qui, dans le monde moderne, est un trait peut-être plus éminemment en leur faveur, pour chérir et pour pratiquer l'hospitalité.

« Il est incontestablement vrai,

Monseigneur, comme vous l'avez observé, que les Irlandais sont poètes par goût et par nature ; rien n'est plus naïf que leurs romances, plus doux que leurs pastorales, plus riche en beautés pittoresques que leurs vers descriptifs; leurs mœurs simples et pures, leur vie champêtre, la variété extraordinaire des perspectives d'une si belle contrée, leur fournissent, de reste, de quoi exercer leur muse avec succès. Y a-t-il rien dans le monde de plus inspirateur que les bords du Shannon et du lac de Killarney? Les plus beaux chênes qui croissent à la surface de la terre, les prairies les plus productives, la verdure la plus durable pendant tout le cours de l'année ; un bétail magnifique et la race humaine soutenant sa noble prééminence sur tous ces êtres marchans ou inanimés par la perfection de ses formes robustes et masculines dans un sexe, délicates et diminutives dans l'autre : ce sont de tels spectacles

sous leurs yeux qui créèrent autrefois les anciens poètes originaux de la Grèce et de la Sicile, et voilà ce qui constitue et nourrit aujourd'hui, et depuis des siècles, la verve des bardes de l'Irlande.

L'esprit d'indépendance et d'enthousiasme qui distinguait les Pindare et les Tyrtée n'est pas non plus étranger aux Irlandais, comme pourrait l'attester plus d'une de leurs pièces de vers, soit dans leur langue antique, soit dans la langue anglaise. L'armement des volontaires, en 1780, donna lieu à une foule de compositions dans ce genre, plus dignes d'admiration les unes que les autres. Mais parlons de leur musique; elle est toute empreinte de cette mélodie plaintive qui se retrouve par-tout dans les chants des peuples malheureux. On a comparé nos paysans aux Ilotes de Sparte, aux nègres des Antilles, parce qu'ils sont opprimés aussi, sans doute, ou parce qu'on vou-

drait apparemment les dégrader jusqu'à la servitude; mais qu'on y prenne garde, les Ilotes ont brisé leurs chaînes quand Epaminondas arriva à leur secours, les nègres de Saint-Domingue n'ont eu besoin que d'entendre le mot de liberté pour massacrer inhumainement leurs maîtres. S'il faut ramener la comparaison à un point plus juste, lorsque les Messéniens chantaient leurs maux, que les Africains chantent les leurs aux terres étrangères, leur musique en a dû contracter un caractère particulièrement touchant et mélancolique; que doit-il donc en être, à plus forte raison, de celle des Irlandais, étrangers au sein de leur propre patrie?

« Enfin, Monseigneur, les Irlandais sont braves, hospitaliers, généreux, peut-être prodigues même; que ceux qui les calomnient commencent par cultiver les mêmes vertus, et alors on ne pourra plus rétorquer contr'eux la partie contraire de l'argument. »

« Mais, en admettant dans toute son étendue ce que vous venez de dire, reprit le duc, en convenant que vos compatriotes possèdent au suprême degré toutes les qualités intéressantes que vous venez de leur adjuger, qu'irez-vous faire parmi eux, mon jeune ami, vous, accoutumé aux tumultes des camps, aux agitations des cours? pensez-vous que la vie pastorale et champêtre puisse encore vous convenir? Je vous avouerai, pour moi, que je ne le crois pas, et que je crains, au contraire, que vous ne regardiez comme trop vulgaires et trop au-dessous de vous ces occupations de la vie agricole, si belles en perspective et dans le discours, si rebutantes dans la pratique ou même lorsqu'elles sont vues de près. »

Quoi qu'on puisse penser de la vie des champs, s'écria Algernon avec enthousiasme, je ne puis m'empêcher de croire que ses plaisirs pour une ame pure sont beaucoup au-dessus de

la gloire des camps ou du bonheur trompeur des cours ; et quand je retournerai à la terre de mes pères, je ne doute pas que je ne sois digne de les savourer encore avec transport. Ma vie sera une chaîne non interrompue de travaux, et sur-tout elle sera, je l'espère, exempte de trouble. Pour goûter une telle vie, je le prévois, il me sera nécessaire d'avoir un juste sentiment de ma situation, et de penser avec humilité : mais l'effort me sera peu pénible.

Algernon s'arrêta. Continuez, lui dit mon père extrêmement ému, continuez ; quoique je ne me porte pas tout-à-fait bien, je suis curieux d'apprendre vos projets : continuez.

Après avoir jeté un regard timide autour de lui, Algernon reprit en ces termes :

« J'élirai pour ma résidence, Monseigneur, la maison même de mon père, qui est placée par la nature dans une

petite vallée, dont il semble qu'elle ait voulu faire ce qu'elle est devenue, l'asile d'un petit nombre d'habitans champêtres, étrangers aux manières polies et aussi à la corruption des villes. Là, je vivrai content, et quoique borné à un petit cercle de jouissances, je n'aurai rien à désirer pour être heureux. Etant encore petit garçon, je me souviens d'avoir planté de mes mains un bosquet de chèvrefeuilles, qui doit être aujourd'hui d'une grande élévation. Ses branches flexibles seront tellement nattées ensemble, qu'elles doivent former un massif impénétrable aux rayons du soleil et à l'eau des pluies. C'est là que je me retirerai pour prendre le frais, comme pour me mettre à l'abri de l'inclémence du temps. Un livre à la main, respirant une odeur suave, que me faudra-t-il de plus pour apprécier l'existence? D'autres fois, je prendrai ma ligne et mes hameçons, et j'irai épier le poisson sur le bord de son élément;

ou, chasseur infatigable, je poursuivrai avec mes armes et mes chiens, le gibier jusque dans ses repaires. J'irai aussi, quand la monotonie de ma vie se fera sentir, si ce malheur m'arrive, j'irai me promener le long des grèves désertes de l'empire des tempêtes, et en contemplant la fureur des vagues, ou l'aspect trompeur du calme des flots, je me hâterai de bénir la destinée qui m'arracha de bonne heure aux charmes perfides de la guerre, aux orages non moins redoutables de l'ambition. »

« Votre pinceau est brillant, Algernon, dit mon père; mais, mon jeune ami, votre imagination est beaucoup trop ardente. Quels orages, quelles tempêtes rencontrez-vous ici? N'avez-vous pas trouvé de l'encouragement et de l'amitié dans ma famille? Mes états ne vous ont-ils pas servi d'asile, et ma protection vous a-t-elle jamais manqué? Que veulent donc dire vos reproches,

vos plaintes ? De la part de tout autre ils ressembleraient à de l'ingratitude. »

« Oh Monseigneur, pardonnez, s'écria Algernon, mais vous avez nommé ce qui fait journellement la cause de mes peines et de mes regrets. Une imagination trop ardente a pu m'emporter au-delà des bornes.

« J'en juge ainsi, dit le duc; mais vous avez mentionné votre père, je désirerais apprendre de votre bouche quelle est sa manière de vivre. Il est à présent trop tard ; demain à déjeûner vous ne nous refuserez pas un précis de ce qui le regarde, j'y prends beaucoup d'intérêt. »

Nous nous séparâmes alors ; et, le croiriez-vous, ma Charlotte, je quittai cette fois-ci Algernon sans éprouver de chagrin. L'idée de me réunir à lui venait, comme un rayon subit d'espérance, de poindre tout-à-coup dans mon esprit. Je n'hésitai plus en moi-même dans la résolution de quitter fa-

mille et patrie pour mon amant. Eh! ne devais-je pas les abandonner pour un autre être bien plus qu'indifférent à mes yeux, puisqu'il devait m'ôter à ce que j'aimais!

A peine me fus-je arrêtée à cette détermination, que ma sécurité reprit son cours. Un plaisir secret remplit mon cœur. Plus de mélancolie, plus de sombres appréhensions. Je ne voulais plus qu'entendre les mémoires du père d'Algernon, pour proposer au fils d'aller me réfugier avec lui sous son toit modeste et hospitalier. Rêves de l'amour, vous êtes la plus belle portion de lui même!

Ma prochaine lettre vous instruira, ma chère fille, de la conversation du déjeûner tant attendu.

Caroline.

LETTRE XXX.

L'heure du déjeûner étant arrivée, Algernon, sans se faire prier, sans se le faire même redire, commença, avec simplicité, dans ces mots, le récit qu'il nous avait promis de son père :

« Eloigné du tumulte des villes, un homme de la disposition sage de mon père trouve dans la diversité des saisons et dans le cours de la vie même, de quoi varier assez l'existence pour la rendre inaccessible au dégoût et à l'ennui ; l'action et la réflexion se partagent son temps ; et, comme Scipion dans sa retraite de Liternes, il n'est jamais moins oisif que quand il n'a rien à faire. Il pense que la vie est comme l'onde de ce ruisseau qui coule toujours entre des bords inconnus, et va se perdre dans le fleuve voisin, qui lui-même se

perd bientôt dans l'Océan ; la mort, suivant lui, est l'abîme qui absorbe tous les êtres, comme la mer absorbe toutes les eaux, sauf une certaine vapeur qui monte au ciel, comme notre ame, lorsqu'elle est aspirée de la même manière invisible.

« Tantôt, lorsqu'il entend les échos lui apporter le son bruyant des cors d'une partie de chasse distante, il frémit à cette image de guerre ; tantôt, en examinant une chaumière, il pense au repos dont elle est le séjour, et, malgré les privations qui environnent ce simple manoir, il le préfère aux palais, qu'il ne connaît point, et que la renommée lui a fidèlement dépeints comme la proie des inquiétudes toujours renaissantes ; tantôt, voyant bondir les troupeaux sur le verd tapis des prés, il rêve aux patriarches, à Jacob, pasteur, à Abel, le premier de tous les bergers. Cette brebis qui allaite et lèche son agneau nouveau-

né enivre ses yeux et son cœur du spectacle de l'amour maternel; il se plaît à reconnaître dans la brute même cette suite constante, cet enchaînement des actes et du dessein de la nature, voulant se perpétuer également dans toutes ses modifications d'existence. Quand, du haut de la colline aérienne, il plonge sur les divers aspects de la vallée, la multitude des paysages, qui se présente à-la-fois, cause à ses yeux et porte jusqu'à son ame une douce confusion; là, il voit des bois antiques qui ont bravé cent hivers et abrité plusieurs générations : alors le sentiment fugitif de l'existence se réveille soudain en lui, et il éprouve le besoin de l'éternité promise à l'homme. D'affreux rochers se présentent-ils à sa contemplation, il admire la main de la nature dans ces masses imposantes contrastant si fortement avec la petitesse des plus grands édifices de nos architectes mortels : unité

de plan, unité d'exécution, voilà surtout ce qui établit la différence contre nous. Que l'on n'infère pas de ce que je viens de dire, que la vie de mon père soit inactive ; mais les soins de ses cultures le tenant presque toujours au-dehors et en plein air, le ramènent sans cesse à ses méditations favorites, et forment de ses occupations et de ses loisirs un assemblage de nuances insensibles et harmonieuses.

« Je vois l'homme de paix rentrant sous ses vergers, visitant ses arbres fruitiers, marquant les sauvageons que la greffe doit adoucir, passant ensuite à ses bosquets de pur agrément, s'arrêter devant mes chèvrefeuilles, et peut-être pousser un soupir. Ces arbres, doit-il dire alors, tiennent au sol natal, et mon fils, au moment où je parle, plante exotique sur un terroir étranger, se flétrit ou peut-être n'est déjà plus ; des larmes coulent de ses yeux, et mouillent son visage véné-

rable. O mon père, arrêtez! ce fils existe, il va retourner près de vous, et vous suppléer bientôt dans les soins trop fatigans de l'agriculture; son devoir, son inclination l'y rappellent. Tel le soleil brille un moment au plus haut des cieux, et décline aussitôt, perdant par degrés sa lumière, jusqu'à ce qu'elle disparaisse enfin dans l'ombre; tel l'homme, le juste même, et vous donc, ô mon père! après avoir atteint le méridien de la vie, descendez graduellement jusqu'à la nuit de la tombe. Il est temps que des mains plus jeunes, que des pas plus fermes aillent continuer ou inspecter vos travaux; votre expérience me dirigera, et je jouirai de votre repos, qui sera mon ouvrage et ma récompense en même temps.

« Je vous ai dépeint mon père, Monseigneur, dit Algernon, les yeux tout humides de pleurs; mais il n'y avait pas un seul œil sec dans tout l'auditoire. »

Jugez, ma chère fille, si ce récit, si son effet général durent contribuer à me détourner du plan que je m'étais fait ; je n'eus donc plus de souci que pour trouver le moment favorable de me découvrir à Algernon. Il était temps ; je savais que l'acte de mon consentement avait déjà été officiellement transmis en Angleterre ; je voyais des préparatifs correspondans se faire autour de moi : Algernon aussi précipitait son départ pour n'être pas le témoin d'un évènement qu'il ne savait comment prévenir. Inspiré par de telles circonstances, je résolus de braver le décorum pour consulter Algernon ; vous serez bientôt instruite du résultat de notre conférence.

CAROLINE.

LETTRE XXXI.

C'est ici, ô ma fille! que je sens toute la difficulté de la tâche que je me suis imposée, et que j'éprouve avec un surcroît de force la terreur de mettre mon enfant dans le cas de rougir de sa mère! car il m'est impossible de me dissimuler que ce sentiment cruel ne puisse pas être en vous le résultat de la lecture de cette lettre; mais je vous ai promis toute la vérité, et la moindre réserve, la plus légère réticence seraient une infraction à mes engagemens. Votre destinée est d'ailleurs trop sérieusement impliquée dans l'idée que le public concevra de ma bonne foi, pour que je ne le mette pas à même de distinguer mes torts réels des torts imaginaires qui m'ont été imputés par mes accusateurs.

Dans le projet de parler à Algernon la première, le monde, je le sens bien, va se récrier sur mon impatience et mon indélicatesse ; comme le monde est fait, il faut passer ici condamnation sur la rectitude de son jugement ; mais si le monde connaissait mieux Algernon en particulier, et mon sexe en général, il ne serait peut-être pas si rigoureux. J'aurais dû, ne va-t-on pas manquer de prétendre, j'aurais dû attendre qu'Algernon fît lui-même la proposition de m'emmener avec lui, ou autrement dit, de m'enlever ; mais le pouvait-il ? Qu'on se rappelle la différence de nos situations respectives, les risques de ma réputation, les scrupules de son honneur, que l'on mette tout cela dans la balance avec ma douleur et mon désespoir, l'on me plaindra peut-être encore plus que l'on ne sera porté à me blâmer.

Moi, je pense fermement que les femmes, lorsqu'elles aiment, ne s'arrê-

tent jamais devant l'idée d'un sacrifice, quel qu'il soit; au moins, je puis répondre que, pour mon propre compte, rien ne m'eût coûté en faveur de l'objet aimé. Les apparences les plus faites pour me compromettre ne me coûtaient rien, tant que j'ai demeuré sous l'empire de cette dangereuse passion; il n'y avait que la vertu seule que je ne pusse pas abandonner, et cela peut-être encore parce que c'eût été perdre trop de mon prix aux yeux de l'homme dont l'estime et l amour m'étaient plus chers mille fois que ma propre existence.

Malheur à la femme qui serait dans le cas de considérer avec lenteur, de peser les petites précautions de son sexe, lorsqu'elle a trouvé l'amant qu'elle croit digne d'elle ! malheur à la femme qui sacrifie à de vaines formes les obligations d'un engagement sacré ! malheur enfin à celle qui, ayant donné son cœur, se croit encore en liberté d'agir avec indifférence.

Croyez avec moi, Charlotte, que dans une ame sur laquelle l'intérêt sordide n'a pas d'influence, l'amour agit comme la vertu, et se nourrit et se glorifie comme elle de sacrifices et de renoncemens.

Pénétrée de ces idées, que je ne fais qu'analyser ici d'après mes souvenirs de ce temps là, je résolus de parler à Algernon ; l'occasion propice n'arriva pas aussitôt; je souffris de ce retard plus qu'il n'est au pouvoir des termes de l'exprimer : chaque heure de suspens, on l'a dit avec bien de l'onction et de la vérité, chaque heure de suspens est un siècle pour celui qui aime. Enfin, à force de chercher l'occasion, elle se présenta ; je trouvai Algernon près de la vieille ruine du jardin dont je vous ai déjà tant parlé ; à mon approche, il se leva, me salua respectueusement, et allait se retirer ; son aspect était sombre, toute sa figure profondément triste.

« Que faites-vous, Algernon, lui criai-je? ne voyez-vous pas que votre Caroline vous cherche, qu'elle est toujours attachée à vos pas? Ah! pourquoi la fuyez-vous? pourquoi cette impatience de partir? pourquoi paraître si abattu?

« Madame, répondit-il, c'est mon devoir de me retirer; je ne dois pas m'arrêter ici, je ne dois pas exprimer....

« Quel devoir, interrompis-je, vous fait cette loi de vous retirer, de me fuir et de vous taire? Algernon aurait-il changé? n'aime-t-il plus sa Caroline? Vous soupirez? est-ce que votre cœur vous dit qu'il n'est plus le même, qu'il n'est plus à moi? Oh! non; vous êtes interdit, vous paraissez faible; reposez-vous un instant près de Caroline. » Il s'assit.

« Madame, dit-il, avec une voix couverte et troublée, d'où vous vient cette bonté pour le malheureux Alger-

non ? que prétendez-vous de lui, pour le retenir ainsi, fiancée, comme vous l'êtes, au prince d'Angleterre? pourquoi plutôt ne me pas bannir de ces lieux que de m'y arrêter? pourquoi ne m'ordonnez-vous pas en un mot de mourir? la mort serait préférable à la vie vagabonde et errante que je vais traîner désormais; car, n'en doutez pas, je n'irai point attrister le cœur d'un père par le spectacle d'un mal affreux et incurable. Que pourrait sa bonté pour me rendre la raison? il n'y a point de remède là où il n'y a plus d'espérance. Je m'étais enivré de l'idée que j'allais devenir le soutien de sa vieillesse, vaine présomption! celui qui ne peut rien pour soi, que peut-il pour les autres?

« Et croyez-vous, Algernon, reprisje avec véhémence, croyez-vous que vous sachant mort ou infortuné et sans espérance, je pusse demeurer tranquille? pensez-vous si mal de moi, ajoutai-je avec un son de voix profond

et concentré que je tirai de mon ame, pensez-vous que votre état de désespoir ne fût pas complètement partagé par celle qui en serait la coupable cause? Non, Monsieur; puisqu'il faut vous l'apprendre, je ne suis pas fiancée au prince de Galles, et l'on n'a obtenu mon consentement à cette union abhorrée que par une simple induction tirée de mon opiniâtre silence. Sachez que je vous aime plus que jamais, et que je veux partager votre sort; c'est une résolution irrévocable : ma fortune, ma personne, mon cœur, seront à vous, et ne seront jamais qu'à vous seul!

A cette déclaration, Algernon garda d'abord le silence, puis ne put proférer que ces mots : Providence divine! ô providence divine!

Il se jetta à genoux, leva les yeux au ciel, et ne put d'abord articuler une autre syllabe; enfin, il devint verbeux, ainsi que moi. Nos paroles étaient sans suite; mais elles exprimaient mille pro-

testations d'amour éternel, et nous convînmes de fuir ensemble et d'aller en Irlande trouver son vénérable père; nous le jurâmes en présence de ce Dieu qui lit dans les cœurs, qui put juger les nôtres, et qui ne les a point exaucés!

Qu'il soit dit ici en l'honneur d'Algernon, qu'avant de consentir à ma proposition, il éleva contr'elle une foule de difficultés que lui suggéra sa délicatesse sur ses obligations multipliées à mon père et la reconnaissance plus marquée encore qu'il croyait devoir à ma mère; il parla du déshonneur qui allait rejaillir sur lui, en déférant à mes projets; il ajouta avec sensibilité que je perdais pour lui ce qui fait l'objet de l'ambition du reste des femmes et de tous les humains, un trône.

« Cessez, Algernon, cessez de m'affliger, lui dis-je, mon père n'a point le droit de disposer de ma main malgré moi; on ne saura point que ma mère a prêté les mains à nos engagemens, et

je laisserai derrière moi une déclaration publique et formelle où vous serez justifié de tout ce qui pourrait s'attacher de honteux à vos actes, et par là ternir l'éclat de votre belle réputation. J'y expliquerai que c'est moi seule qui ai résisté à la volonté tyrannique de mon père; que c'est moi qui n'ai pas voulu soumettre mon cœur à des considérations d'intérêt et d'ambition; que le mérite n'étant ni dans la naissance, ni dans le rang, ni dans les richesses, je préférais à tous ces avantages, qui ne sont que les dons d'une fortune aveugle, les qualités et les vertus que la providence ne départ qu'à un petit nombre de ses élus, vertus que vous seul peut-être possédez dans un degré aussi éminent.

Le reste de cette entrevue décisive fut employé à arranger les plans de notre évasion, et à aviser aux moyens de la faire réussir.

Il fut finalement résolu qu'Algernon

se rendrait le plutôt possible en Irlande, qu'il y préparerait tout pour ma réception, et qu'il reviendrait sur le continent par la voie de Hambourg, avec un assez grand nombre d'amis braves et dévoués, pour m'en former une escorte suffisante au besoin. Les relais de chevaux, la précaution de fréter un navire, tout fut prévu.

Les choses ainsi expliquées, nous rejoignîmes séparément la société. Algernon ne tarda pas à obtenir la permission de retourner vers son père, et je le vis partir avec une joie dont il m'était très-difficile de cacher les signes. Il emportait avec lui empreinte sur son cœur l'image de la figure et de l'innocence de votre mère. Oh, mon enfant, que de présages de bonheur fascinaient alors mes yeux!

Je n'oublierai jamais les adieux d'Algernon. En prenant congé du duc, de la duchesse, de Mélina et du prince Louis, son maintien était remarquable

par son air de grâces, de dignité et d'aisance ; mais quand il en vint à moi, rien de plus rempli d'hésitation et presque de plus gauche que sa manière et que toute sa personne. Il me prit la main ; une rougeur subite colora son visage ; il tremblait. Il sentit son embarras et se retira précipitamment.

Je m'arrête.

CAROLINE.

LETTRE XXXII.

La langueur et la tristesse occasionnées par l'absence d'Algernon, se virent quelquefois interrompues par l'arrivée de divers personnages singuliers, et comme tels bons à mentionner. De ce nombre nous compterons le révérend M......, aumônier du prince de Galles.

Vraiment ce ministre des autels a des droits à une notice toute particulière. Ce n'est pas trop dire que d'avancer qu'il n'y a rien en lui de moderne; à entendre ses expressions et à analyser ses sentimens, on le croirait du siècle précédent. Sa personne augmente encore l'illusion, car il est dans ses manières et la forme de ses habits, de cent ans au moins en deçà de l'époque de son existence. Peut-être aussi la

mission dont je le savais chargé ne me prévint-elle pas trop favorablement pour lui. Quoi qu'il en soit, il me parut un être parfaitement ridicule. Plût à Dieu qu'il n'eût pas été au même degré dissimulé, rampant et perfide !

Ni les lettres de S. A. R. le prince de Galles, ni celles de lady Jersey, ne faisaient aucune mention de la famille de l'aumônier. Mais de tout ce que j'ai appris depuis, il est facile d'inférer que l'orgueil de cet homme vain se complaît, faute du contraire, à entendre répéter qu'il doit tout à son mérite et rien à sa naissance.

Envoyé par le prince lui-même pour lui transmettre les observations qu'il serait à même de faire sur ma manière d'être et de me conduire, sur ma façon de penser et de m'exprimer, il épiait chacun de mes gestes, commentait toutes mes paroles, et fut devenu même embarrassant pour moi, si je n'avais pas eu d'aussi fortes raisons de

ne pas tenir le moins du monde à sa bonne opinion ou à ses récits. Je ne pouvais même me défendre dans l'occasion, de prendre un plaisir malin et secret à le contrarier. Un jour qu'il déclamait contre la légèreté des jeunes dames allemandes, je fis jouer aussitôt une walse, et dansai avec le prince Louis. S'il blâmait dans une princesse l'habitude de faire de la musique comme une cantatrice mercenaire, j'étais aussitôt à ma harpe, et j'y jouais les airs les plus gais de mon répertoire. Ah, que j'étais folle! mais il ne me venait pas à l'idée que je dusse avoir tant à redouter de la vengeance de cet homme, ni moins encore que je fusse destinée un jour à en être la victime, et à voir tout mon bonheur dépendre de ses menées infâmes et cruelles. Cet aumônier était d'autant plus redoutable, que malgré l'antipathie dont il payait l'aversion que j'avais prise pour lui, il savait admirablement maîtriser ses sen-

timens. Rempli de connaissances scholastiques et versé dans la science du cœur, il avait le talent suprême de plaire à tout le monde, hors à moi seule; mais quoiqu'il se fût aperçu d'une chose qui allait jusqu'à l'évidence, je n'en étais pas moins l'objet de ses attentions et de tous ses soins. Mon père admirait son savoir, et le reste de la société du palais s'accordait à lui trouver cet air évangélique que l'on suppose aux apôtres, dont, au surplus, il n'avait que l'extérieur, car la suite m'a appris à quel point un cœur haineux et un esprit pervers, avaient su se revêtir, sous sa forme, du masque de l'hypocrisie.

Pour votre amusement, ma chère Charlotte, je relaterai ici une conversation qui se passa entre nous dans la matinée d'un dimanche où il m'exhorta à substituer la lecture de la Bible, à celle des poëmes de Pope, que je tenais à la main dans le moment même.

« Point de lecture profane, Madame ; le dimanche est un jour réservé à Dieu et à sa parole. »

« Monsieur, lui dis-je, c'est le troisième chant de l'essai sur l'homme. Pourriez-vous m'indiquer quelque chose d'immoral dans aucun des passages qui s'y trouvent ? Il me semble pour moi que rien ne saurait être plus religieux, plus édifiant, que la lecture d'un livre qui nous montre toujours le créateur prêt à faire le bien, et ne prisant sa toute-puissance que dans le sens de sa bonté envers ses créatures. Que d'idées de reconnaissance cette sublime pensée du poète est faite pour inspirer! Ne vaut-il pas beaucoup mieux sentir ainsi, que de juger des choses trop superficiellement, et de voir le monde régi par une puissance inique et malfaisante ? Pope nous montre un Dieu qui nous laissant notre raison, notre liberté, n'exige que l'hommage qu'elles nous dictent : l'Ecriture même n'a pas

un autre langage. Souffrez donc que j'honore Dieu à ma manière, puisque d'ailleurs elle est autorisée par les livres saints, et trouvez bon qu'à l'avenir je vous supplie de ne pas intervenir avec les notions de piété que des habitudes ont consacrées pour moi depuis l'enfance. »

Cette brusque répartie fut sentie par l'aumônier dans toute sa rigueur. Je le vis de dépit se mordre les lèvres, méditant peut-être déjà une partie du mal qu'il m'a fait long-temps après.

Je conviens, Charlotte, que j'étais imprudente; mais je m'étais prescrit mon rôle, sans prévoir combien j'aurais à en dévier dans la suite des temps.

CAROLINE.

LETTRE XXXIII.

Vous pouvez bien croire, ma chère fille, que la conversation que j'avais eue avec l'aumônier du prince anglais, n'avait pas laissé de me causer une peine très-vive. Heureusement une autre pensée vint y faire diversion. Vous imaginerez que ce doit être le souvenir d'Algernon; vous vous tromperez : ce n'était plus Algernon, cette fois-ci, c'était mon frère, le prince-héréditaire de Brunswick, nouvellement arrivé de Berlin.

Je ne vous ai fait encore aucune mention de mon frère. Il méritait bien toutefois d'être connu de vous, comme votre seul oncle maternel, et sur-tout comme le parent le plus affectueux, le plus aimable et à-la-fois le meilleur des hommes. Destiné à fournir la même car-

rière que son père et qu'une longue lignée d'ancêtres, il avait embrassé de bonne heure l'état militaire, et avait presque toujours résidé en Prusse, auprès de la personne du roi, dont il était un des aides-de-camp. Cette longue absence me l'avait rendu presque étranger; cependant je le revis avec enthousiasme, j'admirai sa bonne grâce, son air martial, et plus que tout cela, je fus enchantée de ce bon cœur si attachant, qui paraît presque dans chacun de ses mots.

Mille réminiscences se présentent ici à mon esprit, sur l'enfance de ce frère chéri. Je ne sais si le sang dont il était sorti opérait réellement en lui, mais je me souviendrai toujours de la précocité de son amour pour les armes. Jamais vocation n'a été, je le pense, aussi décidée. Faisant une noble allusion à l'illustration que son père avait acquise sous ce titre, il n'avait pas encore dix ans, qu'il disait pompeusement en mar-

chant : Je suis le prince héréditaire de Brunswick, que l'on se range de devant moi. Dans tous les exercices du corps il excellait par-dessus ses rivaux. A Brunswick, à Berlin, il emportait la victoire dans tous les tournois. Algernon seul, qui avait été son fidèle écuyer pendant sa jeunesse, Algernon seul, lui disputait le prix de l'adresse et du courage, et cette circonstance même, qui aigrit une ame commune, l'avait fait prendre dans la plus haute faveur par le généreux prince.

Jugez combien il dut m'être cher, quand je l'entendis regretter hautement l'ami de sa jeunese. Il n'avait pas besoin de ce titre, sans doute, auprès de moi; mais le cœur d'une amante n'est plus à elle, il ne sent plus rien qu'en vue et en relation de l'homme qui s'en est rendu le possesseur. Revenons à ce qui regarde personnellement mon frère. J'ai parlé de son goût inné pour la guerre, goût qui ne fit que se fortifier

en lui chaque jour par les entretiens du duc. Il était curieux d'entendre quelquefois le père et le fils discuter sur cet art terrible.

« Tu sais bien peu, disait le duc à son fils, quand il l'entendait se livrer à toute l'exaltation de sa jeune tête, tu sais bien peu ce que c'est que la vie d'un soldat. Les dangers de sa profession ne sont que la moindre partie des rigueurs qui y sont attachées. La faim, la soif, les privations de toute espèce, les chaleurs de l'été, les glaces de l'hiver, voilà le cortège dont il marche environné. La gloire même ne le récompense pas toujours de tant de travaux; et des revers plus souvent que des succès sont le prix de son courage. Quel état! Tantôt des marches rapides et forcées presqu'au-dessus des forces de l'homme! Alors le soldat se trouve exposé à périr de fatigue! Tantôt une bataille longue et indécise, à la fin de laquelle il lui faut chercher sur

la terre nue et humide, parmi le bruit des armes, parmi les morts et les blessés, un repos que réclame la nature épuisée. Le lendemain, à peine le soleil a-t-il recommencé son cours, que de nouvelles épreuves l'attendent; mais la nature physique se plie encore à tout cela. La partie morale de l'homme a des assauts plus difficiles à soutenir. O mon fils! lorsque tu verras périr auprès de toi quelqu'ami fidèle, frappé par le fer ou le feu de l'ennemi, lorsque tes braves soldats seront entassés morts autour de toi, ceux-là mêmes qui venaient d'être à l'instant, peut-être, les instrumens de ta victoire, lorsque tu marcheras dans leur sang généreux, voilà ce que le cœur le plus ferme ne peut envisager sans un frémissement mêlé d'horreur. Cependant la gloire console encore de maux si affreux; mais quand la gloire elle-même est flétrie comme la mienne l'a été par ma retraite de Champagne; quand, pour le rétablisse-

ment impossible de la maison de Bourbon, j'ai vu mes rangs moissonnés par la famine non moins que par l'ennemi ; que j'ai vu mes meilleurs amis, mes plus anciens camarades tomber autour de moi, et que, pour toute récompense de peines si dures à supporter, j'ai perdu encore une réputation que je me croyais légitimement acquise ; parle maintenant ; que penses-tu, mon fils, de la vie du guerrier ? »

« O mon père ! la gloire ne serait rien s'il ne fallait l'acheter à un si haut prix. Notre honneur est indépendant de la fortune ; et qu'importe de payer un peu plutôt, un peu plus tard, le tribut à la nature ? l'essentiel est de se faire un nom qui ne périsse jamais. Heureux les mortels favorisés du hasard, et à qui leur rang dans le monde permet d'aller à la renommée ! Je ne redoute pas une mort prématurée, mais je tiens à ce qu'il soit dit de moi : Il a vécu, ou il est mort glorieusement. »

« J'aime cette valeur brillante qui éclate en tous tes discours, reprit le duc. Il n'y a pas eu un seul homme de notre maison qui ne se soit distingué dans les armes. Le grand Frédéric, son frère le prince Henri, le prince Ferdinand, moi-même, hélas ! déchu, mais peut-être destiné encore par le ciel à remonter au sommet de la gloire ! Puisses-tu égaler tous les héros de ta race, les surpasser même ! Puissé-je m'honorer d'un tel fils ! Puissé-je entendre que ses succès ont fait oublier au monde les derniers malheurs de son père ! Que la guerre se rallume entre la France et la Prusse, je veux encore te guider dans les périls, et peut-être te donner les leçons de la victoire ! »

« Monseigneur, mon père, reprit le jeune homme, je ne désire que ce moment fortuné. Dès que la trompette aura sonné, je rejoindrai les escadrons de mon roi. Il me semble que j'entends la voix forte de mon père retentir de

rang en rang, que je vois ses décorations briller au soleil, son panache balancé par les vents, et son fier coursier, orgueilleux de son poids, battre et déchirer sous lui la terre. »

« Tes paroles sont d'un heureux présage, ô mon fils ! je les veux prendre pour augure. Puisse le Tout-Puissant, dont tu soutiendras les droits contre les armées des Français, couronner ta vaillance par un succès complet et digne de la cause du ciel même! Puissé-je ne mourir qu'après avoir entendu ton nom retentir de toutes parts aux applaudissemens de l'univers ! »

C'est peu de temps après cet intéressant dialogue, que mon frère partit pour Berlin. Il ne tarda pas à s'y distinguer comme homme de tête et d'exécution. Bientôt il devint colonel et aide-de-camp du roi. Lorsqu'il revint, il avait déjà acquis la réputation d'un des plus braves et des plus accomplis des hommes. Mon père et lui étaient

inséparables, et il me devint extrêmement cher, comme je l'ai dit d'abord, en louant Algernon dans toutes les occasions, ensuite par son propre mérite, et mille attentions pleines de charmes dont il ne cessait de me combler.

Mais qui parmi nous ne louait point Algernon ? Son absence était une calamité générale. La malheureuse Mélina, tout en renonçant personnellement à lui, ne s'était point accoutumée à ne plus le voir habituellement; et le prince Louis, pour se la rendre favorable, ne cessait d'en prédire le prochain retour par une de ces faiblesses du cœur humain que l'on conçoit mieux qu'on ne se les explique.

L'arrivée de mon frère et sa société bruyante ne laissèrent pas de survenir très à propos pour nous distraire de la vie monotone que nous étions réduits à mener. Nous avions jusque-là l'air dans nos réunions, plutôt d'un groupe de marbre inanimé, que d'une

société d'êtres vivans. Ce fut donc à cet aimable jeune homme que je dus de supporter l'absence la plus cruelle. Quelle tendre reconnaissance aussi lui en ai-je vouée ! Il ne l'ignore pas, et son excessive bonté plus d'une fois a sympathisé avec mes sentimens et compati à mes douleurs.

On nous annonça aussi vers le même temps la prochaine arrivée d'une famille anglaise très-intéressante, sir William et lady Hamilton. L'aumônier s'étendit beaucoup sur leur chapitre. Je vous apprendrai de quelle manière, dans ma prochaine lettre. Toute à sa fille.

CAROLINE.

LETTRE XXXIV.

Puisque j'ai parlé de l'aumônier du prince, il est essentiel, ma chère enfant, que je touche quelque chose de son caractère. La première impression que produisent ses discours, c'est l'étonnante facilité avec laquelle, pour un homme d'église, il se livre à l'adulation la plus basse toutes les fois qu'il s'agit de ses bienfaiteurs ou de ses patrons. Une religion si commode a de quoi surprendre, et frappe d'abord comme un trait honteux de la part d'une personne dans les ordres; mais ce qui ne peut que réunir pour lui la haine au mépris, c'est de l'entendre décrier avec acrimonie, et sans ménagement comme sans pudeur, tout le reste des hommes, hors ceux dont il dépend. Jugez de sa manière par un

exemple. Sir William et lady Hamilton arrivèrent à Brunswick pendant le séjour de ce dangereux prêtre parmi nous; voilà très-fidèlement sous quelle face ils nous furent représentés par son pinceau caustique et mordant.

Suivant la remarque étudiée de l'aumônier, il n'y aurait point de pays dans le monde où l'état que les femmes doivent tenir dans la société soit aussi indécis qu'en Angleterre; par les uns, il est jugé que c'est beaucoup faire en leur faveur que de leur apprendre l'alphabet; d'autres, en leur accordant mille grâces particulières et un genre de mérite touchant, qui est l'apanage exclusif de leur sexe, voudraient les borner uniquement aux travaux du ménage et aux soins de la santé de leurs enfans. Enfin, il est un troisième parti parmi les hommes, qui a la bonté de les regarder comme aussi dignes des bienfaits d'une éducation lettrée, et comme aussi susceptibles de s'appro-

prier les ornemens de l'esprit, et même d'acquérir les avantages de l'érudition, que cette autre moitié du genre humain à laquelle la force et l'empire sont dévolus en partage,

Victorque verum volitare per ora.

Au nombre des adeptes qui professent ce dernier principe, toujours en suivant la pensée ou l'expression de l'aumônier, il faudrait distinguer éminemment le chevalier Hamilton; il commença sa carrière, bien décidé à différer en tout point du monde entier. Non content d'avoir erré sur la plus grande partie de la surface du globe, ses excursions ne lui suffirent même pas, et il prit plaisir à s'enfoncer souvent dans les obscures profondeurs d'Herculanum et de Pompeïa. Le voilà dès-lors considéré comme curieux et comme antiquaire; ces deux traits d'originalité ne sont pas encore assez. Au mépris des usages universellement res-

pectés chez toutes les nations civilisées, il imagine de se choisir une épouse, non dans sa propre classe, chose toute simple, et qui par là serait trop ordinaire, mais il va la chercher où...? parmi ces femmes vouées à l'opprobre, et qui, réduites au dernier degré d'abjection, semblent s'être fait une gloire à elles en paraissant triompher de la juste honte qui ne cesse de les poursuivre.

L'idée de sir William n'était pas précisément d'associer à son sort une femme de cette vile description; mais, fidèle à son plan de fronder l'opinion générale, il voulait du moins qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir en rien conformé sa conduite à cette routine qui, selon lui, n'est propre à guider que les esprits vulgaires. Plein d'enthousiasme pour les femmes, et leur champion déclaré dans toutes les occasions possibles, son idée était de prouver peut-être que la perfection du

goût, tenant beaucoup plus qu'on ne le pense communément à la finesse du discernement et à la délicatesse des organes, l'être le plus éminemment doué de ces deux qualités avait le plus grand droit relatif d'y prétendre ; cependant, nul objet ne se montrant à ses yeux avec les traits du type qui était dans son ame, tel qu'un statuaire hardi et doué du génie créateur, sir William ne cherche plus que le bloc de marbre auquel il brûle de donner le dessin et les formes ; ce bloc, c'est une belle et jeune fille assez neuve pour prendre facilement la première empreinte, assez solide de caractère toutefois pour retenir déjà cette empreinte avec force.

Sir William, à titre de savant, étant membre de la société royale de Londres, cette qualité lui donnait libre entrée dans les ateliers publics de sculpture et de peinture ; là, on voyait confusément des nudités vivantes d'hommes

et de femmes destinées à servir de modèles aux artistes. Les hommes, comme on sait, sont généralement tirés des classes nécessiteuses; les femmes, du rebut de leur sexe. Parmi ces dernières figurait alors une jeune paysanne, connue sous le nom de *la jolie laitière;* elle avait les traits et la figure d'Hébé. Un amour inné de l'art lui faisait prendre complaisamment toutes les pauses, et mille ébauches retraçaient à l'envi ses naissantes beautés sur le marbre et sur la toile. Sir William fut charmé; et de là à l'exécution de son plan favori, il n'y eut pour lui qu'un pas à faire; l'étude des beaux-arts, des langues mortes, si nécessaires à la vraie connaissance de l'antique, dont elles furent les contemporaines, voilà les préliminaires qu'il jugea indispensables avant de consommer son projet de mener à l'autel l'idole que son cœur venait d'élire. La séduisante laitière ne put pas être détachée aussitôt de son occupa-

tion nouvelle ; elle prenait plaisir à se voir copier en Vénus marine avec le dauphin à ses pieds et les autres attributs de la célèbre statue connue sous le nom de *la Médicis*. Cette prédilection acheva de tourner la tête à l'amoureux baronet ; il réitéra ses propositions, qui furent à la fin acceptées ; elles portaient que cette odalisque d'un genre nouveau s'abandonnerait totalement à la direction qui lui était offerte, et qu'elle suivrait avec tout le zèle et toute l'ardeur dont elle était capable les divers cours d'enseignement qui lui seraient imposés ; ces conditions souscrites de part et d'autre, on tenta de suite l'expérience, et son succès dépassa de bien loin tout ce que l'attente la plus ambitieuse aurait osé espérer.

L'aimable Fanny (car c'est ainsi qu'on l'appellait tout simplement alors) l'aimable Fanny, au bout de quelques années, non-seulement devint familière avec les productions les plus estimées

de la littérature anglaise, mais de toutes les autres littératures modernes qui valent la peine d'être comptées; la française, l'italienne, l'allemande et l'espagnole, suivant le degré de leur prééminence, eurent part à ses lectures, et la connaissance approfondie du grec et du latin ne fut qu'un délassement et un jeu pour elle, tant son aptitude était étendue et variée.

Le temps était venu pour l'accomplissement des vœux de sir William; toutes les conditions étaient remplies. Ce n'était pas le rôle de Fanny d'élever des difficultés; le mariage fut conclu, et elle fut présentée dans le monde sous le nom de lady Hamilton. Bientôt ce dernier nom devint synonyme de tout ce qu'il peut y avoir de grâces, de charmes et d'amabilité dans une femme. Vous sentez, Charlotte, que ce n'est plus l'aumônier qui parle ici; à l'en croire, au contraire, le scandale suivit par-tout les pas de la nouvelle épouse,

Sur le continent, dès qu'elle y parut, les hommages l'environnèrent; à Naples particulièrement, l'on dit que le roi.... Mais il serait déplacé, de ma part, de répéter les odieuses imputations d'une langue envenimée ; de tels détails blesseraient votre délicatesse et révolteraient votre ame avec juste raison. Lady Hamilton, à mes yeux, est aussi méritante que belle; je ne crois pas qu'elle ait jamais dévié de la ligne de ses devoirs; je ne le crois pas, vous dis-je ; j'ai été à même de la juger, et vous pouvez, sur ces matières, vous en rapporter implicitement à moi.

Quand une femme parcourt sans broncher les routes glissantes de la grandeur et des plaisirs, qu'elle traverse avec le même à-plomb les cours étrangères et leurs écueils innombrables, quand la calomnie, qui n'a jamais respecté l'innocence, n'a point effleuré la réputation de cette femme, elle devrait être à l'abri, ce me semble,

de toute attaque envieuse, sur-tout de la part de ces gens qui croyent si mal-à-propos appartenir à la cour des rois, parce qu'il leur est permis d'en respirer l'atmosphère extérieure. Partout où il y aura du mérite et de la beauté, l'envie et la calomnie se retrouveront toujours, et c'est à ces avantages seuls que j'attribue les mauvais discours tenus sur lady Hamilton à Naples et ailleurs.

Au surplus, rien n'est plus majestueux que sa personne, et la nature semble avoir pris soin de tempérer l'impression sévère de ses traits réguliers par l'habitude qu'elle lui a donnée d'un jeu continuel de physionomie où le sourire le plus grâcieux revient sans cesse et se trouvé secondé par le son de voix le plus doux et le plus mélodieux. Au jugement des personnes les plus capables d'en juger, on n'a jamais entendu, si ce n'est par des virtuoses de profession et des orateurs publics, le talent de la parole et du chant porté

à ce degré de perfection ; l'expression animée de sa figure, la puissance de ses regards, l'élégance de son port de tête, sont irrésistibles, et n'ont peut-être jamais été égalées.

L'enchantement fut général parmi nous pendant tout le temps qu'elle consentit à nous faire jouir du charme ineffable de sa société ; enfin, sir William nous annonça son départ pour Naples, où il retournait en sa même qualité d'ambassadeur, et la tristesse devint aussi grande au château que la joie y avait été partagée. Pendant son trop court séjour à Brunswick, lady Hamilton saisit plusieurs fois l'occasion de parler de mon mariage projeté avec le fils ainé du roi d'Angleterre ; elle me le dépeignit comme l'homme le plus aimable et les manières les plus accomplies; mais elle eut le tact et la délicatesse de cesser de ramener la conversation sur ce sujet, dès qu'elle se fut aperçue qu'il m'embarrassait dou-

loureusement. On ne peut mettre plus d'art qu'elle ne le fait à passer d'un entretien où le cœur et la délicatesse d'une femme bien née se trouvent péniblement impliquées, à ces lieux communs, qui sont du ressort de tout le monde, et qui n'intéressent personne en particulier. Vers ce temps, il est vrai que j'attendais impatiemment le retour d'Algernon; et cette pensée absorbait en moi toutes les autres; j'avais reçu une lettre de lui m'annonçant l'approbation de ses parens, et sa détermination de revenir bientôt s'assurer de la main de sa Caroline, ou de périr dans la tentative. Pardon, ma chère Charlotte, si je m'interromps ici; une foule de visions sinistres se jettent au-devant de mes yeux, et je ne vois plus ce que j'écris.

CAROLINE.

LETTRE XXXV.

Au moment où je déplorais avec le plus d'amertume l'absence momentanée d'Algernon, et où mon cœur soupirait avec le plus d'ardeur et d'impatience après son heureux retour, je reçus une lettre de lui m'annonçant son départ prochain, et toute pleine de l'espérance de revoir bientôt et de serrer dans ses bras celle qu'il aimait plus que sa vie, qui lui était plus chère que le monde entier.

Plusieurs semaines s'écoulèrent cependant sans aucune nouvelle ultérieure ; quel pénible intervalle pour une affection si vive que la mienne et si craintive tout-à-la-fois ! Chaque souffle de vent élevait une tempête dans mon ame troublée ; plus de sommeil, ou un sommeil sans repos. Je me sou-

viens toujours d'une vision horrible qui, sous la forme d'un rêve, vint se présenter à moi : je me croyais sur les bords de la mer, dont les flots étaient agités par l'orage ; un navire en détresse apparut à ma vue, heurta contre un écueil, et enfonça presqu'aussitôt. Je me précipitai au-devant des débris du naufrage, dans un état d'angoisses qui tenait de la frénésie ; j'entendis la voix d'Algernon presqu'éteinte. Succombant sous cette impression affreuse, je me jetai moi-même au milieu des vagues ; mais, en ce moment, ce fut Algernon qui, à demi-noyé et presqu'insensible, m'arracha à une destruction qui devenait inévitable. Le réveil vint dissiper toute cette chimère ; mais de l'impression profonde qu'elle avait produite sur mes nerfs, il résulta pour moi un tremblement continuel : le moindre bruit me faisait tressaillir, et j'avais beaucoup de peine, en appelant toute ma raison à mon secours, à me per-

suader réellement qu'Algernon n'avait pas trouvé la mort dans les abîmes de l'Océan.

Je reçus enfin une lettre de lui, remplie d'assurances d'amour et de constance éternelle, s'étendant avec transport sur la félicité à laquelle il se croyait sur le point d'atteindre, et fixant le jour, l'heure et le lieu où je devais jouir de nouveau de sa présence adorée.

On peut aisément croire que je ne me fis pas attendre au rendez-vous. Chaque jour, chaque heure j'avais anticipé sur le bonheur qui m'était promis, et en proportion de la proximité du moment décisif, cette illusion semblait acquérir plus de substance pour moi.

J'étais à la fenêtre, épiant au plus loin de l'œil tout ce qui se présentait sur la route. Est-ce lui, est-ce lui? disais-je à chaque forme humaine qui se dessinait imparfaitement devant moi. Des chevaux s'arrêtèrent; je fus la première à les apercevoir. Descendre et

voler vers eux fut l'affaire d'un moment; mais je cherchai en vain, parmi les cavaliers qui m'avaient frappés, l'objet distinct de tous mes souhaits.

Un d'entre eux s'approche avec courtoisie : « Où est Algernon, lui dis-je? N'est-il pas avec vous? » A son silence prolongé, je crus discerner un air de douleur et d'inquiétude sur son visage. «Madame, me répondit-il enfin, je suis chargé de vous dire..... De me dire, quoi! interrompis-je, qu'il n'est pas venu? Il m'avait cependant écrit qu'il viendrait : quelle raison a pu l'en empêcher? »

« Je suis son ami, Madame, et je suis venu de sa part en exprès vers vous, reprit poliment le cavalier. »

« Quoi donc! Monsieur, lui demandai-je, aurait-il changé d'idée? Ne m'aime-t-il plus? Se repent-il, se dédit-il de sa promesse? Son père s'oppose-t-il à notre union? Le danger de la démarche qu'il fait glace-t-il son cou-

rage ? N'est-il plus le même ? Vous soupirez !... Ah ! Monsieur, ne dois-je plus être à lui ? Faut-il renoncer à cette espérance ? Parlez ; éclairez-moi sur mon triste sort. »

« Madame, répliqua le noble étranger, excusez en moi un mouvement de trouble occasionné par la solennité de mon ministère actuel. Mais ne croyez pas que mon ami soit capable de jamais manquer de courage ou de faire aucun acte déshonorant. » « Est-il donc malade, m'écriai-je ? Désignez-moi alors où je puis le trouver, pour que j'aille, pour que je vole à son secours. »

A cette précipitatiou avec laquelle je parlais, l'étranger jeta sur moi un regard de la plus touchante sensibilité. J'étais immobile et interdite ; un voile épais obscurcissait mes yeux. « Ah ! repris-je en rompant de nouveau le silence, mon malheur n'est que trop certain : Algernon est mort, Algernon n'existe plus pour son amie ! »

« Juste ciel ! Madame, pourquoi ces craintes ? A Dieu ne plaise qu'Algernon ne soit plus de ce monde, pour être privé de tant de tendresse. Non, votre Algernon vit, et vit pour vous aimer plus que jamais ; mais moi qui suis son ami, je n'ai pas jugé prudent qu'il approchât de si près la capitale des états de votre père. Sa présence seule éventerait tous vos projets : je l'ai donc forcé à se tenir à plusieurs lieues en arrière. Voici une lettre qui vous expliquera comment vous devez vous y prendre pour le rejoindre, et pour arranger avec plus de sûreté le plan de votre évasion. Allez, Madame, vous y préparer sans délai. Votre amour, je le vois, est égal au sien ; puisse-t-il durer toujours de part et d'autre ; puissiez-vous ne vous réunir bientôt que pour ne plus connaître de séparation que le tombeau ! »

Vous pouvez penser, ma chère Charlotte, que ce ne fut pas moi qui

suggérai le moindre empêchement ou le moindre retard. J'étais trop impatiente de rejoindre Algernon, et de commencer avec lui cette nouvelle carrière d'existence hors de laquelle il n'est point de bonheur, ni même il ne peut y avoir de plaisir véritable, je veux dire le mariage.

Etant entrée dans tout le détail des précautions qu'exigeait ma fuite avec l'aimable étranger, je retournai au palais sous l'empire des émotions les plus fortes que le cœur humain puisse éprouver.

A l'instant où je revis ma mère, un mouvement de pénitence s'empara de tout mon cœur : quel prix je lui avais réservé pour tant de soins et de tendresse ! Et quand j'aperçus mon père : Le voilà donc, me dis-je, celui dont je tiens la vie ! Bientôt son tombeau, ouvert par ma propre main, va s'ouvrir pour recueillir ses restes vénérables, car il ne survivra certainement pas à la

ruine de ses idées ambitieuses et à la perte de ses espérances. Malheureuse que je suis ! l'amour a donc eu sur moi la barbare puissance de me faire renoncer avec transport aux auteurs de mes jours ! Que m'ont-ils fait cependant pour les traiter avec tant d'ingratitude? Mais qu'y puis-je ? Ne suis-je point engagée à Algernon, et le passé n'est-il pas hors de notre pouvoir ? Quel être d'ailleurs mériterait comme lui mon affection sans bornes ? N'est-il pas l'ami de ma mère ? N'a-t-il pas été élevé sous la tutelle de mon père ? Tous deux le louent à outrance, et ne font que répéter ce qu'ils entendent dire à tout le monde sur son compte. J'ai donc la plus grande raison de l'aimer et de le préférer à tout autre homme.

Mais pourquoi vous communiquer les réflexions auxquelles je me livrais ? Qu'il vous suffise de savoir que je fis mes préparatifs secrets, et envoyai avertir de l'heure à laquelle j'étais ré-

solue à me mettre sous l'escorte de lord Edward Fitz-Gerald. C'était le nom de l'ami d'Algernon, qui m'avait été député par lui. Cette lettre étant déjà trop longue pour y comprendre encore le récit des particularités convenues pour assurer mon départ, je vous réfère à celle qui va suivre.

CAROLINE.

LETTRE XXXVI.

Je partis donc avec un étranger, ô ma fille ! Je me mis sous sa sauve-garde contre le pouvoir de mon père. Cette idée, l'heure solennelle de minuit, à laquelle j'étais convenue de rejoindre milord Edouard, la réflexion que j'abandonnais le lieu de ma naissance, les tombeaux de mes aïeux, formèrent une telle complication dans mon esprit, que la terreur me faisait perdre à chaque instant la direction de mes pas. Jamais, ma chère amie, je n'oublierai cet instant où ma tête en désordre, et mon cœur s'opposant en quelque sorte à lui-même, ne me laissaient de l'existence qu'un sentiment vague, confus, indéfini. Les extrêmes se rapprochent toujours, et il y a des momens où la puissance de sentir se perd et s'éteint dans

la force et l'excès même des sensations.

C'est ainsi que j'avançais machinalement devant moi jusqu'à la porte qui allait me rendre à cette liberté tant souhaitée. J'y trouvai l'ami d'Algernon. A son aspect, je fus rendue à moi-même, et, pâle, défaillante, un frisson me saisit comme à l'entrée d'un accès de fièvre. Lord Edouard s'en aperçut; il me soutint fortement d'une main, tandis que de l'autre il s'appuyait, dans l'obscurité, sur la garde de son épée nue.

Marchant de cette manière, nous atteignîmes une maison où je changeai mes vêtemens de femme contre ceux d'un adolescent anglais, et montai ensuite à cheval pour aller tirer mon amant des lieux où il se tenait caché et déguisé aussi lui-même. J'avais de la peine à garder les arçons; la moindre lueur, le moindre son me remplissaient d'épouvante et d'alarme. Bientôt, en me retournant, je ne vis plus le palais.

Mes craintes ne cessèrent pas toutefois immédiatement, et je redoublai d'appréhension et de terreur quand mon noble guide m'eut expliqué que l'endroit où nous attendait Algernon était beaucoup plus éloigné qu'on ne me l'avait d'abord donné à croire. Nous y arrivâmes cependant au soleil levant, et nous y serions même parvenus beaucoup plutôt, si milord Edouard, par excès de précaution pour moi, ne nous avait pas fait faire un grand circuit en passant par une forêt écartée, au lieu de suivre la route battue.

Aussi fatiguée d'esprit que de corps, je fusse indubitablement tombée contre terre à ma descente de cheval, si Algernon ne s'était trouvé là pour me recevoir dans ses bras. A sa vue, mes terreurs me quittèrent, et, après un léger repas et deux heures d'inaction, je crus me sentir assez de force, ou du moins assez de courage pour poursuivre notre voyage.

La traite que nous fîmes alors fut encore plus longue que ne l'avait été la première. Je ne parlais pas toutefois de nous arrêter, lorsqu'Algernon, qui calculait ma faiblesse, me montra du doigt un temple lointain destiné à être le lieu de notre prochaine halte. Le soleil était sans nuages, et notre petite caravane élevait autour de nous d'affreux tourbillons de poussière. Nous continuâmes pendant quelque temps à souffrir de cette incommodité que la certitude que nous avions d'être poursuivis, et la crainte où nous étions d'être atteints rendaient presque insupportable. Enfin, de grands arbres étendirent leurs branches sur nos têtes, et de l'herbe courte comme du gazon se trouva sous les pieds de nos chevaux; un vent rafraîchissant sortait des bois, et paraissait provenir du courant d'une petite rivière qui en bordait la lisière. « O mon Algernon, m'écriai-je, quels beaux lieux sont ceux où nous som-

mes ! Mais j'aperçois un monument; serait-ce une tombe? Approchons. » C'était en effet une tombe. En écartant les branches de saules pleureurs qui la couvraient, j'y lus ces mots :

Ici repose un Brunswick dont la vie fut un enchaînement continu de faits glorieux et d'actes de bienfaisance.

« Mon grand-père ! m'écriai-je; oh c'en est trop ! et je pleurai abondamment. Pardonnez, cher Algernon, lui dis-je, mais il m'aimait avec tant de tendresse ! sa mémoire est si vénérable pour moi ! Ah dieux ! comment puis-je sans effusion de cœur, songer que je condamne en ce moment son fils et son successeur à répandre des larmes éternelles et stériles. » « Calmez-vous, ma chère Caroline, calmez-vous, reprit Algernon, j'honore vos regrets, et votre touchante sensibilité, loin de blesser ou d'offenser mon cœur, y verse un

torrent de délices. Pourquoi ne pleureriez-vous pas? Mais faut-il que j'en sois la cause? Comment, né dans la médiocrité, ai-je pu aspirer à la main d'une princesse? Allez, ce n'est pas vous qui êtes coupable, c'est moi seul. C'est moi qui dans ce moment vous enlève aux embrassemens d'une mère qui m'a comblé des marques les moins équivoques de sa protection; c'est moi qui ai trahi votre père, mon illustre général. La pensée en est affreuse! »

Sa voix en cet instant avait contracté quelque chose de rauque; il laissa tomber ma main de la sienne, et son œil paraissait hagard. Je tremblai, je rougis. Il ressaisit ma main, voulut parler, mais la parole expira une seconde fois sur ses lèvres. Je fondis en larmes.

« O Algernon! lui dis-je enfin, prends pitié de ta Caroline! tu sais si elle t'aime, mais l'idée de ne plus revoir cette terre sépulcrale de ses ancêtres, lui a fait oublier un moment et son amant et

elle-même. Pardonne, c'est la dernière fois qu'elle se livrera à la douleur en ta présence. Adieu donc à jamais, saintes reliques, ombres religieuses, lieux sacrés, je ne vous reverrai plus. Adieu! adieu! »

A cette répétition du même mot, Algernon, comme inspiré, m'entraîna rapidement, et nous nous rendîmes auprès de lord Edouard Fitz-Gerald, qui depuis quelques momens n'avait cessé de nous inviter vainement à un repas frugal qu'il venait d'étaler sur l'herbe avec toute la sollicitude de l'amitié et toute la grâce de la bonhomie. Mais je m'arrête ici pour mieux détacher les unes des autres chaque scène de mes récits.

CAROLINE.

LETTRE XXXVII.

Le peu de minutes que je m'étais arrêtée près du tombeau de mon grand-père, m'avait rendu la force de remonter à cheval. La nuit très-obscure favorisait notre fuite, et nous résolûmes de mettre cette circonstance à profit. Des signes de chagrin se voyaient encore sur mon visage, et Algernon, qui s'en aperçut, m'en fit un tendre reproche. J'essuyai mes pleurs, mais une source qui semblait intarissable les renouvelait toujours.

Algernon me parla ainsi : « Il n'y a point de chagrin, ma chère Caroline, qui ne soit la proie du temps, mais en attendant qu'il consume les vôtres, tâchez de les surmonter vous-même. L'affection que vous témoignez pour les lieux de votre naissance, pour ceux

de qui vous tenez la vie, pour les restes d'un aïeul respectable, est la chose du monde la plus juste, mais il ne faut pas qu'elle excède de certaines bornes. L'amour n'a-t-il pas aussi ses droits? Aucune autre affection terrestre peut-elle lui être comparée ? »

Hélas, mon enfant, je confessais intérieurement la justesse de ces remarques, mais mon cœur rebelle n'en restait pas moins plongé dans toute l'ivresse de la douleur.

C'est sous ces tristes auspices que continuait notre voyage nocturne. Le cheval d'Algernon touchait presque le mien, tandis que milord Edouard, à quelque distance en arrière, veillait avec d'autres amis sur notre sûreté et sur celle de toute notre bande. Nous étions sous la direction d'un guide qui avait notre confiance et qui se vantait de connaître tous les défilés et tous les passages d'une route circuiteuse que nous avions prise à travers les monta-

gnes, pour échapper aux recherches inévitables que l'on devait faire de nos traces. Mais à peine les ombres eurent-elles couvert la terre depuis plusieurs heures, que nous eûmes la mortification de nous apercevoir que nous nous étions complètement égarés. Pas un sentier ne s'offrait à nos regards, et pendant long-temps nous marchâmes en nous orientant aux étoiles parmi des crevasses de rochers, et quelquefois sur le bord des précipices que nous ne pouvions voir dans l'horreur de la nuit dont nous étions environnés. Je reconnus dans la nature du pays les montagnes qui forment de ce côté la limite des états de mon père, et je me livrai à l'espérance d'en être bientôt sortie; mais la destinée, la destinée est un pouvoir invincible contre lequel lutte en vain l'universalité des hommes!

Notre marche, à force d'obstacles, avait fini par devenir impossible. Tantôt s'élevait devant nous un rocher à

pic dont il fallait contourner la base avec des peines et des périls incroyables; tantôt se présentait une pente si rapide que nos chevaux perdaient pied à tout instant et menaçaient de se laisser entraîner avec nous dans l'abîme. Après plusieurs heures passées de cette manière, nous tînmes conseil, et il fut résolu que l'on s'arrêterait jusqu'au jour. Epuisés de fatigue, comme nous l'étions tous, cette détermination ne put qu'être bien accueillie par chacun. On s'étendit sur la terre pour y chercher quelque repos, tandis qu'Algernon et moi, favorisés par le lever de la lune, nous préférâmes parcourir les lieux sauvages où nous nous trouvions. Bientôt avec la clarté douce de l'astre des nuits, nos yeux purent en remarquer les âpres beautés. Ici c'étaient des rochers en forme pyramidale; là leur chaîne se prolongeait horizontalement comme une vaste muraille. Des bouquets de bouleau agitant leurs feuilles

grisâtres, remplissaient les interstices de terre végétale qui se trouvaient parsemés au milieu de cette nature aride, et l'on voyait aussi d'un côté de l'horizon une plantation de pins maritimes s'étendre comme un noir rideau. Sur le flanc de la colline qui portait ces pins au milieu des mousses argentées, un large torrent se frayait un passage. Son onde tombait par nappes renversées et bondissait en cascades; elle réfléchissait la lumière blanche de la lune, et donnait à ces solitudes un air romantique et pittoresque. Dans ces muettes retraites, le bruit du mouvement et de la chute de ces eaux avait je ne sais quoi de préoccupant et de terrible, sur-tout dans la situation où nous nous trouvions, Algernon et moi. Il me supplia de m'asseoir, et mes jambes ne pouvant plus me soutenir, je fus contrainte de céder à sa proposition. Sa poitrine me servit d'oreiller, et jamais il ne fut de couche plus chaste. Bercée

par le frémissement des bouleaux et la monotonie des sons, je succombai au sommeil, tandis qu'Algernon, assis et immobile auprès de moi, surveillait les évènemens avec une anxiété toujours plus attentive.

« Dors, me disait-il à voix étouffée, dors, chère Caroline! que ton sommeil soit aussi frais que la vapeur aérienne du matin. Posée sur mon sein comme la rosée sur la fleur ou sur la feuille du lys, ton poids est encore plus délicat même qu'un si léger fardeau. Que le sommeil de l'innocence a de charmes! que ses songes doivent être doux! »

« Cher Algernon, lui dis-je en l'interrompant, je rêvais aux bords du Shannon et à la félicité pure qui m'attend sous le toit hospitalier de ton père. » L'éclat de ma figure était augmenté par les rayons de la lune, et mon amant ne put s'empêcher de voir que je le regardais avec complaisance.

Il me pressa avec ardeur sur son sein. La confusion me gagna, la pâleur et la rougeur se disputaient alternativement la possession de mon teint. A une nouvelle étreinte, je m'arrachai des bras d'Algernon. Sa jeunesse, le lieu, la position, tout justifiait mes vives craintes. Couverte de honte et de larmes, je n'eus que la force de lui dire : Algernon, laissez, ah, laissez-moi ! ne trahissez pas vos promesses et ma confiance, respectez l'innocence de la malheureuse Caroline.

Avec quelle attention rapide il me rassura ! quelles paroles de consolation il s'empressa de m'adresser ! avec quelle délicatesse il s'y prit pour faire évanouir mes terreurs, et quelle tendre et persuasive sollicitude il employa pour me déterminer à reposer encore entre ses bras !

Convaincue de son intégrité, m'abandonnant à son honneur, je ne fis aucune difficulté de lui accorder ce

qu'il demandait, et ne m'armai pas mal-à-propos d'une résistance affectée; mais il ne me fut plus possible de dormir. A chaque surprise du sommeil, une nouvelle crainte venait en détruire l'effet, et je me relevais avec agitation, comme à la crise d'un songe pénible. Algernon, qui voyait mes angoisses, en prit occasion de m'apostropher doucement :

« Et que craignez-vous encore, chère amie ? ne vous est-il pas évident que notre amour est d'une nature vertueuse qui doit exclure le soupçon d'aucune souillure ? »

O ma Charlotte ! telle était l'exacte vérité ; la passion que nous éprouvions l'un pour l'autre aurait plutôt mérité des applaudissemens que du blâme ; c'était le véritable amour primitif des anciens temps du monde, ou cette affection toute intellectuelle que ressentent deux cœurs honnêtes qui savent respecter leur devoir. Autrefois, dans

la Grande-Bretagne, on n'était pas étranger à ce sentiment ; mais dans l'état de corruption profonde où les mœurs y sont tombées, je crains même que l'on n'ajoute pas foi à mes assurances sur l'espèce d'attachement mutuel qui me liait avec Algernon. Depuis que tous les hommes réputés de bonne compagnie ne sont plus que des libertins effrontés, que les femmes de la même dénomination se livrent ouvertement à la coquetterie, qu'attendre de pareils lecteurs, si non des jugemens analogues à leur façon d'être et de penser?

Mais que le monde pense de moi ce qu'il voudra; je continuerai mes récits dans le même esprit d'exactitude et de véracité : malheur à la personne qui pourrait douter de la fidélité de cette narration! il me semble que, par ce doute injurieux, elle signe sa propre condamnation. Mais cette lettre dépasse les bornes ordinaires; je la terminerai donc en peu de phrases, et

je vous dirai que la nuit fut pleine de douceur; qu'Algernon et moi nous la passâmes à nous répéter mille tendres sermens. Peut-être lui révélai-je de ces choses qu'une femme prudente ne juge pas à propos de confier à son amant, et qu'une femme vicieuse ne conviendrait pas de lui avoir adressées; n'importe, je protestai à Algernon que je l'aimais, que je n'aimerais jamais que lui, qu'il serait mon époux, et que je renonçais avec plaisir à toute autre protection que la sienne. Adieu, mon enfant, adieu; vous allez voir bientôt comment furent dissipés les rêves les plus chers de votre mère.

CAROLINE.

LETTRE XXXVIII.

Trompant le cours des heures, ma chère Charlotte, de la manière dont je vous l'ai décrit dans ma dernière lettre, causant ensemble ou de nos sentimens réciproques ou des beautés de la nature sauvage qui étaient étalées sous nos yeux, Algernon se leva soudain comme quelqu'un qui se réveille en sursaut ; il venait, à ce qu'il croyait, d'apercevoir des flambeaux au loin.

Sa conjecture n'était que trop juste ; l'obscurité de la vallée, où la lune ne pénétrait que faiblement, se trouva tout-à-coup illuminée par une multitude de torches ardentes, et l'on entendait des voix se questionner et se répondre avec toute l'attention de personnes préoccupées de la recherche d'un même objet. Faible femme que j'étais,

détournant les yeux de l'aspect de la réalité, j'allai imaginer des spectres au lieu d'êtres vivans, et je m'attachai à Algernon, en lui demandant l'explication des choses surnaturelles qui se passaient sous mes yeux; il ne me fit point de réponse. Mais je n'oublierai jamais la noblesse de sa démarche et la majesté de son port dans cette occasion; il se dégagea de mes bras avec des signes de tendresse plus expressifs encore que de coutume, et regarda silencieusement son épée, qu'il venait de tirer du fourreau.

Je compris à ces gestes que nous étions découverts, et que le ciel nous avait retiré sa protection; je compris plus que cela, car je crus apercevoir qu'Algernon allait inévitablement devenir la victime de la folie de mes plans pour m'unir à lui. Cependant, je me trouvai assez de courage pour attendre et braver l'évènement, inspirée sans doute par la fermeté qu'il

faisait paraître lui-même. Je n'ai jamais vu, en effet, quelqu'un si calme et si déterminé ; il me parut un être d'un ordre supérieur et fait pour inspirer à l'ame d'un spectateur, non-seulement l'idée de son courage, mais celle d'une sécurité parfaite : plût à Dieu que tel eût été mon état !

Le courage d'Algernon n'était pas ce que j'admirais le plus en lui ; à mesure que les lumières approchaient, il me dit qu'il ne doutait point que nous ne fussions poursuivis ; et, pour réveiller mon courage, il se servit de tous les argumens propres à me donner de la confiance ; la sienne paraissait être sans bornes dans le succès de la lutte qui se préparait.

Pendant cet entretien, l'excellent lord Edouard Fitz-Gérald se montrait infatigable ; il avait placé un piquet de ses hommes à la passe qui conduisait vers nous, et disposé des sentinelles pour donner l'alarme ; en même temps

il avait trouvé, pour Algernon et pour moi, un angle dans la cavité des rochers où il devait être très-difficile de nous découvrir. Toutes ces précautions ne servirent à rien, et bientôt il se passa des scènes affreuses. La figure d'un soldat se dessina devant nous ; elle suivait les sinuosités des lieux, et tournait autour de l'endroit où l'on avait supposé que nous pouvions rester ignorés. Je l'avouerai, malgré l'air martial d'Algernon, je tremblais comme la feuille de l'arbre qui est devenu le jouet de la tempête.

Le soldat, après avoir franchi notre retraite, disparut ; Algernon profita de cette circonstance pour m'offrir des consolations. Du courage, me dit-il, ma Caroline, du courage, et ne vous livrez plus à ces terreurs puériles qui vous ont fait prendre pour des êtres fantastiques, ce qui n'était que des hommes ordinaires. Nous ne voyons plus de flambeaux, dès-lors il faut

croire qu'on s'est désisté de notre poursuite, et espérer que nous pourrons, au retour du soleil, continuer notre route avec d'autant plus de sécurité, que l'on aura entièrement abandonné l'idée de s'attacher à nos pas : regardez, pour preuve, autour de vous ; quelle solitude ! quel silence !

Au moment où il cessait de parler, de nouveaux bruits vinrent frapper notre oreille ; mais un morne silence leur succéda encore. Nous écoutâmes, et le rugissement du torrent dont j'ai parlé fut le seul son qui arriva jusqu'à nous ; nous regardâmes autour de nous avec une sérieuse inquiétude ; les rochers se montrèrent, à nos regards, nus, stériles, effrayans, comme à la première fois que nous les avions observés.

Hélas ! les apparences nous trompaient ; bientôt des voix nous assaillirent de très-près, et nous pûmes reconnaître le même soldat qui était dé-

venu le guide d'un assez grand nombre de personnes, trop évidemment dans l'acte de nous surprendre et de s'assurer de nous. Il venait par un sentier inconnu ; et, élevant un flambeau sur sa tête, ce flambeau jeta tout d'un coup sur nous une clarté si vive, que nous fûmes à découvert comme en plein jour. Le soldat s'arrêta un moment; puis, d'une voix formidable, s'écria : Caroline ! Caroline !

Les échos renvoyèrent ce son avec plus de force, et tous les rochers répétèrent à diverses reprises : Caroline ! Caroline !

Cette voix me parut sur-humaine, et je me jetai à genoux auprès d'Algernon comme auprès d'un génie tutélaire destiné à m'arracher à quelque maléfice dont j'étais menacée; mais quelle fut ma surprise, lorsque d'autres torches augmentèrent la lumière, et qu'une foule de figures se présenta à-la-fois sous leur influence ! Bientôt

Algernon m'eut quittée pour s'élancer au milieu des épées dont le cliquetis résonnait de toutes parts.

O ma chère Charlotte! quel fut alors mon état? Je le demanderais en vain à mon propre cœur; il ne saurait que me répondre. Je tombai sur la terre froide, où je restai étendue jusqu'à ce que le silence eût prévalu de nouveau.

Revenant par degrés de cette mort temporaire, j'entendis encore retentir mon nom de rocher en rocher. Tirée de ma stupeur par cet appel, je me levai pour chercher Algernon des yeux, mais au lieu de l'apercevoir, je ne vis que ce même uniforme qui m'avait d'abord inspiré tant d'effroi. Bientôt celui qui le portait s'avança vers moi, et dans la terreur que me causait son approche redoutée, je retombai devant lui dans mon premier état d'insensibilité. Je ne sais comment j'étais superstitieuse à ce point. Ce n'était pas là le tour habituel de mes idées; mais dans

l'étrange prédicament où je me trouvais, me tête était dérangée, sans doute, par les accès fréquens de frayeurs auxquelles j'étais devenue sujette depuis quelque temps. L'excès de l'effroi me rappela une seconde fois à la vie. « Arrête, fantôme! m'écriai-je, que veux-tu de moi? es-tu l'esprit de mon grand-père, qui viens du ciel visiter une fille coupable à tes yeux? Ah! si tu le sais, apprends-moi ce qu'est devenu Algernon? N'a-t-il pas été tué dans ce combat meurtrier? y a-t-il survécu? parle, j'attends de toi ou la vie ou la mort. »

Je cessai de parler. Le soldat gesticula alors et me dit: « Caroline, fille désobéissante! fille infortunée! levez-vous, abandonnez de trop funestes erreurs! Algernon et les misérables brigands dont il était accompagné, ont vainement attenté aux jours de votre père, de votre frère, de vos amis. Ils sont tous tués ou prisonniers. Levez-vous, vous dis-je, et suivez votre père

pour apprendre à l'aimer et à lui obéir désormais.

Je reconnus mon père ; mais l'idée de la mort d'Algernon produisit en moi une révolution si forte, que je fis de vaines tentatives pour me tenir debout. Je perdis connaissance, et l'on m'emporta en ce moment sans que j'y misse aucune opposition, sans que je susse ce que je devenais.

CAROLINE.

LETTRE XXXIX.

Je ne me souviens que bien imparfaitement, ma chère Charlotte, des circonstances qui accompagnèrent mon retour à Brunswick Il me reste seulement une confuse idée de m'être arrêtée à l'endroit où j'avais été tant frappée de trouver le tombeau de mon grand-père. Malheureuse, et je pleurais alors! Quelle différence cependant! Combien d'un jour à l'autre ma destinée avait changé pour le pire! En franchissant la première fois ces lieux avec Algernon, mille espérances, mille chimères de bonheur remplissaient mon cœur et en débordaient pour ainsi dire. A mon retour, au contraire, je n'avais plus devant moi que l'image funèbre de la mort, et le sentiment plus affreux encore de la détention et de l'esclavage.

Il y eut un incident, toutefois, qui fit une trop profonde impression sur mes sens, pour ne pas s'être gravé en traits indélébiles dans ma mémoire. Je veux parler de l'accueil que je reçus de ma mère après mon retour au palais. Il me semble que cette scène est encore présente à mes yeux. Je la vois, cette vénérable duchesse, à genoux et en oraison, les mains levées vers le ciel : « Dieu tout-puissant ! s'écriait-elle, car j'entends encore ses paroles, Dieu tout-puissant qui n'abandonnes jamais ceux qui mettent en toi leur confiance, daigne accepter le tribut de ma vive reconnaissance pour deux bienfaits signalés dont tu me combles en ce jour, pour avoir ramené ma fille dans mes bras, et pour lui avoir donné la force de supporter et les maux qu'elle a soufferts, et la perspective de ceux dont elle est encore menacée. »

Un soupir profond, accompagné de sanglots, ne tarda pas à convaincre ma

mère que j'étais bien loin du courage qu'elle me supposait, et de cette impassibilité qu'elle eût voulu trouver en moi. Pâle, défaite, accablée, j'essayai vainement de la relever de terre. Elle se releva elle-même, me prit dans ses bras, et m'entraîna vers un sopha, où elle souffrit complaisamment que ma tête restât appuyée sur son épaule.

« O ma mère, mon excellente mère! lui dis-je, vous qui avez été toujours comme par intuition, l'objet de mes affections les plus chères, dites-moi, ayez la force de m'annoncer si j'ai perdu Algernon pour jamais. Vit-il encore, ou a-t-il péri? Parlez. S'il n'est plus, il faut que je meurre ici sur ce sein maternel qui m'a donné la vie ; s'il vit, je suis prête à le baigner des larmes de la joie et du bonheur. »

Il vit, il vit, mon enfant, s'écria la plus tendre des mères. Je regardai ses yeux pour y chercher avec inquiétude la confirmation ou le démenti de

ses paroles. Je la pressai de les répéter ou de leur donner une suite, mais elle gardait un opiniâtre silence, et ses joues, en dépit de la contrainte qu'elle s'imposait, ruisselaient de larmes brûlantes qui tombaient jusque sur moi.

« Il vit, il vit, ô ma mère! et pourquoi ne pas me dire ce qu'il est devenu, quels lieux il habite! M'apprendre qu'il est encore dans ce monde est déjà beaucoup faire pour moi sans doute, mais puis-je rester plus long-temps ignorante de son sort? Puis-je demeurer étrangère à tout ce qui lui arrive? Ne puis-je savoir s'il me sera encore permis de le voir, ne fût-ce qu'une seule et dernière fois? »

« Votre amour vous absorbe, ma pauvre Caroline, me dit l'indulgente princesse, vous faites abstraction de tout le reste pour ne vous occuper que d'Algernon. Il ne vous vient pas même à l'esprit de vous souvenir que vous avez une mère dont la tendresse pure

et désintéressée vous a conduite, sans se démentir jamais, depuis le berceau jusqu'à ce jour. »

A ces mots je pressai sa main, et ma conscience et mon devoir, d'accord avec la nature, me firent sentir qu'elle avait bien quelque raison de m'adresser des reproches. Je voulus parler, mais ne pouvant rien dire de raisonnable, je me jetai au cou de ma mère et pleurai avec amertume. Elle me baisa le front, me serra sur son cœur, et promit de me raconter dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé au palais, tant après mon évasion que depuis mon retour.

Voici la relation qu'elle m'adressa :

« Quand l'on s'aperçut dans la matinée que vous aviez disparu et que vous étiez, peut-être, à jamais perdue pour nous, l'étonnement fut général. Il n'y eut qu'un cri au palais ducal, et c'était contre votre malheureux père,

que l'on accusait hautement de vous avoir réduite au désespoir ; car hélas ! rien n'avait encore transpiré de vos résolutions véritables, et nous ne savions de quel côté vous vous étiez dirigée, n'imaginant pas que votre aversion pour l'alliance avec le prince de Galles eût pu vous porter à de telles extrémités.

« Votre père était lui-même plus accablé que personne. Il ne se montra point de toute la matinée, s'imaginant être le point de mire de tous les gestes et de tous les propos. Combien il était cruel pour lui, en effet, de se voir montrer au doigt comme l'oppresseur d'un enfant qu'il aimait tendrement, et d'entendre murmurer à ses oreilles qu'il était l'auteur de la ruine de sa propre fille ! Jugez de ce que je devais souffrir moi-même. Il ne m'avait pas semblé que le duc vous eût traitée avec une rigueur qui méritât de votre part une vengeance implacable. Qu'avons-nous

fait, me disais-je, pour qu'elle nous condamne, nous les auteurs de ses jours, à descendre au tombeau de cette manière ignominieuse et précipitée ?

« Grâces à la Providence, nous ne tardâmes pas à être informés que l'on vous avait rencontrée sur la route du mausolée du grand duc, et quoique l'on n'eût point fait mention du retour d'Algernon, d'après les données qui nous furent soumises par la personne qui avait fait votre déguisement, il nous devint impossible de douter que ce ne fût effectivement Algernon et ses amis, sous l'escorte desquels vous vous étiez placée. Ne perdons pas le fruit de cette découverte, dit votre père avec empressement, volons sur ses traces ; et dans une minute il part à cheval avec votre frère, auquel il avait donné l'ordre de rassembler un piquet de dragons. En me quittant il me dit de me tranquilliser et que tout n'était pas perdu.

« Vaine recommandation ! A peine

fut-il parti, que je me livrai sans mesure à toutes les terreurs d'une imagination malade. Chaque heure devait, à ce que je croyais, le rendre à mes souhaits. Enfin tout-à-coup les cours du palais se remplissent de monde, et au milieu de cette foule j'aperçois votre frère le bras en écharpe. A cette vue, je me retire de la fenêtre en frémissant, mais bientôt l'aimable jeune homme se trouva rendu près de moi.

« Ne soyez point alarmée, chère Madame, me dit-il, aucun sang précieux n'a été versé. Algernon, favorisé par les Grâces et les Amours, s'en est acquitté noblement. Au début, les chances de la victoire étaient toutes pour lui; de notre côté il y avait peu d'apparence de succès. Il m'a fait cette blessure, ajouta-t-il en montrant son bras, et mon pied glissant dans le sang, je suis tombé aussitôt. Alors mon père s'est jeté sur lui avec la fureur d'un lion, mais l'héroïque Algernon s'est

contenté dès-lors de parer les coups sans riposter. Relevé de ma chute, je volai au secours de nos gens, vivement pressés par lord Edouard Fitz-Gerald et ses Irlandais. A mon arrivée ils reprirent courage, et, secondés de l'avantage du nombre, ils enfoncèrent et dispersèrent nos ennemis. Lord Edouard venait de se porter entre mon père et Algernon, qui devait nécessairement succomber dans cette lutte trop désavantageuse. Son nouvel auxiliaire allait trancher les jours de mon père, peut-être, si Algernon ne lui eût crié: Edouard, arrêtez! Fuyez! je n'ai plus besoin de votre assistance! Et au même moment il se jeta lui-même à genoux, présentant à mon père son épée tournée vers la garde. Le généreux jeune homme n'avait reçu que quelques blessures légères qu'il appelle des *égratignures*. Il est en ce moment chargé de fers, et doit rester incarcéré jusqu'à ce que Caroline soit devenue princesse de

Galles. Telle est la résolution rigoureuse que mon père a prise et qu'il m'a annoncée. Pour Caroline, elle était pendant tout le combat dans un état d'insensibilité complète. Mon père est resté auprès d'elle pour la soigner et pour la garder, ce qui rendra son retour plus lent; mais vous pouvez être tranquille, ils reviendront sains et saufs l'un et l'autre, je vous en assure.

« Le récit de votre frère se terminait ainsi. Or, vous pouvez en inférer, ma Caroline, non-seulement que votre amant vit encore, mais qu'il ne tient qu'à vous qu'il soit bientôt rendu à la liberté. »

« Ma mère, interrompis-je, il ne tient qu'à moi, dites-vous, qu'il ne recouvre un bien si précieux? Ah! existe-t-il aucun sacrifice que je ne sois prête à consommer en vue d'un si beau résultat. Ma mère, que faut-il faire? »

« Obéir à la voix de votre cœur en rachetant, à quel que prix que ce soit,

l'homme que vous aimez, de la servitude et de la captivité. Laissez-moi me livrer à cet heureux pressentiment. »
Voilà toute la réponse que je reçus de la duchesse.

Je ne sais si notre conversation sur ce sujet fut communiquée et interprétée ; mais les préparatifs de mon mariage avec le prince reprirent une nouvelle activité. Je ne pouvais plus me montrer sans entendre des fanfares, et j'étais assaillie de toutes parts par une pompe joyeuse qui redoublait peut-être la profonde tristesse de mon cœur. Ce n'était point à mes yeux consternés les apprêts de l'hymen. L'idée de rompre des vœux sacrés était la seule à laquelle je pusse arrêter mes réflexions. De cette opposition constante entre mes pensées et les apparences qui m'entouraient, résulta pour moi un état digne de pitié. Quelquefois je pleurais à chaudes larmes, malgré les témoins nombreux dont j'étais obsédée ; quel-

quefois il me prenait un rire vaporeux et convulsif que je n'avais pas la force d'arrêter et qui effrayait les assistans.

Tout le palais était plongé dans la douleur. Les uns abjuraient en ma faveur les charmes de la société ; les autres, dont je n'oublierai jamais les tendres soins, renonçaient, pour s'affliger avec moi, aux diversions de la table, de la conversation, et même aux douceurs de l'amour.

Assez, assez sur ce sujet, ma chère fille, de la part de votre mère

CAROLINE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

